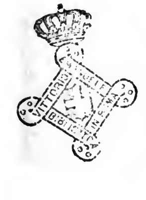
POÉSIES

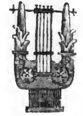
DU

COMTE DE S.T LEU.

At fides benigna vena est.
HOR.



TOME II.



FLORENCE
CHEZ GUILLAUME PIATTI
1831.

ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Page	vers			
14	2	à vous yeux,	*lisez:*	à vos yeux
229	11	pour me jouer un tort,	*lisez:*	pour me jouer un tour
260	1	de la naissance,	*lisez:*	de ta naissance
—	8	le cours de la vie,	*lisez:*	le cours de ta vie

LIVRE QUATRIEME.

RUTH ET NOËMI

OPÉRA

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

BOZ } *Riches habitans de Bethléem ou Ephrata.*
RAHAB }

NOÊMI *Veuve d'Elimélech, parente de Rahab et de Boz.*

RUTH *Moabite. Jeune veuve, belle-fille de Noëmi.*

OREB *Serviteur de Boz, chef des moissonneurs.*

OBÉÏDE *Femme d'Oreb.*

Dix Anciens d'Israël.

La scène est dans un champ de blé près la ville d'Ephrata ou Bethléem.

RUTH ET NOËMI.

OPÉRA EN DEUX ACTES. (1)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

OREB, OBEÏDE ; *chœur de Moissonneurs et Moissonneuses.*

OBEÏDE.

La chaleur a cessé ; l'air du soir vient, enfin,
Dissiper de nos sens la fatigue et l'ennui.
Compagnes, rendons grâce au maître généreux
Qui veille à nos besoins comme à notre bonheur.

LE CHOEUR

Les travaux ont ridé nos fronts jeunes encor ;
Mais l'amour et l'hymen viendront nous consoler ;

(1) L'un des premiers compositeurs de l'Italie a fait la musique de cet opéra, qui ne saurait être donné sur un théâtre étranger : ce nouveau mode de versification ne peut être éprouvé qu'en France.

Le riche possesseur de ces vastes enclos,
Quoique fier et sévère, est bon et généreux.

OREB

Oui: Boz, le puissant Boz, jusques à l'horizon,
Voit s'étendre ses champs, se mouvoir ses troupeaux:
Nombreux sont ses amis, nombreux ses serviteurs,
Et ses soins vigilans ne s'arrêtent jamais.

OBEÏDE

Mais d'où vient qu'un mortel si justement chéri
Du tendre hymen fuit les douceurs?
Des tribus d'Israël la plus aimable fille
A vainement brigué son choix.
Pour l'amour, pour l'hymen, d'où vient sa répugnance?
Un cœur sensible, un cœur bien fait,
Compagnes, dites-moi, comment peut-il unir
L'indifférence à la bonté?

OREB

L'être sensible trop souvent
Doit concentrer ses vifs désirs:
Ainsi l'agreste sensitive
Aux yeux dérobe sa faiblesse.
Le cœur de Boz est difficile,
Il ne sera jamais heureux:
Il cherche, il veut l'être parfait;
Rien de parfait n'est ici-bas.

OBEÏDE

Si le mortel peut aspirer,
S'il peut atteindre au vrai bonheur,

Il appartient au sage Boz
Qui dédaigna les faux plaisirs.

LE CHOEUR

Puisse bientôt d'un maître bienfaisant
Le tendre hymen assurer l'avenir !
Que de Juda les enfans assemblés
Pendant trois jours répètent à l'envi :
Amour, bonheur, à l'homme vertueux !
Honneur et gloire à sa digne compagne !

SCÈNE DEUXIÈME

Les précédens, Ruth et Noëmi.

OBEÏDE

Au costume étranger, au simple habit de deuil,
Deux femmes, à pas lents, se dirigent vers nous.

OREB

L'une, je la connais, est cette Noëmi
Depuis plus de dix ans à Moab retirée.

LE CHOEUR

C'est elle !... la voilà cette charmante épouse,
A qui le nom de belle appartient parmi nous.

NOËMI

Veuve d'Elimélech et fille d'Israël,
Du pays de Moab je reviens aujourd'hui.
D'ici je partis forte et pleine de bonheur :

Je reviens vide hélas ! de tout contentement ! (1)
Mon époux, mes deux fils, sur la rive étrangère
Ont trouvé le trépas et desséché mon cœur :
Vous voyez Noëmi mais Noëmi changée.

LE CHOEUR

Ah ! vous êtes toujours l'aimable Noëmi :
Ce beau titre à vous seule appartient justement.

NOÊMI

Mes compagnes, cessez de me nommer ainsi :
Si ce nom fut le mien, il ne m'appartient plus.
Je suis veuve, sans fils, et pleine d'amertume,
Appelez-moi *Mara*, plutôt que *Noëmi*. (2)

RUTH

Epouse et veuve, hélas ! de votre fils chéri,
Je devins votre fille et le serai toujours :
Quand pourrai-je, ô ma mère, adoucir vos malheurs !

NOÊMI

Puisse le ciel, le juste ciel,
Récompenser, aimable enfant,
L'amour, les soins et les bienfaits
Que tu vouas à ton époux,
Et me prodigues nuit et jour !
Mais, près de moi, ton sort est triste :

(1) Egressa sum plena, et vacuam reduxit me Dominus etc. *Ruth. cap.* 1. *vers.* 21.

(2) Quibus ait : ne vocetis me *Noëmi* (idest *pulchram*) sed vocate me *Mara* (id est *amaram*) quia amaritudine valde replevit me Omnipotens. *Ibidem.*

Il faut, il faut, nous séparer;
Vas à Moab, auprès des tiens :
Mettons un terme à tes malheurs.

RUTH

Cessez, cessez, à mon devoir,
Ma mère, de vous opposer;
J'irai partout où vous irez :
Rien ne saurait nous désunir.

NOÉMI

Pourquoi donc t'obstiner à partager mes maux?
Dois-je par ma souffrance augmenter ta souffrance?
Ai-je encore mon fils à t'offrir pour époux? (1)
Il faut, il faut, nous séparer;
Le ciel, ma fille, ainsi le veut.

RUTH

Non : il m'ordonne de remplir
Les soins, la place d'un époux;
J'irai partout où vous irez :
Rien ne saurait nous désunir.

NOÉMI

Tu préféras mon sort pénible
Au sort brillant du Moabite,
Et mon exil, et ma misère
Au riche hymen de ses enfans;
Mais il est temps de mettre un terme

(1) Num ultra habeo filios in utero meo, ut viros ex me sperare possitis? *Ibidem vers.* 12.

Au dévouement de ta vertu :
Tes jours sont un long sacrifice,
Il faut, il faut, le terminer.

RUTH

Cessez, cessez, à mon devoir,
Ma mère, de vous opposer;
J'irai partout où vous irez :
Rien ne saurait nous désunir.

NOÉMI

Tu ne dois pas agir ainsi,
Ma fille, il faut m'abandonner :
Que devenir auprès de moi
Dont tous les nœuds furent brisés ?
Vois-tu mon sein ? il est flétri !
Quand cette nuit il concevrait
Un fils qui te fût destiné,
Pourrait-il être encore à toi ?
Tu serais vieille avant le jour
Où votre hymen pût se former. (1)
Il faut, il faut, nous désunir :
Le sort, ma fille, en est jeté.

RUTH

Puisse, dans toute sa rigueur,

(1) Revertimini, filiae meae, et abite : jam enim senectute confecta sum, nec apta vinculo conjugali. Etiam si possem hac nocte concipere, et parere filios; si eos expectare velitis, donec crescant, et annos pubertatis impleant, ante eritis vetulae, quam nubatis. *Ibidem vers.* 12. 13.

Le ciel me traiter désormais,
Si, hors la mort, jamais de vous
Rien ici-bas peut m'éloigner!
Pour vous, j'ai quitté mes parens,
Je les oublie encor pour vous.
Votre pays est mon pays;
Vos justes lois seront mes lois:
Et votre Dieu sera mon Dieu.
Sa volonté m'a condamnée
A survivre à mon jeune époux
Pour le pleurer près de sa mère,
Et près d'elle je dois rester.
Le sol qui vous verra mourir,
Oui, me verra mourir aussi;
La tombe où vous serez un jour,
Renfermera mes ossemens.
Ainsi, cessez à mon devoir,
Ma mère, de vous opposer;
J'irai partout où vous irez:
Rien ne saurait nous désunir.

NOËMI

N'est-ce donc pas assez de m'avoir préférée
Aux princes de Moab, au plus riche destin?
Ta vertu, chère enfant, n'est-elle pas extrême,
Alors qu'elle préfère aux grandeurs, tant de maux?

RUTH

L'aisance, la richesse, et même la grandeur
Auraient été pour moi les trésors les plus doux,

Si, par eux, j'avais pu changer votre destin,
Pourvoir à vos besoins, et remplir mes devoirs.
Mais, il faut l'avouer, ces princes orgueilleux
Ne désiraient ma main, ne m'offraient tant de biens,
Que pour nous séparer et vous ravir mes soins.

NOËMI

Deux hommes vers ces lieux s'avancent promptement....
Ma fille, suis ta route après les moissonneurs :
Je rentre sous ce chaume, aujourd'hui notre asile !....

SCÈNE TROISIÈME.

Boz et Rahab.

RAHAB

Ami, je suis sincère et suis votre parent,
Mais, pourtant, je ne puis approuver votre état ;
Vous refusez l'hymen, vous vivez solitaire,
Et votre cœur altier oublie, en vieillissant,
Qu'il doit à sa famille, et même à son pays,
De propager un nom révéré dans Juda.

BOZ

Je vanterais aussi les douceurs de l'hymen,
Mais, seigneur, ses abus, ses coupables excès,
M'inspirèrent toujours le dégoût et l'effroi.

RAHAB

Vous avez refusé la charmante Rachel,
Des princes d'Israël la plus aimable fille !

BOZ

Elle est noble, elle est belle, et surtout vertueuse :
Et pourtant ses attraits ne sauraient me toucher ;
Son orgueil, sa fierté, d'une ame peu sensible
Annoncent les défauts que repousse mon cœur.

RAHAB

L'amour, l'hymen, sont des mortels
Les seuls plaisirs, les vrais trésors ;
Quelle douceur, quel délice
Est l'heureux jour d'un nœud si doux,
Pour un époux, jeune, amoureux !
A ses regards, troublés de joie
Et de bonheur et de tendresse,
Tout l'univers est embelli ;
La vie est douce et sans mélange
Ou de souffrance ou de malheur,
Le dur travail même est léger,
Quand le partage l'amitié ;
Si le temps vole, il est pour lui,
Le précurseur d'autres plaisirs
Charmans encor, quoiqu'attendus.

BOZ

Si ce portrait enchanteur
Était juste, était fidèle,
A vos vœux je me rendrais ;
Mais l'amour, surtout l'hymen,
Sont bien loin d'être aussi doux !
Leurs plaisirs sont des vapeurs,

Et leurs maux sont déchirans.

RAHAB

Si Rachel à vous yeux n'est point assez parfaite,
Aux talens de Sara pouvez-vous résister?
Ses attraits ravissans cèdent à son esprit;
Par delà le Jourdain son nom est célébré.

BOZ

Aux charmes de l'esprit qui peut être insensible?
On s'épure, on s'élève auprès de vrais savans;
Mais il faut un cœur simple, un cœur bon, un cœur droit,
Pour remplir tout le mien, et captiver mon ame.
Ainsi j'ai refusé de Sara l'hyménée,
Et celui de Jephté, comme celui d'Orpha:
Le cœur de l'une est pur, son esprit est vulgaire;
Au monde, aux faux plaisirs, la seconde est livrée:
Elle est vaine et légère, et ne changera point.
Mais de nos moissonneurs j'entends les cris joyeux....
Avez-vous remarqué cette jeune étrangère
Occupée, à leur suite, à glaner avec soin?

RAHAB

Elle est de Noëmi l'amie et la compagne,
Arrivée aujourd'hui, parmi nous, de Moab.

SCÈNE QUATRIÈME.

Les précédens, OREB.

OREB

Le travail est fini ; permettez-vous, seigneur,
Que vos gens, sous leurs toits, cherchent quelque repos?

BOZ

J'y consens ; mais demain, qu'ils dévancent l'aurore
Et terminent bientôt l'ouvrage commencé.

(*en s'adressant à Rahab et en lui tendant la main.*)

Je vais me retirer, recevez mes adieux.

RAHAB

(*en donnant la main à Boz.*)

Puisse votre sommeil être paisible et doux !

(*Boz se retire dans sa maison dont la porte donne sur la scène, l'autre se dirige du côté de la Ville.*)

SCÈNE CINQUIÈME.

OREB, *ensuite le Chœur.*

OREB

Accourez, mes amis,
Accourez promptement ;

Le signal du repos,
Le signal est donné.
Arrivez, arrivez,
Et chantez avec moi:
Qu'il est doux de goûter,
Après tant de travail,
Après tant de chaleur,
Le repos bienfaisant,
Un repas salutaire,
Et les doux entretiens
Du foyer paternel!

Le Chœur arrive en chantant.

Qu'il est doux de goûter,
Après tant de travail,
Après tant de chaleur,
Le repos bienfaisant,
Un repas salutaire,
Et les doux entretiens
Du foyer paternel!

(*Tous les moissonneurs, qui arrivent en chantant et en dansant, posent leurs faucilles à la porte de Boz, et en même temps ils posent une gerbe de blé : ils s'avancent ensuite sur le devant de la scène, et s'empressent autour d'Oreb.*

Bon soir, bon soir:
Séparons-nous;

Jusqu'au revoir,
Jusqu'à demain,
(le Chœur des moissonneurs s'éloigne en répétant ce refrain,)
Bon soir, bon soir,
Séparons-nous;
Jusqu'au revoir,
Jusqu'à demain.

SCÈNE SIXIÈME.

RUTH

« Simples, sincères dans vos cœurs,
« Dans vos discours, vos actions,
« Restez toujours, mes chers enfans,
« Et ne craignez plus l'avenir.
« L'humilité dans la sagesse
« Est le triomphe d'un bon cœur. »
C'est ainsi, Noëmi, que vous encouragiez
Vos filles, à Moab sans espoir de bonheur.
Hélas ! l'expérience a trompé nos désirs !
Vos maux, votre souffrauce, égalent vos vertus :
Et le méchant triomphe à l'aspect de vos pleurs !
Pour moi, faible roseau, j'ai besoin de soutien,
Loin d'en pouvoir servir à celle qui m'est chère.
On m'avait assuré que ce Boz généreux,
Ce Boz, notre parent, sous un aspect altier

Cachait un cœur sensible, et serait notre appui :
Comment puis-je espérer de pouvoir le toucher,
Quand tout célèbre ici la fierté, le dédain,
Qui lui font rejeter les vierges d'Israël,
Orgueil de leurs tribus ? .... il y faut renoncer.
Je suis simple en mon cœur,
Humble en mon espérance,
Et ne puis, à ce point
M'aveugler aujourd'hui.
A charmer d'autres yeux
Mes yeux, baignés des pleurs
Dûs à mon jeune époux,
Ne peuvent plus prétendre :
Et je borne mes vœux,
A pouvoir secourir
Sa mère abandonnée.
Hormis Boz, Ephrata ne m'offre nul appui ;
Il me faut épier le moment de le voir,
Et forcer mon courage à réclamer enfin,
L'appui que, dès long-temps, lui demande mon nom ;
Noëmi me l'ordonne : il y faut consentir.
Mais la nuit vient ; déjà tous se sont retirés :
Dans ce lieu je suis seule et mon cœur est troublé :
Qui peut me soutenir en ce moment pénible ?
(*on entend la voix de Boz ;* O doux sommeil viens etc.)

BOZ

O doux sommeil viens me saisir,

Viens sur mes sens ; daigne charmer
Les longs ennuis d'un solitaire,
Et des désirs toujours trompés !
En vain je cherche dès long-temps
La femme forte et vertueuse,
Aimable en sa juste raison,
Ferme et solide en ses desirs,
Qui brillant du plus vif éclat
Me charme par sa modestie !

(*Ruth veut entrer dans la maison de Boz, mais elle n'ose, et au moment de passer le seuil, sa timidité l'emporte ; elle s'assied sur les gerbes de blé qui se trouvent à la porte de la maison. Elle chante l'air suivant, à la fin duquel elle se couche sur les gerbes, et la toile se baisse.*)

A charmer d'autres yeux,
Mes yeux, baignés des pleurs
Dûs à mon jeune époux,
Ne peuvent plus prétendre.
Oui : je borne mes vœux
A pouvoir secourir
Sa mère abandonnée.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

RUTH

(*Ruth seule est assise à la porte de Boz sur les gerbes. Le théâtre représente le même lieu qu'au premier acte, seulement la nuit est à sa fin ; l'on aperçoit la clarté de la lune : le disque de celle-ci ne se voit pas, mais elle est dans son plein.*)

O toi, qui dors en paix sous le toit domestique,
Homme de bien chéri du ciel,
La veuve d'un parent, isolée et tremblante,
Erre à cette heure auprès de toi.
Viens à son aide, accours, et console son cœur
Par l'amitié que tu lui dois.

(*Ruth se lève pour chanter cette strophe à la porte de Boz et se rassied pour en attendre l'effet. Voyant que Boz ne s'éveille pas, elle se lève encore pour chanter la seconde strophe.*)

Il lui faut un appui qu'elle attend de toi seul :
  Je ne saurais te remplacer.
Je l'aime, je l'honore, et vis pour la servir,
  Mais que peuvent mes faibles mains ?
Viens, accours à son aide, et console son cœur
  Par l'amitié que tu lui dois.

RUTH

(se lève une troisième fois pour chanter la strophe suivante.)

Etends jusques à nous ton pouvoir tutélaire,
  Un saint devoir te le prescrit.
Digne appui de la veuve, ami de l'orphelin,
  Ton cœur ici peut les trouver.
Viens à leur aide, accours; daigne les consoler
  Par l'amitié que tu leur dois.

SCÈNE DEUXIÈME.

RUTH ET BOZ.

Boz vient sur le devant du théâtre sans apercevoir Ruth qui est à sa porte assise sur les gerbes.

BOZ

Une voix étrangère ici s'est fait entendre :
A cette heure, en ce lieu, qui peut donc se trouver ?
(il fait un mouvement de surprise, en apercevant Ruth.)

Que vois-je ? . . . votre nom , jeune femme , parlez ?

RUTH

Je suis Ruth , Moabite , et suis votre parente;
Ainsi que Noëmi, j'arrive de Moab.

BOZ

Que le ciel vous bénisse , enfant ; je suis instruit
De toutes vos vertus . . . votre amour filial . . .

RUTH

(*en rougissant et embarrassée*)

D'où me vient ce bonheur , et comment en ce jour ,
Seigneur , ai-je trouvé grâce devant vos yeux ?

BOZ

Vous avez préféré le travail et la peine
Aux grandeurs des méchants , et vos premiers devoirs
Au monde , à ses plaisirs ....

RUTH

Dans Ephrata , vous seul
Etes notre soutien , notre unique parent....

BOZ

(*en l'interrompant*)

Un autre , mon enfant , vous est plus proche encore.....
Il faut l'aller trouver. Le jour va reparaître;
Oreb , fidèle Oreb , accours auprès de moi.

SCÈNE TROISIÈME.

BOZ, OREB ET RUTH.

BOZ

Prépare sur-le-champ le docile animal
Qui transporte nos blés .... Charge-le de nos fruits
Et de tous les produits de ce fertile sol;
Qu'il porte à Noëmi, de ma part, ce tribut,
Que Ruth, l'aimable Ruth, doit lui faire agréer.
(*il part.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

RUTH *seule.*

Déjà, la nuit tremble et faiblit
Devant l'aurore matinale;
Et de son astre la pâleur
Sous mille feux va succomber.
O Noëmi, ma bonne mère,
Enfin, verrai-je l'heurenx jour
Qui doit finir tes longs malheurs!
Soyons soumis, soyons fidèles
A nos devoirs, à notre Dieu,
Car le malheur dans la vertu
Au plus beau sort est préférable!

O Noëmi, ma bonne mère,
Oui, je verrai le jour si doux
Qui doit changer ta destinée,
Et pour jamais tarir tes pleurs.

(elle part.)

SCÈNE CINQUIÈME

Obeïde *et le Chœur des moissonneurs.*

(Obeïde et les Moissonneurs sortent par une grande porte attenante à celle de Boz et faisant partie de la même maison.)

OBEÏDE

Entendez-vous sur nos palmiers
Le frais zéphir se balancer?
Est-ce l'aurore qui l'éveille,
Ou bien la nuit à son départ?
Jeunes filles, voici l'instant
De reprendre nos durs travaux :
Mais la bonté de notre maître
Adoucira de la journée
Et la fatigue et les besoins.
Un doux salaire, un bon repas,
Seront le prix de nos travaux ;
Puis, à la fin de la saison,
Plus d'un hymen se formera ;

De notre maître satisfait
C'est l'habitude et le souci.

LE CHOEUR

*(s'éloigne et traverse la scène
en chantant ce qui suit.)*

Entendez-vous sur nos palmiers
Le frais zéphir se balancer ?
Est-ce l'aurore qui l'éveille,
Ou bien la nuit à son départ ?
Un doux salaire, un bon repas,
Seront le prix de nos travaux ;
Puis, à la fin de la saison,
Plus d'un hymen se formera.

SCÈNE SIXIÈME.

Le théâtre réprésente la porte d'Ephrata

BOZ, NOËMI ET RUTH.

BOZ

Oui, Noëmi, ma joie égale ma surprise
En retrouvant en vous la veuve d'un parent
Qui me fut toujours cher ; vous me l'êtes aussi :
Comptez sur tous mes soins et sur mon amitié.

NOËMI

Cette veuve charmante, aimable et vertueuse,

Au printemps de ses jours à peine parvenue,
A besoin d'un appui, d'un tuteur, d'un époux;
De ma fille, de Ruth, soyez-le dans ce jour;
La loi vous le commande et mon cœur y souscrit.

BOZ

Dans les liens du froid hymen,
Si tard, pourrais-je m'engager?
L'indifférence, la gaîté,
Seules charmèrent ma jeunesse,
Et remplirent tous mes désirs.
Combien d'amans, combien d'époux,
J'ai vu souffrans et malheureux!
La paix de l'ame est le seul bien;
Dans l'amitié, dans la bonté,
Sont les trésors d'un cœur aimant.

NOÊMI

Seigneur, nous ne pouvons partager votre avis;
Nous fûmes toutes deux heureuses par l'hymen.
Sans l'amour et sans lui, que deviendrait la vie?
Un désert sans repos, le plus vaste cercueil!
Pour moi, dont la douleur devient ineffaçable,
Aucun bien n'est réel, je ne sens que mes maux.
Mais pour l'aimable Ruth, veuve dans son printemps,
J'ose vous demander de lui servir de père;
Assurez son état, comme son avenir;
Et faites que la mort qui s'avance vers moi,
Ne puisse me ravir l'espoir de son bonheur.

RUTH

(*attendrie.*)

Seigneur, songez à Noëmi,
Si vous voulez songer à moi.
Séchez, séchez, ses pleurs amers,
Embellissez ses tristes jours;
Rendez le calme à ses vertus,
A son esprit l'aimable joie,
Et je puis être heureuse encor.

SCÈNE SEPTIÈME ET DERNIÈRE.

Les précédens, RAHAB, *dix Anciens d'Israël* OREB, OBEÏDE *et le Choeur.*

RAHAB

Vous avez désiré notre présence ici,
Nous venons sans retard.

BOZ

Soyez les bien venus.
(*ils s'asseyent tous, d'après le signe que leur fait Boz.*)
Vous voyez devant vous d'Elimélech la veuve.
(*montrant Noëmi*)
Voici sa belle-fille, ou plutôt son enfant.
Elles n'ont de parens que Rahab et que moi.
Rahab est le plus proche, à lui seul appartient
Le devoir et le droit de redonner à Ruth

L'état qu'elle n'a plus, et de faire revivre,
En Israël, le nom et le rang du défunt.
Que Rahab devant vous déclare son vouloir.

RUTH

(*à part, à Noëmi.*)

Devrai-je devenir son épouse aujourd'hui !
De quel prix à ses yeux peut être l'infortune ?
Un jeune homme si beau n'aimera que lui-même.
Ah ! malgré le renom et l'éclat de ses traits,
Il ne me touche pas.... à vous seule est mon cœur :
Je veux me consacrer à des devoirs si doux.

NOËMI

(*à part, à Ruth.*)

Comment, faibles roseaux par l'orage courbés,
Pourrions-nous sans appui demeurer plus long-temps?

RAHAB

Boz, je vous cède ici mon droit de parenté,
Ma famille a besoin de mes soins assidus;
Pour servir du défunt et la veuve et le nom,
Je ne saurais léser mes plus chers intérêts.
Usez à cet égard du droit qui m'est acquis;
Pour vous je m'en déporte . . . . . .

NOËMI

(*à part.*)

Ennemi de l'hymen,
Et rebelle à l'amour, Boz peut-il en ce jour,
Quand il a refusé Rachel, Orpha, Jephté,
Changer en un instant de langage et de cœur,

Pour la veuve orpheline ? . . . . .

BOZ

(*à part.*)

Où suis-je ? et qu'éprouvé-je ?
Un voile sur mes yeux semble se déchirer !
Mon cœur s'émeut, se trouble, . . . une secrète voix
Me dicte mon devoir et semble l'embellir.

NOËMI

(*à part.*)

Quel sera le parti que prendra sa vertu ?
L'hymen est une chaîne ... il ne l'aima jamais.
Son devoir envers Ruth parle-t-il à son cœur ?
Humble, pauvre, orpheline, et loin de son pays,
Peut-on la comparer aux filles de Juda ?
Tout espoir est perdu, ... je dois y renoncer !

LE CHOEUR

Quel sera le parti que prendra sa vertu ?
L'hymen est une chaîne, il ne l'aima jamais.
Son devoir envers Ruth parle-t-il assez haut ?

BOZ

(*à Ruth et à Noëmi qui se sont retirées quelques pas en arrière.*)

Revenez, revenez, mon choix n'est plus douteux.

(*s'adressant à Rahab*)

Donnez-moi votre main... amis, et vous Anciens
Du peuple d'Ephrata, soyez ici témoins
Que j'acquiers de Rahab ses droits sur Noëmi,
Comme ses droits sur Ruth.... sur Ruth que je choisis,

Aujourd'hui pour épouse, afin que dans Juda,
Revive du défunt l'héritage et le nom.

LES ANCIENS ET LE CHOEUR

Nous en sommes témoins et nous en ferons foi.
Honneur et gloire à l'épouse nouvelle !
Amour, bonheur à son heureux époux !
Mais qui donc a changé le cœur altier de Boz !...
Le ciel dont les secrets sont à lui seul connus.

NOÊMI

(*attendrie.*)

Sa voix, sa seule voix, aujourd'hui l'a changé ?
C'est elle qui secourt et sauve dans ce jour
Ma fille, mon appui, l'asile des vertus.

RUTH

Ma mère est-il bien vrai ! je puis vous rendre un fils ?
Par moi, le juste ciel finirait vos malheurs ! ! !

BOZ

Ruth, fille de Moab, veuve de Mahalon,
Devient en ce moment mon épouse à jamais.
Rahab m'a tout cédé ; soyez-en les témoins
Amis, et vous Anciens du peuple d'Ephrata.

LES ANCIENS ET LE CHOEUR.

Nous en sommes témoins, et nous en ferons foi.
Mais qui donc a soudain changé ce cœur altier ?..
Le ciel dont les desseins sont à lui seul connus.

RUTH

(*timidement.*)

J'accepte votre amour, et de m'en rendre digne

Le devoir et mon cœur m'imposeront la loi.

LES ANCIENS ET LE CHOEUR.

Honneur et gloire à l'épouse nouvelle !
Amour, bonheur, à son heureux époux !

OREB

La maison d'Israël jadis fut établie
Et par Rachel et par Lia;
Comme elles maintenant puisse l'aimable Ruth
Faire sa gloire et son bonheur !

OBEÏDE

Exemple de vertu dans l'antique Israël,
Puisse son nom, cher à Juda,
Célèbre à Bethléem comme dans l'univers,
Vivre et briller dans l'avenir !

LES ANCIENS ET LE CHOEUR.

Que de Boz la maison prospère chaque jour,
Semblable à celle de Pharès,
Par cette jeune épouse et par les descendans
Que le Seigneur leur donnera !
Honneur et gloire à l'épouse nouvelle !
Amour, bonheur, à son heureux époux !

OREB

Puisse le ciel bénir l'hymen
Qui dans ce jour comble vos vœux.
Votre famille, ô Noëmi,
Ne sera point sans successeurs;
Bientôt, bientôt, un tendre fils
D'un nœud si doux sera le fruit.

Il charmera votre vieillesse ;
Et de vos soins, et de vos maux
Il saura bien vous soulager.

OBEÏDE

Simples, sincères, dans nos cœurs,
Dans nos discours, nos actions,
Mes compagnes, restons toujours ;
Et ne craignons plus l'avenir.

LES ANCIENS ET LE CHOEUR.

L'humilité dans la sagesse
Est le triomphe d'un bon cœur.
Le sort protège l'innoceuce
Et le mortel qui se soumet
Aux volontés de l'Éternel,
A ses devoirs, à la vertu.
Honneur et gloire à l'épouse nouvelle !
Amour, bonheur, à son heureux époux !

FIN DE L'OPÉRA.

LUCRÈCE

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LUCRÈCE.
SEXTUS.
VIRGINIE, *ancienne Vestale, sœur de Lucrèce.*
GABINUS, *confident de Sextus.*
LUCRÉTIUS, *père de Lucrèce, gouverneur de Rome.*
BRUTUS, *Tribun des Céléres ou gardes.*
SERVILIE, *femme Gabienne, esclave de Lucrèce.*
NARCISSE, *esclave promis à Servilie.*
GARDES.
PEUPLE.
Officiers de Brutus et de Lucrétius.

La scène est à Rome, dans le palais royal des Tarquins, habité également par Collatin proche parent de ceux-ci.

LUCRÈCE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEXTUS ET GABINUS.

GABINUS

Oserai-je, seigneur, témoigner ma surprise !
Vous, héritier du trône et chef de nos guerriers,
Vous, que l'on vit sans cesse au milieu des batailles
Terrible, à votre char attacher la victoire,
Vous, Sextus, avez pu vous résoudre en ce jour
A quitter le Rutule impuni dans Ardée !
Et revenez à Rome y commander sans gloire !

SEXTUS

Arrête cet excès de zèle et de prudence.
Ma valeur, Gabinus, ne peut se ralentir;
Les périls, les combats, sont mes seuls jours de fête.

Si je reviens ici, c'est pour quelques instants.
Je viens y déployer l'autorité du Roi,
Pour obtenir du peuple et surtout du Sénat,
Des soldats, des secours, sans de plus longs retards.
Mais je te l'avouerai, j'ai brigué cette charge;
Et ma joie est extrême, ami, de me trouver,
A Rome, en ce palais, et tout près de Lucrèce.

GABINUS

De Lucrèce, seigneur! et depuis quand Sextus
Met-il un si grand prix à de frivoles soins?

SEXTUS

Depuis près de deux mois, je ne suis plus le même.
Tu sais qu'à cette époque, avec quelques amis,
J'abandonnai le camp pour revoir nos foyers.
Nous revînmes dans Rome y passer un seul jour.
Chacun de nous voulut qu'on surprît sa compagne,
Afin de décider quel Romain possédait
La beauté plus parfaite et la plus vertueuse.
Un suffrage unanime à l'aimable Lucrèce
Accorda ces deux prix. Je la revis alors
Pour la première fois après ma longue absence.

GABINUS

Sans besoin de concours, sans besoin d'examen,
Rome entière, seigneur, eût jugé comme vous:
De son sexe Lucrèce est le parfait modèle.

SEXTUS

(*vivement*)

Autrefois elle fut promise à mon amour.

Ah ! comment ai-je pu l'oublier si long-tems ?
Quoi donc ! sans ce hazard, je l'oublierais encore !
A sa vertu modeste, à ses traits enchanteurs,
Qui pourrait, Gabinus, refuser son hommage ?
Nous vînmes la surprendre au milieu de la nuit.
Ses enfans l'entouraient ; de leurs soins occupée,
Qu'elle savait leur plaire ! et cependant sa voix
Se mêlait à la voix de ses jeunes compagnes,
En invoquant les Dieux pour le peuple romain
Et son heureux époux.... Gabinus, quel tableau !
Je sentis tout mon cœur tressaillir à sa vue.
Contre moi-même alors combien je m'indignai !
Insensé ! d'avoir cru, quand un autre l'obtint,
Qu'on pouvait réparer une perte semblable !
Je repartis soudain ; mon cœur était rempli.
Vainement depuis lors je voulus me calmer.
Je bravai l'ennemi, j'immolai ses guerriers ;
J'espérais dans leur sang éteindre mon amour !
Mais quoi ! loin de Lucrèce, elle était devant moi.
C'est son suffrage seul dont mon cœur en secret
Était encore avide en cherchant le trépas.
J'eus de nouveaux succès, elle seule en fut cause ;
Quand un ardent amour enflamme le guerrier,
Son bras est invincible, et tout doit lui céder.
Mais, enfin, je ne puis endurer plus long-tems
Le feu qui me consume et qui ne peut s'éteindre.
Au Roi j'ai demandé la charge qu'il me donne ;
Et je viens aujourd'hui, plus ardent que jamais,

Redemander un bien qui me fut destiné,
Que je veux conquérir, quoiqu'il puisse arriver,
En dépit de l'hymen et de Lucrèce même.
Ah ! combien il me tarde, ami, de la revoir !
Je l'ai fait inviter à se rendre en ce lieu;
Parlant au nom du Roi, dont j'ai l'autorité,
Lucrèce ne saurait refuser d'obéir.

GABINUS

Lucrèce n'est plus libre; elle est à Collatin;
Et quels que soient l'éclat, le prix de sa beauté,
Son ame et ses vertus sont encore au dessus.
Hélas ! que pouvez vous d'elle attendre en ce jour ?

SEXTUS

Son cœur....

GABINUS

Il est donné.

SEXTUS

J'aurai sa main, du moins.

GABINUS

Impossible, seigneur.

SEXTUS

(en colère)

J'y parviendrai, te dis-je !
Rien ne m'arrêtera, rien ne doit me coûter,
Pour terminer, enfin, le tourment que j'éprouve.
Quoi donc ! un citoyen, et même un mercenaire,
Aux vœux de son amour ne trouve point d'obstacle,
Et moi seul, des Romains le prince et le guerrier,

Je me verrais réduit à souffrir sans espoir !

GABINUS

Je le vois, il faut rompre un silence trop long ;
Apprenez vos dangers et les dangers de Rome.
Puisse le trait fatal qui vous frappe aujourd'hui,
N'avoir point pour tous deux les suites que je crains !
Avez-vous oublié que déjà notre armée
A souvent murmuré contre votre rigueur ?
Le peuple est mécontent ; sans vos nombreux exploits,
Vos victoires surtout, l'orage eut éclaté.
Voulez-vous, maintenant, pour un caprice vain
Réveiller la clameur encor mal assoupie ?

SEXTUS

Et de quoi pourrait donc se plaindre le vulgaire ?

GABINUS

Il est bien des sujets, seigneur, si délicats,
Qu'on n'ose les toucher quand même on les déplore.
Mais sans nous occuper d'objets trop douloureux,
Ne vous suffit-il pas de ce nom de *superbe*,
Avec tant de terreur, au Monarque donné ?

SEXTUS

Gabinus, ces discours ne sont plus de saison ;
La crainte, tu le sais, ne peut rien sur mon ame :
Qui me montre un danger, m'invite à le braver.

GABINUS

Sans compter Collatin, dont vous êtes l'ami,
Lucrèce a pour appui ceux dont Rome s'honore,
Lucrétius, Valère, au Sénat tout puissans,

Et même ce Brutus, aux regards insensés,
Que déguise à nos yeux, sous une épaisse écorce,
Un cœur fier et méchant, capable de fureur,
De vengeance et d'excès. Pouvez-vous dédaigner
Les charmes séduisans de votre jeune épouse?
Si Lucrèce sur elle emporte la balance,
Sur combien de beautés n'a-t-elle pas le prix?
Vous gouvernez, seigneur, vous régnez dans Gabie;
Que de jeunes beautés, que de femmes brillantes,
Faites pour vous charmer, y subissent vos lois...

SEXTUS

Eh quoi! ne sais-tu pas que pour un cœur épris,
Le sexe est tout entier dans l'objet que l'on aime?

(*deux femmes de Lucrèce, qui la précédent, apparaissent à la porte de son appartement et s'y arrêtent.*)

(*Sextus avec joie*)

Elle s'avance, enfin, ses femmes apparaissent:
Quel bonheur, cher ami, que sous le même toit
Nous soyons abrités! ce palais nous unit,
Malgré sa vaste enceinte; et souvent ce portique,
A tous les deux ouvert, devra nous assembler.
Veille qu'en ce moment, nul ici ne me trouble;
Quel que soit le message ou l'avis qu'on m'apporte,
On serait importun: qu'on attende au dehors.

(*Gabinus donne des ordres au dehors et rentre*)

SCÈNE DEUXIÈME.

Les précédens, LUCRÈCE, VIRGINIE *et deux femmes de la suite de Lucrèce.*

LUCRÈCE

Quel motif si pressant nous appelle en ce lieu,
Quand le soleil à peine a commencé son cours?
On voit sur le Forum les soldats s'assembler;
Les Rutules, seigneur, nous auraient-ils vaincus?

SEXTUS

Viendrais-je vous porter une triste nouvelle?
Rassurez-vous, Madame; à nos armes bientôt
L'ennemi cédera même sa Capitale.
Un motif plus heureux m'amène devant vous.
Alors que dans la nuit, mes compagnons et moi,
Guidés par Collatin, osâmes vous surprendre,
Vous apprîtes de nous quel était notre but;
Mais vous ne sûtes point, vous ignorez encore,
A qui fut adressé notre double suffrage.
Apprenez que dès-lors, et d'un commun accord,
Le prix de la beauté, le prix de la vertu,
Vous furent décernés; veuillez les agréer.
Heureux d'être chargé d'un hommage sincère,
Je le serais bien plus, si Lucrèce voulait
Discerner entre tous le zèle de mon cœur.

LUCRÈCE

Eh! Prince, qu'ai-je en moi, de plus que tant de femmes,

Épouses sans reproche, et mères dévouées,
Romaines, en un mot, et de fait et de nom?
Pardonnez ma franchise, elle est trop nécessaire;
Je suis loin d'approuver la démarche imprudente
Que vous me rappelez. Dès l'instant où j'appris
Que nos Princes romains, quoique pour un seul jour,
Mais pour un vain caprice, avaient quitté l'armée,
Je plaignis, je l'avoue, et Rome et ses guerriers,
De s'être confiés à de si jeunes mains.

SEXTUS

Il faut nous pardonner. Durant ces jours si longs
De combats, de travaux, d'un triste isolement,
Nous ressentons souvent le besoin de revoir
Nos domestiques toits, nos tutélaires Dieux.
Comme un corps fatigué réclame le repos,
Et reprend sa vigueur dans un sommeil paisible,
L'aspect de la patrie et celui de nos Lares
Sait de même éveiller un courage lassé.

LUCRÈCE

Le cœur des vrais guerriers ne saurait s'endormir,
Et Sextus plus qu'un autre a prouvé sa valeur.
Mais il faut vous quitter....

SEXTUS

Ah! de grâce, arrêtez;
Je ne saurais souffrir de vous perdre aussitôt,

LUCRÈCE

(*étonnée*)

Quel motif avez-vous pour me vouloir ici?

SEXTUS

Quoi ! Sextus à ce point vous est-il odieux
Que vous ne puissiez plus supporter sa présence ?
Cependant autrefois vous fûtes mon amie.
Avez-vous oublié ces jours du premier âge
Où nous fûmes d'abord destinés l'un à l'autre,
Bien avant que le Roi m'eût forcé de donner
Et mon nom et ma main à la jeune Clélie ?

LUCRÈCE

Prince, d'où peut venir cette réminiscence
Tardive et sans motif? Je suis à Collatin ;
Ma gloire et mon bonheur ne peuvent s'augmenter ;
Vous êtes, dès long-tems, l'époux d'une princesse
Aussi sage que belle et digne du bonheur...

SEXTUS

(un peu vivement et ironiquement)

Vous avez donc trahi l'ami de votre enfance ?
Vous avez oublié vos promesses, vos vœux,
Et ce premier amour avec l'âge formé ?

LUCRÈCE

Seigneur, rappelez-vous votre première absence ;
Lucrèce fut d'abord de votre cœur bannie.
Veuillez-vous souvenir qu'au jour où Collatin
Rechercha mon hymen, loin de vous opposer,
Vous traçâtes ces mots : « Lucrèce, disiez-vous,
« Lucrèce devient libre, et jamais nos souhaits
« Ne furent des sermens. Que Collatin lui donne
« Et sa main et son cœur, ma gloire et mes desseins

« M'imposent d'autres lois ; je renonce à Lucrèce. »
Cette réponse est claire autant que positive ;
Je l'ai bien retenue....

SEXTUS

Oui ; je la reconnais,
La gloire m'aveugla, mais pour un seul moment.
Bientôt je vins à vous.... Comment fus-je reçu ?
Le Roi, le Roi lui-même, appuyant ma demande,
Eprouva vos refus. Cependant Collatin
N'était point votre époux ; loin d'être resserré,
A peine votre hymen était-il convenu.

LUCRÈCE

(avec réflexion)

Vous n'étiez plus, seigneur, l'objet de tous mes vœux !

SEXTUS

(avec un dépit mal contenu)

Si je ne puis ici louer votre constance,
Vous voulez que je loue au moins votre franchise ?
Mais ne puis-je savoir qui vous a pu changer ?
Serait-ce mon oubli taxé d'indifférence !

LUCRÈCE

De frivoles motifs ne sauraient me guider !

SEXTUS

Votre légèreté causa donc vos refus ?

LUCRÈCE

(froidement)

Je ne suis point légère et suis pourtant changée
Par l'amour du pays et l'intérêt de Rome....

SEXTUS

L'intérêt des Romains ! Eh ! qu'a-t-il de commun
Avec le doux penchant de deux cœurs amoureux ?

LUCRÈCE

Eh ! comment voulez-vous, seigneur, qu'une Romaine
Soit sensible aux malheurs de Rome et des Romains,
Et conserve son cœur à l'auteur de leurs maux ?

SEXTUS

(*séchement*)

Je demeure interdit.... sans doute j'étais loin
De penser, que ma gloire et de nombreux succès
Fussent pour les Romains des titres de mépris !
Eh ! quoi donc votre cœur m'est à jamais fermé ?

LUCRÈCE

Et mon cœur et ma main ne m'appartiennent plus.

SEXTUS

(*avec passion*)

Eh bien ! sachez du moins que Sextus vous adore,
Qu'il vous aima toujours et toujours ardemment.
Quelle que fut l'erreur d'un jeune ambitieux,
La gloire et les combats ne m'ont jamais ravi
Le penchant que pour vous j'ai senti dès l'enfance.
Oh ! comme avec ardeur il s'éveilla soudain
Dès le premier instant que je revis Lucrèce !
Mais, que dis-je ? l'absence et le tems et l'obstacle
Ont redoublé mes feux. Lucrèce, écoute-moi...
Le nœud qui vous unit à votre froid époux
N'est point indissoluble, un autre n'en sent pas

Comme moi tout le prix ....

LUCRÈCE

(l'interrompant avec dignité)

De quel droit osez-vous
M'outrager à ce point ?... qui vous rend si hardi ?

SEXTUS

(vivement)

Nos anciens souvenirs et nos premiers penchants.

LUCRÈCE

Semblables aux vapeurs dont une faible nuit
Recouvre l'horizon, ils se sont effacés
A l'aspect du beau jour d'un hymen fortuné.

SEXTUS

(l'interrompant)

Il en est un plus digne... Un jour, de moi, Madame,
Dépendront les destins de deux peuples guerriers,
Vos attraits, vos vertus, en faisant mon bonheur,
Assureront ainsi leur bien être et leur gloire ...

LUCRÈCE

Celui dont je puis seul être la récompense
Est, grâce aux immortels, un simple citoyen;
Il n'a point comme vous de pénibles devoirs;
Mais de même il n'a pas vos hautes récompenses ...

SEXTUS

Entre tous les mortels, sur la terre abusés,
Le peine est inégale et les plaisirs les mêmes:
Les princes n'en ont point qui diffèrent des autres.

LUCRÈCE

Quoi ! l'amour mérité de vos sujets heureux,
La douce bienfaisance envers un peuple entier,
Par eux-mêmes, ces biens, si doux, si consolans,
A vos regards troublés, n'auraient-ils aucun prix ?

SEXTUS

(avec ironie)

Je comprends le vrai sens de ces sages discours,
Les reproches cachés sous le plus doux langage.

(avec passion)

Eh bien ! puisque les Dieux vous donnent la sagesse,
Employez-la, Madame, au bonheur des humains ;
Partagez avec moi le trône de Gabie,
Celui de Rome un jour vous devient assuré.
Alors à vos projets donnant un prompt essor,
Des peuples le destin deviendra votre ouvrage.

LUCRÈCE

(serieusement)

Ah ! seigneur, quand un jour je vous fus destinée,
Les Dieux me sont témoins que le sceptre jamais
Ne vint en ma pensée. Avec ravissement,
Je songeais aux vertus qui s'annonçaient en vous ;
Il sera mon appui, disais-je, et pour toujours
J'ai trouvé le mortel que je puis admirer,
Digne de mon respect et de mon dévouement.
Vous annonciez alors ces germes bienfaiteurs !

SEXTUS

(enthousiasmé et blessé à la fois)

Lucrèce, achevez donc, et dites sans détour
Que j'ai réellement mérité vos mépris.
Ah ! n'est-ce pas assez que vous ne m'aimiez plus !

LUCRÈCE

(froidement et avec dignité)

Nous avons trop long-tems prolongé l'entretien,
Seigneur ; il est pénible, il faut le terminer.

(elle se retire)

SCÈNE TROISIÈME.

SEXTUS ET GABINUS.

SEXTUS

Quelle insolence, ami, dans sa froide raison !
Je ne puis concevoir comment je l'aime encore,
Après un tel excès d'orgueil et de dédain.
Cependant, je ne sais par quel charme invincible,
Plus elle m'est rebelle, et plus je l'idolâtre.
De mon cœur trop épris étrange inconséquence !

GABINUS

Sa fierté, son orgueil, égalent sa franchise.
Il faut en convenir ; mais seriez-vous surpris,
Seigneur, si votre épouse, à l'amant téméraire,
Osait ainsi répondre ?

SEXTUS

Insolent Gabinus !

Borne-là ce discours. Comme les Dieux, les Rois
Doivent être admirés sans examen coupable.
Il faut les respecter et ne point les confondre
Dans la foule et le rang des vulgaires mortels.

GABINUS

Je ne suis point surpris que mon discours déplaise,
Mais vous savez trop bien, quel est mon caractère;
Franchise et dévouement sans crainte ni détours.
Ces sentimens en moi furent toujours entiers,
Entr'eux toujours égaux, toujours inséparables.
Si vous voulez, Seigneur, vous servir de mon zèle,
Il faut souffrir aussi ma franchise absolue.
De combien d'actions ai-je été l'instrument,
Malgré ma répugnance et contre ma pensée?
Du moins, à qui ne peut résister à vos lois,
Permettez la parole et la plainte avec elle.

SEXTUS

Et que peux-tu me dire en faveur d'une ingrate?
Sans doute elle est épouse, elle a de vrais devoirs:
Mais ce nœud parmi nous est-il indestructible?
Je l'aimai dès l'enfance et l'idolâtre encore.
Nous fumes dès long-tems engagés l'un à l'autre;
Pourquoi donc refuser de partager mon sort?
Est-il si méprisable, et le suis-je moi-même?
Enfin, de ses raisons je ne suis point touché,
Il n'est plus tems de feindre et même d'hésiter.
Je veux être obéi; Lucrèce doit céder.
Mes desirs sont-il faits pour être repoussés?

Ah! le retard lui-même est pour moi trop pénible.
Lucrèce, m'a-t-on dit, a près de sa personne,
La jeune Servilie et le Sabin Narcisse :
Puis-je compter sur eux ?

GABINUS

L'une est née à Gabie,
Et comme moi, soumise aux ordres de Sextus ;
Le second est l'époux promis à Servilie.

SEXTUS

Il suffit : servez-moi tous trois fidèlement :
Et bientôt mes desseins seront tous accomplis.
Viens : suis moi, confident et ministre fidèle ;
Ta gloire est d'obéir, la mienne est de régner.
Veillez qu'à la rigueur mes ordres soient suivis,
Afin de partager ma gloire et ma fortune.

GABINUS

Ah! Prince, bien souvent nos vœux, notre bonheur,
Sont contraires entr'eux et ne peuvent s'unir ;
Et trop tard l'on apprend que nos plus vifs désirs
Ne se trouvent remplis que pour combler nos maux !

SEXTUS

Est-il quelque péril qui puisse m'effrayer ?
Ordonne, Gabinus, qu'on veille exactement
Sur les pas de Lucrèce et ses moindres accens :
Que je sois informé de tout avec scrupule.
Lucrèce m'aime encore en dépit de l'hymen :
Non, non, je ne suis point effacé de son cœur.

SCÈNE QUATRIÈME.

Les mêmes et Brutus.

BRUTUS

Par votre ordre, seigneur, le Tribun des Céléres
Au dehors, trop long-tems se trouve retenu.
Souffrez qu'il vous aborde. Assemblés dès l'aurore
Et par l'ordre du Roi, nos soldats au Forum
Attendent ardemment le signal du départ;
A vous seul appartient le droit de le donner,
Et je viens le chercher. Les Rutules, dit-on,
Osent nous menacer; le secours sans danger
Ne peut se retarder; déjà depuis une heure
Il serait en chemin, mais l'on m'a retenu
Au dehors du palais; sans doute vous étiez
Occupé gravement....

SEXTUS

Ordonnez le départ:
Et faites suivre encor les chars et les béliers,
Par mon ordre assemblés au pied du Palatin,
Allez: dites à tous qu'avant l'aube nouvelle,
Ils se trouvent au camp prêts à me seconder.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCRÈCE ET VIRGINIE.

VIRGINIE

Le Prince nous menace ; et son orgueil blessé
S'offense contre toi de mes libres discours.
Eh ! comment déguiser les craintes de mon ame !
Rome ne fut jamais aussi près de sa perte :
Et je dois craindre encor pour toi, chère Lucrèce ;
Toi que j'aime au delà de la simple amitié.

LUCRÈCE

Celle que tu chéris, que protegent tes soins.
N'a rien à redouter, incomparable amie !
Ah ! tant que je t'aurai pour guide et pour appui,
Mon cœur est assuré du bonheur le plus pur.
C'est toi qui m'enseignas à connaître la vie,
Par le tableau naïf de l'aimable vertu ;
C'est toi qui m'arrachas à l'aveugle tristesse,
Au profond désespoir qui menaça mes jours,
Quand je perdis le cœur du volage Sextus.

Je l'aimais... Je me crus, dans mon accablement,
Sans secours sur la terre, isolée et victime
Des vices, des méchants, des plus perverses lois.
Dans ma douleur profonde et loin de Virginie,
Le jour même à mes yeux n'avait plus aucun charme :
La terre, me disais-je, est un lieu de malheur,
De souffrance, d'exil, de céleste courroux.
Aux auteurs de mes jours je demandais raison
De ces jours superflus au seul malheur en proie,
J'accusais jusqu'au ciel du piège de la vie :
De la vie, où le bien n'est qu'un leurre trompeur !
Ainsi je languissais, et je tombais courbée
Sous le poids des regrets et de mes sentimens,
Comme la jeune plante à qui l'ardent eté
Ravit incessamment la force et la fraîcheur...
Quand soudain tu revins. Vesta que tu servais
Te rend it à nos vœux après trente ans passés.
Mes regards devant toi devinrent plus actifs;
Ce terrestre séjour me parut ce qu'il est,
Réel par la vertu, supportable par elle.
C'est de toi que j'appris la douceur d'être aimée;
Par tes soins, l'hyménée embellit mon destin;
Un héros captiva mon amour et mes vœux.
Mon époux, mes enfans, me charmant à l'envi,
A peine, depuis lors, je suffis au bonheur.
O toi! qui m'enseignas les vrais biens de ce monde,
Par quelle gratitude, et quel digne retour,
Puis-je jamais répondre à de si grands bienfaits!

VIRGINIE

Ton bonheur est pour moi la seule récompense,
La seule de moi digne et digne de ta sœur.
Mais souffre qu'aujourd'hui j'ose t'interroger.
Je ne puis exprimer l'excès de ma surprise,
En songeant que jadis Lucrèce a pu chérir
Ce Sextus insensé, ce despote orgueilleux,
Sans raison, sans nul frein dans ses déréglemens,
Et pour dire en un mot tous les crimes ensemble,
Le fils, le digne fils de l'infâme Tullie.

LUCRÈCE

Sextus avait jadis une ame vertueuse.
Tu n'as pu le connaître et l'aimer comme moi,
Tu n'étais pas alors sous le toit paternel;
Vesta, depuis long-tems, t'avait soustraite au monde.
Tu sais les nœuds du sang qui l'attachent à nous,
Elévés tous les deux dans le même palais,
Dès nos plus jeunes ans l'un à l'autre promis,
J'étais habituée à le considérer
Comme un frère, un ami, mon époux désigné.
Hélas! quand il était dans cet âge charmant
Où l'ame encor novice est étrangère au monde,
A ses maux, ses travers, ses profondes erreurs,
Et garde encore intacts les traits de la nature,
Que Sextus témoignait de nobles sentimens!
La bonté, la candeur, la plus noble franchise,
Précieux ornemens d'une valeur brillante,
A la crainte, aux revers, toujours inaccessible.

Il témoignait, enfin, une vertu si haute,
Que sans aucun effort, sans peine, et sans réserve,
Chacun, à sou égard, oublia constamment
Et le crime et le nom de son affreuse mère.

VIRGINIE

Ta bouche, malgré toi, semble en faire l'éloge,
Aurais-tu conservé quelque penchant pour lui ?

LUCRÈCE

Ma sœur, qu'oses-tu dire, et connais-tu Lucrèce ?
Je ne crains point l'amour, je ne crains nul mortel.
Je ne vois en Sextus qu'un être infortuné
Qui dut m'appartenir, qu'alors je chérissais,
Qu'aujourd'hui je méprise et je haïs encor plus,
Depuis qu'il s'est rendu tyran et criminel.
Mais, je te l'avouerai, je ne puis concevoir
Que l'homme unique objet de nos premiers penchans,
Puisse nous devenir comme un autre étranger.
Quels que soient mon mépris, ma haine, pour Sextus,
Je le vois d'un autre œil que les autres mortels.

SERVILIE

(*à part*)

Qu'entends-je ! cet aveu doit être cher au Prince,
Et calmer les fureurs de son cœur irrité.

LUCRÈCE

J'espère désormais qu'il nous laisse en repos,
Ma réponse est précise autant que décisive ;
Et s'il a conservé quelque juste fierté,
Il mettra son orgueil à s'éloigner de moi.

(pendant la fin de cette scène, Sextus paraît dans le fond du théâtre conduit par Narcisse.)

SCÈNE DEUXIÈME.

Les précédens Sextus et Gabinus.

LUCRÈCE

(avec surprise et dignité)

Eh ! quoi ! le palais même où réside le Roi,
N'est plus pour des Romains un asile assuré?

SEXTUS

(avec émotion)

Je viens vous demander un reste d'entretien.

LUCRÈCE

Est-ce le demander de m'y contraindre ainsi ?

SEXTUS

Tout doit être permis à l'amour le plus vif.
Mes sentimens pour vous sont-ils un si grand tort,
Pour me traiter, Madame, avec tant de mépris ?

LUCRÈCE

Quoi, Prince ! vous osez me forcer à vous voir !
Et d'être le témoin de discours insensés,
Que je n'écoute point et ne puis écouter,
Et vous voulez encor me forcer à répondre !
Quel droit avez-vous donc d'interroge Lucrèce,
Et de braver ainsi les droits des citoyens ?
Craignez, seigneur, craignez de me pousser à bout,

Et qu'enfin je n'implore un peuple généreux
Contre la tyrannie et ses déportemens.

SEXTUS

Il n'est d'autre tyran ici que vous, Lucrèce.
Ah ! que vous abusez de vos droits sur mon cœur !
Vous avez tout pouvoir sur l'ame de Sextus.

LUCRÈCE

Eh bien donc ! s'il est vrai, prouvez-le-moi, seigneur,
Veuillez me laisser libre en ma propre demeure.

SEXTUS

Oui, je veux vous complaire, et vais me retirer.
Cependant, dites-moi, qui peut vous inspirer
Tant de haine pour moi, en retour d'un amour
Le plus vif, le plus fort, qu'on ait jamais senti ?

LUCRÈCE

La haine est pour mon cœur d'un poids trop douloureux,
Et je vois en pitié le vice et la faiblesse.

SEXTUS

Eh ! quoi donc ! le malheur de celui qui vous aime
Ne saurait attendrir un cœur si magnanime ?

LUCRÈCE

Pourquoi vous abaisser à de faux sentimens ?

SEXTUS

(*vivement*)

Ils sont faux, dites-vous, et la preuve, Lucrèce ?

LUCRÈCE

(*tranquillement*)

Elle est irrécusable et je n'en puis douter :

La vertu les coudamne.

SEXTUS

Eh quoi! vous adorer,
Serait-ce donc cesser de suivre la vertu?

LUCRÈCE

(*finement*)

Cesser!... non ... c'est jamais ne l'avoir reconnue.

SEXTUS

Votre froide raison juge mal de l'amour.
Ah! vous ne sentez point, vous ne pouvez sentir,
Ce que peut un amour à l'extrême porté;
Vous n'aimâtes jamais.

LUCRÈCE

Prince, vous vous trompez:
J'adore mon époux, jadis je vous aimais.

SEXTUS

(*avec la plus grande joie*)

Eh! qui donc, envers moi, put vous changer, Madame?

LUCRÈCE

Vous même.

SEXTUS

(*dans la plus grande agitation*)

Expliquez-vous.

LUCRÈCE

Ne le demandez pas.

SEXTUS

(*vivement*)

Je le veux! je l'exige!

LUCRÈCE

Eh! seigneur, je suis franche.

SEXTUS

Ah! n'importe, parlez; qui vous a pu changer?

LUCRÈCE

Vos crimes.

SEXTUS

(*se relevant fièrement.*)

Arrêtez: dites plutôt ma gloire,
Et mes constans succès.

LUCRÈCE

Succès bien malheureux,
S'ils ressemblent à ceux des Latins abusés.

SEXTUS

(*fièrement*)

Nous les avons soumis.

LUCRÈCE

Par la ruse, seigneur,
Et par l'assassinat.

SEXTUS

Vous n'en pouvez juger:
Et d'ailleurs, n'aurais-je eu que des succès pareils?

LUCRÈCE

(*finement et ironiquement.*)

Non sans doute, et Gabie à vos exploits est due.

SEXTUS

(*avec force.*)

Quelle que soit l'aigreur des discours d'une femme,

La guerre et la victoire ont de si hautes lois,
Qu'il n'est point de succès pour qui n'ose les suivre;
Il faut savoir tromper, punir, et sans effroi,
Abattre l'ennemi, quel qu'en soit le moyen.

LUCRÈCE

(*très sèchement.*)

De si hautes leçons me sont trop étrangères,
J'aime trop mon pays pour ne les point haïr.
Je suis épouse, mère et fille de Romains;
Je déplore, seigneur, des germes de vengeance:
Jamais impunement l'on n'offense les Dieux,
Et de l'humanité la douce et sainte loi.

SEXTUS

(*l'interrompant*)

Madame, ces discours ne sont plus de saison.
C'en est trop à la fin, je veux être obéi.
A mes projets sur vous le Roi consentira;
De son autorité je suis dépositaire.
Il faut donc vous résoudre à rompre votre hymen,
A conclure aujourd'hui celui que nos parens
Arrêtèrent pour nous, dès notre plus jeune âge.
Déjà tout est prévu, tout préparé d'avance;
Dans la salle royale, aux conseils destinée,
Les officiers publics attendent l'un et l'autre.
Venez, venez, Lucrèce, appaiser mon ardeur:
Mes sermens, mon amour, vous répondent de moi.

LUCRÈCE

(*riant.*)

Je plains votre fureur, et ris de vos discours :
De grâce, revenez d'un tel aveuglement.

SEXTUS

Je veux être obéi, je ne respecte rien :
Je ne me connais plus.

(*il s'avance d'un air menaçant vers Lucrèce, comme pour la saisir, Virginie et Servilie font un mouvement pour la protéger; Lucrèce d'un air majesteux et assuré leur fait signe qu'elles peuvent rester à leur place.*)

Obeissez Lucrèce,
Ou craignez ma fureur !

(*Sextus se précipite sur Lucrèce qui reste immobile dans une contenance ferme et assurée. Il saisit le bras de Lucrèce : mais l'air noble et majesteux de celle-ci l'épouvante aussitôt qu'il a levé les yeux sur elle, et il recule effrayé luimême de son audace.*)

LUCRÈCE

(*avec la plus grande dignité et le plus grand calme.*)

Sous ce toit paternel
Je ne redoute point de lâches assassins ;
Nos lois et mes amis me protègent contr'eux.

(*elle prononce ces derniers mots en jetant un regard sur Virginie.*)

Ah ! malheureux Sextus, que vous êtes changé !
Tantôt, même tantôt, vous étiez moins coupable.
Chaque instant vous entraîne en un degré plus bas !
Tremblez, Prince, tremblez des rapides progrès
Que vous faites, hélas ! dans une route affreuse.

(elle se retire dans une pièce plus reculée de son appartement.)

SCÈNE TROISIÈME

SEXTUS ET GABINUS.

GABINUS

Retirons-nous, seigneur, après un tel éclat.

SEXTUS

Je la laisse échapper ! ! !

(d'un air menaçant et regardant la porte de l'appartement où Lucrèce est retirée)

Eh bien ! nous nous verrons . . . .

SCÈNE QUATRIÈME.

Les précédens, SERVILIE *qui revient.*

SERVILIE

Fidèle à mes devoirs, à vos ordres, seigneur,
Je viens vous rapporter quelques mots échappés
Aux discours familiers de Lucrèce aujourd'hui.

Je ne puis vous flatter que son cœur en secret,
Se déclare pour vous, mais il est plus sensible.
Naguères Virginie au sens de ses discours
Tèmoigna sa surprise, et même soupçonna
Qu'elle pût conserver de tendres sentimens,
Avec soin contenus, pour un ancien ami...

SEXTUS

(*vivement*)

Qu'a-t-elle répondu?... ne me déguise rien.

SERVILIE

Aux jours de votre enfance elle vous a loué.
Elle s'est plaint ensuite, et j'ai pu retenir
Ces mots que je vous rends avec exactitude:
» Ah! je te l'avouerai, je ne puis concevoir
» Que l'homme unique objet de nos premiers penchans,
» Puisse nous devenir comme un autre étranger:
» Je le vois d'un autre œil que les autres mortels. »

SEXTUS

Cet aveu m'est plus cher qu'un triomphe nouveau!

(*dans la plus grande joie*)

Tu le vois, Gabinus, tu le vois, elle m'aime.
Elle veut le cacher et ne peut s'en défendre.
Le seul devoir, crois-moi, la fait agir ainsi.
Le sort en est jeté, Lucrèce m'appartient.
Ecoutez-moi tous deux: le moment est venu
D'accomplir sûrement mes desseins et mes vœux.

(*à Gabinus*)

Déjà, déjà, le jour est au tiers de sa course;

Tu sais qu'en ce moment elle se rend au temple
Où Vesta si long-tems retint sa Virginie.
Sous le premier portique il faut la prévenir :
A ta suite seront mes gardes les plus sûrs.
Là vous attendrez tous le moment favorable ;
Et sitôt que Lucrèce en ce lieu paraîtra,
A la place du sien, mon char viendra s'offrir.
Avant qu'elle connaisse et la ruse et mes gens,
Vous saurez l'entourer, pour lui servir d'escorte,
Et vous la conduirez, sans tarder, à Gabie,
Où des ordres précis ont tout prévu pour elle.

GABINUS

A cet excès, seigneur, pouvez-vous vous résoudre,
Et ne craignez vous pas ?....

SEXTUS

(*l'interrompant*)

Que puis-je redouter ?
Elle aime, Gabinus, tu l'as bien entendu.
Peut-être sa pudeur exhalera des plaintes ;
Mais, aidé par l'amour, je saurai l'appaiser.

GABINUS

Mais, Prince, c'est un rapt : un Prince ravisseur !

SEXTUS

Les aïeux des Romains, Romulus le premier,
Le furent encor plus ; pourrais-tu l'oublier ?
Des Sabines bientôt le courroux s'appaisa :
Bientôt, de leurs parens embrassant les genoux,
Ce n'est point la vengeance, ami, qu'on implorait,

Mais la paix et l'oubli pour de fiers ravisseurs;
L'amour, l'amour, ainsi, calmera ma Lucrèce.

GABINUS

Craignez de vous tromper, les mœurs de nos Romains....

SEXTUS

(*l'interrompant*)

Inutiles discours .... obéis, et me sers.
Aux portes du palais des chars sont préparés:
Servez-vous-en de suite, et sans rien redouter;
Surtout ne perdez pas un seul moment encore.

GABINUS

Mais, seigneur ....

SEXTUS

(*l'interrompant*)

Obéis: et ne réplique pas.

SERVILIE

Faut-il que je trahisse aujourd'hui ma maîtresse?

SEXTUS

Il te faut obéir, et ta vie en repond.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SERVILIE, NARCISSE.

NARCISSE

Du succès de nos soins je viens te rendre compte.
Lucrèce et Virginie, aux portes du palais
Parurent, quand à peine on venait d'annoncer
Le moment où Vesta dans son temple rappelle
Et ses adorateurs et le chant de ses vierges.
Le char se présenta : ne pouvant, dès l'abord,
Connaître leur erreur, toutes deux y montèrent.
Sans crainte et sans soupçon, les esclaves suivaient.
Soudain paraît l'escorte, et les coursiers fougueux,
Pressés par l'aiguillon, s'élancent en volant.
En vain des cris aigus du fond du char s'élèvent :
Ils se mêlent au bruit des armes et des gardes,
Et des hennissemens des coursiers satisfaits ....
Maintenant, cette troupe est déjà hors des murs.
Il faut qu'elle se trouve avant la fin du jour
Loin des remparts de Rome et de toute poursuite.

SERVILIE

Narcisse, je croyais qu'on aurait attendu
L'approche de la nuit pour déguiser leur marche :

La nuit seule est propice à de tels attentats.

NARCISSE

Il fallait se hâter .... sache, je l'oubliais,
Que le Roi dans ces murs envoie un gouverneur,
Que les gens de Sextus prendront soins d'éviter.
Le Monarque a choisi Lucrétius lui-même,
Le père de Lucrèce; intrépide vieillard,
Vigilant, sobre, actif, et rigide en ses mœurs.
Un esclave tantôt en porta la nouvelle
Au Prince dont ce choix excite le courroux.
C'est vers Collatia que s'unissent les routes,
Que Lucrèce et son père, en deux sens opposés,
Suivent en ce moment....

SERVILIE

Il se rencontreront!

NARCISSE

Tu l'espères en vain, des coursiers de Sextus
La vitesse est trop grande, et le point de rencontre
Est peu distant de Rome....

SERVILIE

Ah! Narcisse je sens
Que cette trahison me répugne et me pèse!

NARCISSE

Sextus est notre maître, il lui faut obéir.

SERVILIE

Lucrèce est ma maîtresse et je puis la trahir!

NARCISSE

Mais Sextus est ton prince, et sait bien se venger.

Et qu'importe d'ailleurs l'instrument aux victimes ?
Les tyrans manqueront plutôt que les bourreaux.

SERVILIE

Serai-je libre un jour, quand seront-nous unis ?

NARCISSE

Des faveurs de Sextus dépend notre fortune.
Et bientôt j'obtiendrai, pour prix de mes services,
La richesse et l'état dignes de Servilie.
Mais il faut te quitter. Je vais sur le Forum
Apprendre le succès des desseins de Sextus.
(il sort)

SCÈNE DEUXIÈME.

SERVILIE *(seule.)*
(après être restée quelque tems triste et pensive.)

Ah ! mon inquiétude égale mes regrets.
Combien je crains pour nous, trop dévoué Narcisse !
Sur nous seuls tombera le courroux de Lucrèce.
Les princes, les amans, se brouillent aisément,
Et de même aisément ils savent s'appaiser.
Mais gare à l'instrument, gare à ces malheureux,
Entre les deux partis placés imprudemment !
(on entend le bruit de la cavalerie, le son des clairons et des trompettes, et celui des troupes qui passent près du palais : Servilie regarde par une fenêtre.)

Quelle troupe nouvelle arrive dans nos murs ?
Déjà vers le palais elle avance en bon ordre.
Je ne me trompe point.... Lucrèce est avec elle.
Je vois Lucrétius et sa brillante escorte....
Le complot a manqué, que les Dieux soient loués !
(elle quitte le balcon)
D'un tel événement je leur rends mille grâces.
Quel que soient l'intérêt et les vœux de Narcisse,
Non, mon cœur n'est point fait pour de pareils forfaits !

SCÈNE TROISIÈME.

LUCRÉTIUS, BRUTUS, NARCISSE, LUCRÈCE, VIRGINIE, SERVILIE, *femmes de Lucrèce, suite de Lucrétius.*

LUCRÈCE

(avec émotion et au comble de la joie, en s'adressant à son père)

Au secours de Vesta que je suis redevable !
Par ses soins opportuns, sa bonté vigilante,
J'échappe dans ce jour à des mains forcennées.
Les Dieux trompent ainsi le crime audacieux !
Il voulait me ravir aux miens, à ma patrie,
Et sa fureur aveugle en vos bras m'a conduite !
Mon sort est assuré, je ne redoute rien,
Je suis sous votre égide et celle des héros
Qui forment votre garde. Envers eux, veuillez être
L'interprète, aujourd'hui, de ma reconnaissance.

Ces braves vétérans, l'élite des guerriers,
Des maux les plus cruels ont préservé mes jours :
Ils me rendent l'honneur en me rendant à vous.
Ah ! puissent-ils savoir ce que je sens pour eux !
Je voudrais, tour-à-tour, les serrer dans mes bras,
Et leur dire à chacun : Guerriers je vous admire
Et chéris dès long-tems. Si la patrie en vous
Voit les dignes soutiens de son indépendance
Et de ses libertés, Lucrèce et ses amis
Vous doivent encor plus : leur honneur, leur repos
A vos soins confiés. Ils n'oublieront jamais
Leur dette et vos exploits.

(elle rentre avec empressement dans ses appartemens avec Virginie, Théodore et ses femmes)

LUCRÉTIUS

(à Narcisse)

Quoi ! par l'ordre du Prince,
On enlevait Lucrèce aux yeux de Rome entière ?
Ah ! rendons grâce aux Dieux de ma prompte arrivée.
Les gardes devaient-ils obéir jusque-là ?
Pourquoi se chargaient-ils d'un emploi si honteux ?

NARCISSE

On obéit à ceux qui parlent pour le Roi ;
Son fils le représente et doit régner un jour.

LUCRÉTIUS

Il suffit. Mais, où sont les restes de la troupe,
Que mes braves soldats ont tantôt dispersée,

Malgré tous les efforts du vaillant Gabinus ?

NARCISSE

Je l'ignore, seigneur ; je l'aurais réunie
Et rendue à ses chefs, si votre ordre en ce lieu
Ne m'avait ramené.

LUCRÉTIUS

Va donc la rassembler ;
Qu'elle parte à l'instant et se rende à l'armée.
Dis-lui que dans le sang de l'ennemi vaincu,
Elle efface ses torts et reprenne ses droits.

(Narcisse sort, Lucrétius fait signe à sa suite de le laisser)

SCÈNE QUATRIÈME.

LUCRÉTIUS, BRUTUS.

LUCRÉTIUS

Le Monarque, Tribun, est satisfait de vous.
Je suis expressément chargé de ce message,
D'autant plus important, qu'on attendait bien moins
D'un caractère froid, taciturne et distrait.
Sans vos soins, aujourd'hui je perdais ma Lucrèce.
A peine vos avis parvinrent à Tarquin,
Il voulut mon départ, et me donna le soin
De remplacer Sextus et de veiller sur Rome.

BRUTUS

Seigneur, il n'est plus tems de garder ma contrainte :

Il est tems de parler et d'agir en Romain.
Le Roi fait sagement de remplacer un prince
Qui se perd à jamais par ses déréglemens.
Négligent pour l'état, vif pour ses intérêts;
Eh! que dis-je intérêt? Il ne les connaît point :
Ses caprices, ses goûts l'occupent constamment.
Du moins jusqu'à ce jour, ce Tarquin orgueilleux
Avait dissimulé son mépris aux Romains;
Mais, aujourd'hui, seigneur, il ose proclamer
Que les Rois ne sont point des Princes Magistrats :
Ils sont maîtres, dit-il, de l'état et de tous,
Infaillibles, sacrés, tels que les immortels;
Leur pouvoir est le seul légitime et sans bornes;
Il faut plus qu'obéir, il faut les adorer.

LUCRÉTIUS

(en l'interrompant)

Celui qui parle ainsi, n'est plus Romain ni prince,
Il n'est qu'un insensé trop digne des leçons,
Que le tems et nos lois lui donneront un jour.

BRUTUS

(l'interrompant)

Le tems rend plus hardi le tyran qui commence.

LUCRÉTIUS

Il le rendra meilleur si l'on sait résister.
Mais d'où vient, cher Brutus, un si grand changement?
Jamais je n'entendis ce langage de vous.

BRUTUS

Je ne crains pas la mort, mais je la veux utile.

Quand je vis les Romains, sous le fer des bourreaux,
Tomber journellement, par l'ordre des Tarquins,
Je m'imposai silence, employant mon adresse
A paraître aussi nul qu'il faut l'être pour eux.
Grâce au ciel, le succès a rempli mon attente.
Je lui dois le bonheur d'échapper au trépas,
Que je redouterais, s'il venait avant l'heure
Où les Dieux permettront que Rome s'affranchisse.

LUCRÉTIUS

Que les Dieux soient bénis ! Ils inspirent Brutus :
Eux seuls peuvent donner une telle sagesse.

BRUTUS

Honorez moins, seigneur, des sentimens romains
Que chacun porte en soi, mais n'ose déclarer.
Cachons, cachons encor, nos vœux et nos désirs :
Le moment doit venir propre à les mettre au jour.
Fions-nous à Sextus du soin d'en avancer
L'époque désirée, et connue aux Dieux seuls....
(on entend le bruit d'un cortège qui s'avance)

SCÈNE CINQUIÈME.

SEXTUS, LUCRÉTIUS, BRUTUS.

SEXTUS

(s'arrêtant en courroux à l'entrée du portique dès qu'il voit Lucrétius, et d'un ton impérieux)
Eh ! bien, Lucrétius, êtes-vous satisfait ?

Vous venez me braver, et sur mes serviteurs,
Vous avez donc osé porter vos mains hardies?

LUCRÉTIUS

(d'un ton ironique)

Prince, des ravisseurs ne sauraient être à vous.

SEXTUS

Vieillard, bannis la feinte et toute raillerie.
Parle-moi franchement, ose te déclarer :
Qui te rend si hardi de t'attaquer à moi?

LUCRÉTIUS

Ma valeur, mes exploits, qui surpassent les tiens;
Peut-être des vertus que tu ne connais point.

SEXTUS

Que viens-tu faire ici, quelle est ta mission?

LUCRÉTIUS

Tu le sauras bientôt, saches en attendant,
Que je viens réprimer des désordres nouveaux,
Secourir l'innocence, et rétablir enfin,
La liberté, le calme, et l'ordre salutaire.

SEXTUS

Quel titre, quel pouvoir, le Roi t'a-t-il donné?

LUCRÉTIUS

Tu devrais le savoir pouvant le deviner.
A moi seul dans ce jour ce palais est soumis,
Je veille à sa défense et réponds de sa garde.

SEXTUS

Mon père jusque-là m'aurait-il ravalé!
Quoi! sans me prévenir il te donne ma charge!

Tribun, le savez-vous ; quel ordre a-t-on porté ?

BRUTUS

Au seul Lucrétius nous devons obéir.

SEXTUS

D'où vient un changement qu'on me laisse ignorer ?
J'ai bien droit de me plaindre, et mon père, avec moi,
Use d'un traitement indigne de tous deux.

LUCRÉTIUS

Honoré d'une charge importante et pressée,
Je me suis vu d'abord dans la nécessité,
Contre vos serviteurs, de tirer mon épée,
Pour défendre ma fille et nos plus saintes lois.
Moi seul j'ai tous les droits de demander raison
De l'état où je trouve et Rome et ce palais ;
Et moi seul de nous deux ai le droit de me plaindre.

SEXTUS

Mais, encore une fois, d'où peut venir, seigneur,
Ce changement subit ?

LUCRÉTIUS

Prince, mille clameurs
S'élèvent contre vous, et Rome vous accuse.

SEXTUS

(*vivement*)

Je veux bien respecter vos ans et vos exploits,
Mais non pas jusqu'au point de m'entendre outrager :
Qui m'accuse est un traître, et qui se plaint un lâche.

LUCRÉTIUS

En ce cas Rome entière, et même notre armée

Sont traîtresses, seigneur, et lâches tout ensemble.
Mais sans porter plus loin des discours superflus....

SCÈNE SIXIÈME.

Les mêmes, GABINUS.

GABINUS

Par un Centurion, arrivant de l'armée,
J'apprends en ce moment que l'ennemi vainqueur
A surpris notre camp et s'avance sur Rome....

SEXTUS

(avec beaucoup d'émotion)

Qu'entends-je! on s'est battu pendant que j'étais loin!
Ah! partons sans retard. Lucrétius, adieu!
Du Rutule, bientôt, la honteuse défaite
T'apprendra que Sextus est au camp retourné.
Tribun, viens au Forum, et sans perdre un instant,
Que tous les gens de cœur me suivent au combat.

SCÈNE SEPTIÈME.

LUCRÉTIUS *(seul)*.

Que ces nobles accens plaisent à mon oreille!
C'est le cri de l'honneur, c'est le cri d'un Romain.
Sextus par sa valeur de lui-même s'absout;
Il serait excusé si son cœur pouvait l'être.

La victoire est certaine avec de tels guerriers,
On peut la contester, nous surprendre un instant;
Mais la trahison seule est plus forte que nous:
Les Dieux et des Romains peuvent seuls vaincre Rome.

FIN DE L'ACTE TROISIÈME.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCRÈCE, LUCRÉTIUS, VIRGINIE, GABINUS.

LUCRÉTIUS

Rome doit, dans ce jour, son salut à Sextus;
Ses exploits, sa valeur surpassent ses excès.
Ma fille nous devons oublier ses erreurs,
Cesser toute poursuite et tout ressentiment.
Un héros tel que lui, le sauveur de l'état,
Le vengeur des Romains, a sur moi tout pouvoir;
Ma raison et mon cœur ne sauraient le punir.

LUCRÈCE

Nous devons l'estimer, être reconnaissans;
Mais ne point oublier ce dont il est capable,
Entraîné par sa fougue et sa bouillante ardeur.

LUCRÉTIUS

L'on m'écrit de l'armée, et Collatin lui-même,
Qu'à forcer l'ennemi Sextus s'est engagé.
Aux devoirs de son rang entièrement voué,
Il se montre intrépide, habile capitaine,

Honteux, honteux enfin de ses nombreux excès,
Impatient, dit-on, de les réparer tous,
Et de rendre à son nom, à sa gloire outragée,
Le lustre que ses torts avaient déjà terni.

VIRGINIE

Un changement si prompt ne peut être réel;
Il feint, seigneur, il feint pour nous surprendre mieux.

LUCRÉTIUS

Ma fille, c'en est trop; il faut plus d'indulgence
A l'égard d'un héros sauveur de sa patrie.

VIRGINIE

Si l'indulgence est due aux vulgaires mortels,
Elle n'appartient pas aux Rois, ni même aux Princes;
Il faut être pour eux sévères et sincères :
La gloire est à ce prix, ou n'est point meritée.

LUCRÉTIUS

(*à Gabinus.*)

Ami, raconte-nous les succès de nos armes,
Tu fus présent à tout, tu combattis aussi;
Ecouter vos exploits, c'est vous récompenser.

GABINUS

Le Rutule, enhardi par le succès d'hier,
Aujourd'hui sur nos gens s'élança vivement,
Et l'on dut lui céder un terrain trop égal,
Peu propre à retenir des soldats étonnés
Entremêlés, confus, qui ne discernaient point,
Ni pouvaient reconnaître, en leur vive surprise,
D'où leur venaient les traits, ni les coups qu'ils portaient.

Par l'ennemi pressés, ils n'ont pu dès l'abord
Joindre, ni reconnaître et les chefs et le Roi.
En vain dans le désordre on entendait leurs voix,
Les efforts mal d'accord, augmentaient l'embarras.
On dit que Tarquin même, entouré d'ennemis,
Ne se fût point sauvé, malgré tant de valeur !
Mais il dut son salut à la trempe céleste
De ce casque fameux, dans Lemnos fabriqué,
Qui, jadis, appartint au divin fis d'Anchise.
Il le dut encor plus au vaillant Collatin,
Qui sauva notre Roi, par sa rare valeur;
Et ce même héros plus tard sauva le Prince.
L'ennemi triomphant, avec des cris affreux,
Voulant cerner la gauche, entourait nos guerriers,
Les prenant entre deux .... Ils se crûrent perdus.
Ils allaient tous périr, ou mettre bas les armes :
Si pourtant des Romains pouvaient vivre à ce prix !
Quand soudain, à leurs yeux, paraît dans la poussière,
Un mobile ramas d'armes étincelantes,
De chars et de guerriers, qui se meuvent dans l'ombre;
Et c'était le secours que le Prince guidait.
J'étais auprès de lui ... aussitôt que nous vîmes
Nos gens dans l'embarras, nous volâmes vers eux;
Sextus fut le premier : fier, et bouillant d'ardeur,
Il connut que les chefs démontés, confondus,
Ne pouvaient commander ni se faire connaître.
Il s'arrête d'abord. Il observe la droite,
La droite intacte encor, mais qu'allaient entourer

Des ennemis vainqueurs. Il reconnaît leur force
Et s'élance bientôt tel qu'un lion fougueux.
Sur son casque, un panache aux combattans le montre,
Il déploie aux regards son glaive qu'il brandit,
Et s'écrie avec force en s'adressant à tous :
Romains, je suis à vous, vous n'êtes point sans chef;
Accourez, et bientôt la victoire est à Rome.
Cependant son coursier rapide, furieux,
Atteint en un instant la colonne ennemie,
Qui s'arrête et combat, étonnée à son tour
De se voir attaquée au milieu du triomphe.
Ah! de combien d'exploits mes yeux furent témoins!
J'ai vu, j'ai vu Sextus, entouré d'ennemis,
Se faire un long rempart de cadavres pressés,
Par lui seul abattus. Il le franchit bientôt,
Et traverse les rangs des nombreuses cohortes,
Méprisant leur poursuite; et malgré leurs efforts,
Il aborde nos gens à la droite postés,
Les anime, dispose, et revient avec eux
Fondre sur l'ennemi qu'il achève d'abattre.
Le terrain est couvert de morts et de blessés;
De sang et de débris la plaine sillonnée,
Annonce la victoire et la mort aux fuyards.
Les soldats dispersés rejoignent notre armée;
Le Roi se montre à tous, Collatin avec lui.
Tous les chef à l'envi reparaissent soudain.
Chacun à soi rallie un nombre de guerriers;
Tout se forme et s'anime, et nos rangs rétablis

S'étendent dans la plaine, et menacent Ardée.
Mais Sextus qui précède avec son corps d'élite,
Lui seul a triomphé; notre armée après lui,
N'a fait que recueillir les debris qu'il forma,
Poursuivant sans danger un ennemi vaincu,
Par l'approche et l'aspect de ce Prince terrible.
Tel on dit que jadis Achille, aux murs de Troie,
En paraissant tout seul, ramena la victoire,
Dispersa nos ayeux et fit tomber Hector.
Nous reprîmes le camp; et jusque dans ses murs,
Chassâmes l'ennemi honteux et confondu.

LUCRÉTIUS

Gloire vous soit rendue, ô guerriers généreux!
Que peut-on refuser aux exploits de Sextus?
Ses succès sont plus prompts que n'est la renommée.
Comme lui quel héros, en moins d'un demi-jour,
A sauvé son pays et relevé sa gloire?
Songeons, songeons d'accord que si cette journée,
Qui s'éteint à l'instant, le vit ce matin même
Imprudent, téméraire, elle voit son triomphe;
Rome et ses ennemis sont remplis de sa gloire.

GABINUS

Je suis aussi chargé d'un message pour vous,
Madame; je devrais obtenir votre aveu,
Avant de le remplir; mais on commit ce soin
A ma fidélité, je dois m'en acquitter....
Le Prince, par mes mains, en signe de respect,
D'hommage et d'amitié, vous offre le laurier,

Que d'un commun accord, sur le champ de bataille,
Les chefs et les soldats posèrent sur son front . .
« La beauté, m'a-t-il dit, est chère aux vrais guerriers:
« Son suffrage est pour eux l'aiguillon le plus sûr,
« Leur digne récompense et leur soin le plus doux.
« Porte à Lucrèce, ami, ce signe précieux
« Et de notre victoire et de quelque valeur.
« Dis-lui, que le désir de l'égaler en gloire
« Excita mon courage à briller à l'armée,
« Comme elle brille à Rome entre mille beautés.
« Heureux si je pouvais aux honneurs qu'on m'accorde
« Réunir le suffrage et les vœux de Lucrèce! »
J'eus soin de retenir les paroles du Prince:
Je n'y puis ajouter sans être téméraire;
Et je dois me borner à remettre en vos mains,
Ce vrai gage d'honneur, digne de vous, Madame,
Et du Prince et de Rome.

LUCRÈCE.

Avec reconnaissance,
Aujourd'hui je l'accepte; et le conserverai,
Comme un don précieux de l'ami de Lucrèce,
Aux jours de son enfance.

(elle regarde son père)

Oui: j'oublierai le reste.
Mon époux généreux qui dans ce même jour,
A défendu le Prince et sauvé le Monarque,
S'acquitta de la sorte et d'avance pour moi.
Que Sextus soit heureux à l'égal de sa gloire!

Que sa digne compagne, en ce jour solennel,
En faisant son bonheur, soit heureuse par lui !
(*elle rentre dans ses appartemens.*)

SCÈNE DEUXIÈME.

GABINUS, SERVILIE.

SERVILIE

Que les Dieux soient loués ! Le Prince est donc changé !
Les erreurs d'un héros trouvent bientôt un terme.

GABINUS

Ah ! ne l'espérez pas. Plus que jamais, l'amour
Régne en tyran sur lui... Suivi d'un seul esclave,
Le Prince dans ces murs va paraître bientôt.
Ce laurier, ce message, adressés par Sextus,
Sont tous deux un prétexte à ses desseins utile.
J'ai su dans ce palais préparer sa venue.
Narcisse en ce moment vous instruira de tout.
Pour pouvoir me montrer sans causer de surprise,
Et surtout pour agir en pleine liberté,
Chez Lucrèce et son père il fallait un motif ;
Le Prince imagina celui que vous voyez.
Gardez que ce secret ne soit point pénétré ;
Vous savez que sa main est prompte à la vengeance.
Il veut soudainement apparaître à Lucrèce ;
Il ose se flatter d'obtenir son aveu
Au projet insensé qu'il ne peut oublier.

Narcisse, par son ordre, est chez Lucrétius;
Il le sert à ravir, puisqu'il est parvenu
A changer du vieillard les projets de vengeance.

SERVILIE

Hélas! je le croyais, après tant de succès,
Revenu pour toujours aux lois de la raison.

GABINUS

Il n'est plus d'espérance; et je me vois réduit
A servir ses projets, quel qu'en soit le motif:
Certain, si j'irritais sa fougue impétueuse,
Qu'il s'abandonnerait à de plus grands excès.

SCÈNE TROISIÈME.

Les précédens, Brutus.

BRUTUS

Lucrétius, amis, doit être en ce palais;
Dites-lui de ma part que je l'attends ici:
Sans perdre un seul instant, je demande à le voir.
(*Servilie et Gabinus sortent.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

Brutus *seul.*

La nouvelle est heureuse, et serait consolante,
Si Sextus, dès long-tems séparé de Clélie,

Apprenait à la fin à respecter nos mœurs.
Que des Princes l'exemple est funeste au vulgaire !
Il faudrait les forcer à vivre sagement.
Doivent-ils aspirer à commander au monde,
S'ils ne savent sur eux commander avant tout ?
Ah ! plus je réfléchis, plus je suis convaincu,
Qu'un bon Prince, un bon Roi, ne sauraient exister.
Il faut trop de vertus pour un si haut emploi :
Qui le remplirait bien serait plus qu'un mortel !

SCÈNE CINQUIÈME

BRUTUS, LUCRÉTIUS.

LUCRÉTIUS

Tribun, je suis à toi : qu'est-il donc arrivé ?

BRUTUS

Je viens vous annoncer, et non pas sans plaisir,
Que Clélie à l'instant pour l'armée est partie ;
Sextus auprès de lui la rappelle en ce jour.

LUCRÉTIUS

Ami, je te sais gré d'un semblable message.
Le Prince est bien changé, puisqu'après tant d'années,
Il reconnaît, enfin, les droits de son épouse.

BRUTUS

A vous, comme à Lucrèce, elle rend mille grâces ;
A tous deux elle croit devoir un changement,
Qui va tarir ses pleurs et terminer ses maux.

LUCRÉTIUS

Ainsi nous pouvons douc compter sur ce guerrier,
Devenu pour l'état un soutien nécessaire.
Puisse-t-il réformer les abus comme lui,
Et porter le Monarque à rentrer dans la route,
Que lui dictent nos lois et ses prédécesseurs !

BRUTUS

Seigueur, s'il faut ici vous dire ma pensée
Sans voile, sans détour et sans ménagement;
Je suis las de servir sous d'indignes mortels;
Ce nom de Prince, enfin, celui même de Roi
Me semblent odieux . . . Je ne puis concevoir
Pourquoi Rome devrait confier ses destins,
D'avance et sans nul titre, à des hommes égaux,
Et souvent au dessous du reste des mortels.
Profitons du moment, chassons ces préjugés;
Aux Romains malheureux rendons la liberté;
Et qu'ensuite Tarquin et Sextus et leur suite
Vivent comme il leur semble, et sans frein et sans lois;
Mais sans danger pour Rome et pour nos citoyens.

LUCRÉTIUS

Brutus, à chaque instant, tu doubles ma surprise:
Est-ce toi qui me tiens un discours si hardi?

SCÈNE SIXIÈME.

Les précédens, Lucrèce *suivie de* Virginie, Servilie et Narcisse.

LUCRÈCE

Mon père, permettez qu'à l'heure accoutumée,
Mes compagnes et moi, dans ce lieu réunies,
Rendions aux immortels nos vifs rémercimens...

LUCRÉTIUS

Ma fille, vos désirs sont justes et louables;
Je suis toujours heureux quand je puis vous complaire.
(*en s'adressant à Brutus.*)
Tribun, il faut nous rendre aux murs du Capitole,
De ses nouveaux travaux le Roi veut qu'on l'informe;
Nous mettrons tous nos soins à remplir ses désirs.
(*ils sortent.*)

SCÈNE SEPTIÈME.

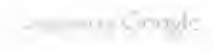
Les précédens, *moins* Lucrétius et Brutus.

NARCISSE

(*à part, à Servilie.*)
Le Prince est dans nos murs... un esclave le suit.
Ayons soin de veiller autour de cette enceinte.

SERVILIE

(*à voix basse*)
Je tremble à cet avis, j'en ignore la cause:



Que mes pressentimens m'agitent, ô Narcisse !

NARCISSE

(bas à Servilie.)

Calme-toi, songe bien qu'on ne peut résister ;
Que s'opposer à lui serait doubler le mal,
Et ne rien empêcher.

LUCRÈCE

(s'avançant vers son appartement.)

Mes compagnes, venez ;
Le tems de la prière est déjà revenu ;
La nuit a commencé sa paisible carrière.
Rendons aux Immortels de vifs remercimens ;
Il nous font triompher et sauvent nos amis...

(Virginie et les femmes de Lucrèce entrent ; elles chantent les strophes suivantes.) (1)

O toi ! brillant soleil, dont le char radieux
Nous montre tour-à-tour et nous cache le jour,
Toi qui naîs constamment et le même et divers,
Ah ! puisses-tu jamais ne rien voir d'aussi grand
Que Rome aux sept coteaux !
Déesses, dont la voix ne nous trompe jamais,
O Parques, aux Romains conservez vos faveurs.
Que la terre féconde en troupeaux, en moissons,
Puisse offrir, chaque année, à la blonde Cères,
Sa couronne d'épis !

(1) Ces strophes sont imitées du poëme séculaire d'Horace,

Puissent de ces trésors les germes bienfaisans,
Sous la terre nourris, se conserver pour eux;
Qu'une onde salutaire et que l'air le plus pur
Protègent leur asile et leur prompte croissance,
Au gré de nos désirs !
Apollon, toi si doux quand tu poses ton arc !
De nos jeunes Romains daigne exaucer les vœux.
Et toi, chaste Diane, écoute nos accens,
A cette heure où ton front doublement acéré
Vient surmonter la nuit.
O Dieux ! à la docile et charmante jeunesse
Accordez la vertu, les mœurs, la probité !
De la faible vieillesse assurez le repos;
Des Romains assurez la longue descendance,
La puissance et la gloire.

(*pendant les dernières strophes, Narcisse et Servilie s'arrangent pour rester les derniers. Dès que leurs compagnons sont sortis, ils vont à la porte pour recevoir Sextus qui paraît armé et suivi d'un esclave.*)

SCÈNE HUITIÈME.

SEXTUS, *un esclave*, SERVILIE ET NARCISSE.

SERVILIE

(*tremblante.*)

Ah ! Seigneur, pouvez-vous ainsi vous emporter ?

Que voulez-vous encore ? à quoi nous forcez-vous ?

(Sextus fait signe à Narcisse de se retirer, celui-ci reste en s'inclinant.)

SEXTUS

(irrité et à demi-voix.)

Sortez, sortez tous deux : *(avec fureur)* gardez-vous de parler !

SERVILIE

(à génoux.)

Ma maîtresse, seigneur, ah ! ne l'affligez point !

SEXTUS

(la relevant avec indignation.)

Je l'aime plus que toi ; je veux son seul bonheur....

SERVILIE

(vivement et en pleurant.)

Mais pourquoi cet esclave ?

SEXTUS

(en fureur et en la chassant.)

Eloigne-toi, te dis-je.

SERVILIE

(à Narcisse en s'en allant.)

Hélas ! qu'avons nous fait ?...

NARCISSE

Il n'est plus tems. Sortons !!

FIN DE L'ACTE QUATRIÈME.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La première aube du jour paraît.

SERVILIE (*seule.*)

D'un cœur faible et timide, ô malheureux état !
Ainsi donc, malgré moi, je me vois entraînée
A trahir ma maîtresse et mes premiers devoirs !
Un Prince à commander n'a plus de droits réels,
Quand l'honneur, quand les Dieux, à ses ordres s'opposent.
Ces Dieux sont outragés, et je suis bien punie !
Ah ! dans la longue nuit qui se termine, enfin,
Quelles n'ont point été ma peine et mon angoisse !
Les regrets, les remords s'aigrissent dans mon sein !
Oui : ma punition est déjà commencée.
Mais, que vois-je ? A mes yeux Virginie apparaît;
Qui la fait aussitôt accourir en ce lieu ?

SCÈNE DEUXIÈME.

VIRGINIE ET SERVILIE.

(Virginie survient un flambeau à la main, avec un air inquiet et presqu'égaré.)

SERVILIE

(à Virginie.)

Quel sujet si pressant vous éveille déjà?

VIRGINIE

Bien avant que Lucrèce appelle ici tes pas,
Qu'y fais-tu?

SERVILIE

Mon devoir, mon zèle, m'ont tenue
Dans la nuit éveillée... et me font dévancer
L'instant accoutumé.

VIRGINIE

Pour moi, je fuis mon lit;
Un effroyable songe altère mon repos.
Mon trouble vainement s'adoucit au réveil,
Je revois, quand mes sens ont repris leur essor,
Ces fantasques objets par le sommeil produits.
Tantôt, il me semblait que ma sœur, ma Lucrèce,
Par deux monstres affreux à la fois attaquée,
Implorait sans effet, le secours le plus prompt.

L'un, horrible serpent, sur sa taille acharné,
L'entourait de ses nœuds, et pressait ses soupirs :
Il offusquait nos yeux, il infectait les airs,
Par le venin subtil que sa bouche exhalait.
Je ne puis effacer cette image importune,
Qui mobile s'éloigne et plus prompte revient.
L'autre, harpie affreuse, et d'un aspect sinistre,
Se tenait à l'écart et semblait se repaître
Des larmes et du sang qu'elle voyait répandre.
Effroyable à la fois et railleuse, je vis
Ses regards épier le moment favorable
Pour trancher tous les fils d'une si belle vie . . .
Il faut nous assurer si Lucrèce repose,
Si mon pressentiment naît de quelque malheur.

SERVILIE

(*l'interrompant.*)

Ces produits monstrueux des vapeurs du cerveau
Pourraient inquiéter Virginie à ce point ?

VIRGINIE

Il faut les mépriser, je le sais, mais trois fois,
En dormant, j'ai revu Lucrèce qui m'implore;
Et depuis que mes pas se dirigent vers elle,
Je l'entends qui me dit : *ma sœur viens à mon aide....*
Quel est donc ce présage ? . . . et que dois-je penser ?

SCÈNE TROISIÈME.

Les précédens, Lucrétius et Brutus *accourant avec inquiétude.*

LECRÉTIUS

Ma fille, qu'à propos je vous trouve éveillée,
Quand le moindre retard peut être si funeste.
Apprenez le péril qui menace Lucrèce ;
Au sein de sa demeure, un hardi scélérat,
Furtif, s'est introduit à la faveur des ombres.
Les gardes ont tantôt aperçu l'assassin ;
Mais ils n'osent sans moi l'y poursuivre.... venez :
Il faut nous assurer du sort de votre sœur,
Ouvrez-moi sans tarder, et prévenons sa voix.

VIRGINIE

(*en entrant.*)

Cruels pressentimens vous ne me trompiez pas !

SCÈNE QUATRIÈME.

Brutus Narcisse.

BRUTUS

Les gardes et le peuple entourent le palais.
L'assassin, quel qu'il soit, ne peut nous échapper.
(*à Narcisse avec intention.*)

De l'horrible attentat commis durant la nuit
(il jette des regards furieux sur Narcisse qui troublent celui-ci:)
Quel est le promoteur? quels sont les instrumens?

NARCISSE

(troublé.)

Eh! que puis-je vous dire!... Il est tant de coupables!

BRUTUS

(finement.)

Si tu peux l'ignorer, ose le deviner?

NARCISSE

Que sais-je?

BRUTUS

Quel sera cet infâme assassin?
N'est-ce pas?

NARCISSE

Eh qui donc?

BRUTUS

(après avoir réfléchi, d'un ton ferme.)
C'est le Prince.

NARCISSE

Impossible!
Hier au soir encore il était près d'Ardée...

BRUTUS

(en l'interrompant.)

Sans doute il s'y montra pour en partir soudain.
Sextus est le coupable, et lui seul a pu l'être.

SCÈNE CINQUIÈME.

LUCRÉTIUS *et les précédens.*

LUCRÉTIUS

(*avec le sentiment d'une affliction froide et profonde.*)

L'infâme ravisseur n'est autre que Sextus.
Du crime de ce monstre, affligée et victime,
Ma fille s'est punie et son sang a coulé !
Tandis que le barbare est échappé des mains
Des gardes en fureur ! . . . .

BRUTUS

(*dans la plus grande émotion et en tirant son glaive.*)

Je saurai le rejoindre ;
Je veux dans un moment que Brutus le punisse.

SCÈNE SIXIÈME.

LUCRÉTIUS, LUCRÈCE, VIRGINIE, SERVILIE, NARCISSE.

LUCRÈCE

(*Lucrèce paraît blessée et tenant encore le poignard dont elle s'est frappée dans son sein, elle s'oppose à ce qu'on le lui ôte et ses mains contiennent le sang à l'aide d'un voile amassé dont elle couvre sa blessure.*)

LUCRÉTIUS

Digne objet de l'amour de ton malheureux père
Fallait-il te punir des fureurs d'un barbare ?
Et quitter ton époux, tes enfans, ta patrie !

LUCRÈCE

(*péniblement.*)

Au moment solennel où tout va m'échapper,
Où je veux mériter le beau nom de Romaine,
Et montrer aux méchants que la vertu les brave
Et ne craint point la ruse et la force hideuse,
Ah ! combien ces doux noms me causent de douleur !
C'est la seule réelle.... il faut m'en préserver !

VIRGINIE

Non, ma sœur ; il faut vivre, et revivre au bonheur.
Un brigand doit-il donc régler ta destinée ?
Vis pour notre vengeance et pour la compléter.

LUCRÈCE

Mon cœur est innocent, mais mon honneur exige
Que ce sang malheureux s'épuise dans ce jour.

LUCRÉTIUS

Non, tu ne mourras point. Va tu n'es pas coupable;
Où le cœur n'est pour rien le crime ne peut être.
C'est à ton assassin à rougir et mourir.

LUCRÈCE

(avec satisfaction.)

Père trop généreux, j'emporte votre estime!
J'attendais ce seul bien pour mourir avec joie.

VIRGINIE

Ton destin, tes devoirs, te prescrivent la loi
De conserver des jours consacrés aux vertus.

LUCRÈCE

(en regardant sa blessure.)

De mon sort, chers amis, je me charge moi seule.
Chargez-vous des destins de l'infâme Sextus.
Oui, vous me vengerez; j'en ai pour sûrs garans
Le courage et l'ardeur qui brillent dans vos yeux.

LUCRÉTIUS

Non, tu ne mourras point; je n'y puis consentir.

LUCRÈCE

(avec effort.)

Mon père, il n'est plus tems; mon sort est assuré.
Croyez-vous que Lucrèce à vos yeux eût paru
Sans que son propre sang eût lavé son outrage?
Je suis à mon époux; et malgré mon malheur

Je vais quitter le jour digne encore de lui.
Lucrèce est innocente aux yeux des Immortels,
Comme à ses propres yeux ; mais du crime d'autrui
Lucrèce se punit afin que désormais
Toute autre d'elle encore apprenne son devoir :
A la honte durable il ne faut point survivre.

(*Lucrèce affaiblie semble s'éteindre, mais elle se ranime au bruit extérieur du peuple.*)

LE PEUPLE

(*au dehors.*)

Que les Dieux soient loués, Sextus est expiré.
La Patrie et Lucrèce en ce jour sont vengées.

SCÈNE SEPTIÈME.

Les précédens, BRUTUS *accourant avec émotion*, *Gardes*, *Peuple.*

BRUTUS

Le peuple, qui déjà connaissait l'attentat,
En poursuivait l'auteur en dépit de son rang.
Je l'aperçus bientôt et le serrai de près.
La foule en grossissant me suivait à grands cris ;
Et cette voix terrible étonne le coupable :
Arrête, criait-on, *digne fils de Tullie,*
Assassin domestique et bourreau des Romains :
Ton sang est à Lucrèce, et nous le demandons.

A ce nom de Lucrèce, à ce noir souvenir,
Il arrête ses pas, et son trouble est extrême.
Il se voit promptement entouré de Romains,
Qui lui lancent d'abord mille dards acérés.
Intrépide, il nous brave, il nous parcourt de l'œil.
Trois fois son bras robuste à lancé dans nos rangs,
Avec le trait rapide, et la mort et l'effroi.
Mais le nombre l'accable, et des coups redoublés
Qui le pressent partout et plongent sur sa tête,
Un peuple furieux, de vengeance écumant,
Les blasphèmes hideux dont il se voit l'objet,
Le désespoir, la rage, et la honte peut-être,
Plus que son flanc ouvert, l'abattirent, enfin;
Son courage et son corps sont tombés expirés.

LUCRÈCE

(pendant ce récit elle a donné des marques de douleur et d'indignation; elle s'exprime avec effort.)

Je plains ce malheureux, et rends grâces au Ciel:
Il punit, tôt ou tard, les tyrans et les crimes.
Cher époux! que ton sort soit conforme à mes vœux!
Garde de mon amour un constant souvenir.
En dépit d'un barbare, et malgré sa fureur,
Le dernier battement de ce sang malheureux
Est encore pour toi qui me rendis heureuse!

(elle tombe, et meurt.)

BRUTUS

(il retire le poignard de la blessure et le montre au peuple.)

Je jure par ce sang , pur malgré les tyrans ,
Je jure par vous tous , ô Dieux vengeurs des crimes
Que j'exterminerai les barbares Tarquins ,
J'employerai contr'eux tous et le fer et le feu ,
Et tout ce que les Dieux m'ont donné de pouvoir.

LUCRÉTIUS

(dans l'affliction la plus profonde.)

Je me joins à Brutus : plus de Tarquins à Rome.
Il serait trop affreux qu'un autre , quelque jour ,
Eût à souffrir encor le tourment que j'endure !

(se relevant avec force.)

Il faut plus que punir de semblables horreurs ;
Il faut les prévenir .... Courons tous au Forum ;
Armons , armons nos bras , et marchons vers Ardée :
Que nos braves guerriers secondent nos efforts !
Bannissons les Tarquins , fondons sur les vertus
La liberté , les mœurs , le bonheur des Romains.

Je ne m'aveugle point sur le peu de mérite de cette pièce , mais il suffit que ce soit , pour ainsi dire , *une façon de tragédie* pour prouver qu'on peut en faire sans employer la rime.

Le sujet que j'ai choisi est trop scabreux pour que je ne fasse pas connaître le motif qui a dicté mon

choix : c'est, je l'avoue, le plaisir, ou plutôt, l'espoir de la difficulté vaincue. Jean-Jacques Rousseau dit qu'il avait eu la tentation de traiter ce sujet, et qu'il ne croyait pas impossible de faire comparaître Lucrèce en public, après son malheur, avec intérêt et surtout sans provoquer les quolibets du parterre. Je conviens cependant que cette tentative est téméraire, et d'une réussite peut-être impossible.

FIN DE LA TRAGÉDIE.

L'AVARE

COMÉDIE EN PROSE

DE MOLIERE

RÉDUITE EN VERS.

PERSONNAGES.

HARPAGON, *père de Cléante et d'Elise, et amoureux de Marianne.*
ANSELME, *père de Valère et de Marianne.*
CLÉANTE, *fils d'Harpagon, amant de Marianne.*
ELISE, *fille d'Harpagon.*
VALÈRE, *fils d'Anselme, amant d'Elise.*
MARIANNE, *fille d'Anselme.*
FROSINE, *femme d'intrigue.*
MAITRE SIMON, *courtier.*
MAITRE JACQUES, *cuisinier et cocher d'Harpagon.*
LA FLÈCHE, *valet de Cléante.*
DAME CLAUDE, *servante d'Harpagon.*
BRIND'AVOINE, } *laquais d'Harpagon.*
LA MERLUCHE, }
Un Commissaire.

La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

L'AVARE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE DE MOLIÈRE

MISE EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE ET ELISE.

VALÈRE

Pourquoi, charmante Elise, êtes-vous si chagrine
Après tant de bontés, et votre foi jurée?
Je vous vois soupirer au milieu de ma joie!
Serait-ce du regret d'avoir fait mon bonheur?
Est-ce le repentir de notre engagement?

ELISE

Non, Valère, jamais je ne puis regretter
Ce que je fais pour vous : je m'y sens entraîner
Par le plus doux penchant.... mais, je vous l'avouerai,
Je doute du succès..... Je crains de vous aimer
Bien plus qu'il ne convient.

VALÈRE

Eh ! que pouvez-vous craindre
En vos bontés pour moi ?

ELISE

Cent choses à la fois :
D'un père le courroux, les reproches des miens,
La censure du monde.... et surtout votre cœur.
Je crains votre inconstance et la froideur cruelle
Par laquelle, dit-on, les hommes, trop souvent,
Répondent aux transports d'un innocent amour.

VALÈRE

Ne me jugez donc pas sur les autres amans :
De tout soupçonnez-moi, mais non pas d'inconstance.
Mon amour est trop fort pour qu'il puisse changer :
Croyez qu'il durera tout autant que ma vie.

ELISE

Ah ! Valère chacun tient les mêmes discours.
Jugés par leurs propos, les hommes sont semblables,
Mais ils sont différents quand on les voit agir.

VALÈRE

Si par leurs actions on peut les bien connaître,
Pour juger de mon cœur attendez donc les miennes.
Dans l'injuste frayeur de votre prévoyance,
Ne cherchez pas en moi des torts que je n'ai point.
Ne m'assassinez point par d'injustes soupçons,
Et donnez-moi le tems de vous convaincre bien,
De la sincérité de mon ardent amour.

ELISE

Que la bouche qu'on aime aisément persuade !
Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour :
Valère, votre cœur ne saurait m'abuser.
Oui : vous serez fidèle et je n'en puis douter.
Je borne mon chagrin à la crainte du blâme,
Que pourront m'attirer mes bontés envers vous.

VALÈRE

De grâce bannissez cette autre inquiétude.

ELISE

Si chacun vous voyait des yeux dont je vous vois,
Je n'aurais nul souci ; je trouve en vos mérites
De quoi justifier ce que je fais pour vous.
J'ai d'ailleurs pour appui ma juste gratitude ;
A toute heure je songe au péril éminent
Qui nous offrit, d'abord, aux regards l'un de l'autre ;
La générosité, surprenante, héroïque,
Qui vous fit tout risquer pour m'arracher du sein
Des ondes en fureur ; et vos soins empressés
Quand vous m'eûtes sauvée ; et l'hommage assidu
Que l'obstacle et le tems n'ont jamais rebuté ;
Votre sincère amour qui vous fait négliger
Parens, amis, patrie, et pour mon intérêt,
Vous fait remplir chez nous la place d'intendant.
Tout cela fait sur moi l'effet le plus sensible ;
A mes yeux c'est assez pour me justifier
De notre engagement ; mais aux regards d'autrui,
Je crains que ces motifs ne soient pas suffisans.

VALÈRE .

C'est par mon seul amour que j'ai quelque mérite.
Quant aux scrupules vains que vous me témoignez,
Votre père a pris soin de vous en affranchir.
Son extrême avarice et sa conduite austère
Envers ses deux enfans, mériteraient bien plus.
Elise, pardonnez si j'en parle si haut.
Sur ce chapitre là peut-on en dire assez?
Mais, enfin, si je puis retrouver mes parens,
Votre père, bientôt nous sera favorable.
J'attends incessamment des nouvelles du mien,
Et j'en irai chercher si le retard s'accroît.

ELISE

Non, non : il ne faut point que vous partiez d'ici :
Non; songez seulement à captiver non père.

VALÈRE

Vous êtes le témoin des efforts de mon zèle.
Qu'il m'a fallu de soins, d'adroites complaisances,
Même pour être admis parmi ses serviteurs!
Pour lui plaire, je prends le masque qu'il faut prendre.
Je fais de grand progrès; j'éprouve de nouveau
Que pour gagner les gens, il faut être flatteur,
Adopter leurs penchans, se parer de leurs vices,
Leurs maximes louer, encenser leurs défauts,
Les applaudir, enfin, quelque chose qu'ils fassent.
Que l'on ne craigne pas d'outrer la complaisance;
On a beau les jouer assez visiblement,
Les plus fins sont toujours dupés par les flatteurs.

Il n'est rien de si sot, ridicule, arrogant,
Qu'on ne fasse avaler au moyen des louanges.
Ma loyauté patit, sans doute, à ce métier ;
Mais il faut plaire aux gens dont nous avons besoin :
Et puisque pour leur plaire il n'est d'autre moyen,
Le tort est aux flattés et non pas aux flatteurs.

ELISE

Il vous faudrait tenter de nous gagner mon frère,
Au cas que la servante osât nous déceler.

VALÈRE

On ne peut ménager l'un et l'autre à la fois ;
Rien n'est plus opposé que le père et le fils :
Il est bien malaisé d'assembler avec fruit
Deux confidens pareils. Mais pour notre intérêt,
Elise, auprès de lui pour tous deux agissez.
Il vient, et je m'en vais. Profitez du moment ;
Découvrez de nos feux autant qu'il nous convient.

ELISE

Je ne sais si j'aurai la force d'en parler.

SCÈNE DEUXIÈME.

CLÉANTE, ELISE.

CLÉANTE

Je suis aise, ma sœur, de vous trouver ici :
J'ai le plus grand besoin de vous ouvrir mon cœur.

ELISE

Me voilà toute prête à vous ouïr, mon frère.
De quoi donc s'agit-il? Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE

Bien des choses, ma sœur, en un mot renfermées:
J'aime....

ELISE

Quoi! tout de bon?

CLÉANTE

Oui, ma sœur, tout de bon.
Mais je n'ignore pas que je dépends d'un père;
Et qu'avant tout je suis soumis à son vouloir.
Nous ne devons jamais engager notre foi,
Sans le consentement des auteurs de nos jours.
Le ciel les a créés les maîtres de nos vœux;
Il n'en faut pas former qu'ils n'approuveraient pas.
Ils sont moins en état de se tromper que nous,
N'étant pas, comme nous, dominés, entraînés,
Par l'aveugle transport de tout cœur amoureux.
Ils savent plus que nous ce qui nous convient mieux;
Nous devons préférer leur prudente lumière,
Au fol emportement de la vive jeunesse,
Qui se plonge souvent dans d'affreux précipices.
Je vous tiens ces discours pour vous les épargner,
Ma sœur; je ne veux point de remontrance entendre:
Mon amour offensé ne saurait en souffrir.

ELISE

Mais avec votre amante êtes-vous engagé?

CLÉANTE

Si je ne le suis pas, je le serai bientôt :
Ne dites rien, ma sœur, pour m'en dissuader.

ELISE

Me croyez-vous, mon frère, une étrange personne?

CLÉANTE

Non, sans doute, ma sœur, mais quoi! vous n'aimez pas!
Vous ignorez l'amour, et sa douce puissance?
J'appréhende, en un mot, votre froide sagesse.

ELISE

Hélas! ne parlons point de froideur, de sagesse,
Qui n'en manque une fois, pour le moins, dans sa vie?
Si vous pénétriez jusqu'au fond de mon cœur,
Peut-être je serais moins sage encor que vous.

CLÉANTE

Plût au ciel que votre ame aimât comme la mienne!...

ELISE

Finissons avant tout, l'histoire de vos feux.
Quelle est donc, dites-moi, celle que vous aimez?

CLÉANTE

Une jeune personne habitant près d'ici,
Faite pour enchanter tous ceux qui l'aperçoivent.
La nature, ma sœur, n'a rien fait de plus beau;
Sitôt que je la vis, je me sentis charmé.
Marianne est son nom. Elle vit sous les yeux
D'une mère malade à qui ses soins touchans
Conservent l'existence, allègent les douleurs.
Sa démarche et son air charment tous les regards.

Dans tout ce qu'elle fait, brillent toutes les grâces,
Une douceur charmante, une bonté parfaite,
L'adorable vertu. Que vous dirai-je encore?
Ah! combien je voudrais que vous l'eussiez connue!

ELISE

Pour bien l'apprécier, votre éloge suffit;
Et puisque vous l'aimez, je comprends son mérite.

CLÉANTE

J'ai, sous main, découvert qu'elles sont fort gênées,
Que leur sage conduite et leur isolement,
Ne peuvent déguiser leur étroite fortune.
Figurez-vous, ma sœur, le plaisir qu'on éprouve
A relever l'état de l'objet que l'on aime!
A donner finement quelques légers secours,
Aux modestes besoins d'une honnête famille?
Et par là concevez mon déplaisir mortel,
De voir que chaque mois l'avarice d'un père
Me met hors du pouvoir de goûter cette joie,
Et de faire éclater hautement mon amour!

ELISE

Mon frère, je conçois votre cruel chagrin.

CLÉANTE

Il est plus grand, ma sœur, qu'on ne peut l'exprimer.
Est-il rien, en effet, qui soit plus douloureux
Que cette épargne affreuse exercée envers nous?
Que cette sécheresse où l'on nous fait languir?
A quoi nous serviront les biens de la fortune,
S'ils ne viennent qu'au tems où l'on n'en peut jouir?

Car j'ai peine à trouver, aujourd'hui, mes besoins;
Il faut pour y pouvoir qu'en tous lieux je m'engage;
Je me vois avec vous réduit à rechercher
Les secours des marchands, même pour nos habits.
Ma sœur, il faut m'aider à sonder notre père
Sur l'état de mon cœur et sur mes sentimens.
S'il s'y trouve contraire, alors j'ai résolu
D'aller à l'étranger avec celle que j'aime,
Me soumettre au destin que le ciel prescrira.
Je fais, pour ce dessein, chercher des fonds partout.
Si votre état, ma sœur, est tout semblable au mien,
Si toujours à nos vœux notre père s'oppose,
Il faudra le quitter, nous affranchir tous deux
De cette tyrannie où nous tient dès long-tems
Son extrême avarice, insupportable, enfin.

ELISE

Il est vrai; chaque jour il nous donne sujet
De regretter bien plus la mort de notre mère.

CLÉANTE

Ma sœur, j'entends sa voix; éloignons-nous d'abord,
Pour pouvoir achever toutes nos confidences;
Nous reviendrons après réunir nos efforts
Pour attaquer au mieux son humeur intraitable.

SCÈNE TROISIÈME.

HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARPAGON

Sors d'ici tout à l'heure, et ne réplique pas.
Détale de chez moi, maître juré filou,
Vrai gibier de potence; allons, dépêche, vite....

LA FLÈCHE

(*à part*)

Rien n'est aussi méchant que ce maudit vieillard.
Oui: sauf correction, il a le diable au corps.

HARPAGON

Tu murmures, je crois?

LA FLÈCHE

Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON

C'est bien à toi, pendard, d'en demander raison!
Sors vite, ou je t'assomme.

LA FLÈCHE

Hé! que vous ai-je fait?

HARPAGON

Tu m'as fait!... tu m'as fait!... que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE

Mon maître, votre fils m'ordonne de l'attendre.

HARPAGON

Va l'attendre en la rue, et ne sois pas ici

Planté comme un piquet pour voir ce qui se passe,
Et faire ton profit des choses que tu vois.
Je ne veux point avoir sans cesse devant moi
L'espion de mon bien, un traître dont les yeux
Suivent mes actions, dévorent ce que j'ai,
Et furètent partout, afin de me voler.

LA FLÈCHE

Eh! comment voulez-vous qu'on puisse vous voler?
Un homme comme vous est-il homme volable?
Vous fermez toute chose et veillez nuit et jour!

HARPAGON

Oui-dà! je veux cacher ou non ce qu'il me plaît,
Et faire sentinelle, ou ne la faire pas.
Voilà de mes mouchards qui prennent garde à tout!
(à part)
Je crains qu'il n'ait soupçon de mon argent caché.
(haut)
Ne serais-tu pas homme à répandre partout
Que j'ai dans ma maison de l'argent enterré?

LA FLÈCHE

Quoi! vous avez chez vous de l'argent enfoui?

HARPAGON

(à part)

J'enrage!
(haut)
Non, coquin, je ne dis point cela;
Mais je voudrais savoir si tu n'irais pas dire
En tous lieux que j'en ai....

LA FLÈCHE

Que nous importe à nous
Que vous ayez ou non des trésors en vos mains ?
C'est pour nous fort égal.

HARPAGON

(levant la main pour donner un soufflet à La Flèche)
Tu fais le raisonneur !
Mais je te baillerai de ce raisonnement
A travers la figure ; encore un coup : va-t-en.

LA FLÈCHE

Hé ! bien je sors.

HARPAGON

Attends. Ne m'emportes-tu rien ?

LA FLÈCHE

Que vous emporterais-je ?

HARPAGON

Or ça viens que je voie.
Oui : montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE

Les voilà.

HARPAGON

Bon.... les autres ?

LA FLÈCHE

Les autres, dites-vous ?

HARPAGON

Sans doute.

LA FLÈCHE

Les voilà.

HARPAGON

(*tâtant le haut des hauts de chausses de La Flèche*)
N'as-tu rien là dedans ?

LA FLÈCHE

Ma foi, voyez vous-même.

HARPAGON

(*tâtant le bas des hauts de chausses de La Flèche*)
Ces hauts de chausse là sont bons à recéler
Les choses qu'on dérobe, et je voudrais, ma foi,
Que la plupart d'entre eux eussent été pendus.

LA FLÈCHE

(*à part*)
Ah! qu'un homme pareil mériterait le sort
Que sans cesse il redoute; et que j'aurais de joie
A le voler, ma foi!

HARPAGON

Quoi donc?

LA FLÈCHE

Hé!

HARPAGON

Que dis-tu?
Tu parles de voler?

LA FLÈCHE

Je dis qu'on m'a fouillé
Pour voir si j'ai volé!

HARPAGON

C'est ce que je veux faire.
(*Harpagon fouille dans la poche de La Flèche*)

LA FLÈCHE

(à part)

Les avaricieux puissent-ils être au diable,
Et l'avarice encore!

HARPAGON

Oh! oh! que dis-tu là?

LA FLÈCHE

Ce que je dis, Monsieur?

HARPAGON

Oui: je le veux savoir;
Que parles-tu d'avare et d'avaricieux?

LA FLÈCHE

Je disais que le diable emporte ces gens là.

HARPAGON

De qui veux tu parler?

LA FLÈCHE

Des avaricieux.

HARPAGON

Ces avaricieux comment les nommes-tu?

LA FLÈCHE

De ladres, des vilains....

HARPAGON

Qui veux-tu désigner?

LA FLÈCHE

Eh! de quoi, s'il vous plaît, vous mettez-vous en peine?

HARPAGON

En peine je me mets tout autant qu'il le faut.

LA FLÈCHE

Croyez-vous, par hazard, que je parle de vous?

HARPAGON

Je crois ce que je crois; mais à qui parles-tu?

LA FLÈCHE

Moi! je parle.... Monsieur.... je parle à mon bonnet....

HARPAGON

Et moi je pourrais bien parler à ta barrette.

LA FLÈCHE

Eh! quoi! défendez-vous les avaricieux!

HARPAGON

Non, mais je ne veux pas que tu sois insolent.

LA FLÈCHE

Je ne nomme personne....

HARPAGON

Encore! je te rosse

Si tu dis un seul mot: paix!...

LA FLÈCHE

Qui se sent morveux,

Se mouche....

HARPAGON

Impertinent! veux-tu te taire, enfin!

LA FLÈCHE

Oui, Monsieur, malgré moi....

(en montrant à Harpagon une poche de son juste-au-corps)

Il me reste une poche...

Etes-vous satisfait?

HARPAGON

Allons donc ; rends-le moi,
Sans te faire fouiller.

LA FLÈCHE

Quoi ?

HARPAGON

Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE

Je ne vous ai rien pris.

HARPAGON

Assurément, La Flèche ?

LA FLÈCHE

Assurément, Monsieur.

HARPAGON

Va-t-en à tous les diables.

LA FLÈCHE

Me voilà, grâce à Dieu, renvoyé poliment !

HARPAGON

(criant après La Flèche qui s'en va)
Prends garde au moins ; ton vol est sur ta conscience...

SCÈNE QUATRIÈME.

HARPAGON *(seul)*

Ce pendard de valet m'incommode beaucoup ;
Je ne me plû jamais à voir ce boiteux là.
C'est un bien grand souci de garder au logis

Une somme d'argent ! Heureux qui place bien
Tous les fonds qu'il possède, et garde uniquement
Ce qu'il lui faut pour vivre ! On est embarrassé
De trouver un lieu sûr. Je crois un coffre-fort
Un objet fort suspect, je ne puis m'y fier ;
Je le tiens justement pour amorce à voleurs ;
C'est le premier objet qu'ils aillent attaquer.

SCÈNE CINQUIÈME.

HARPAGON, ELISE ET CLÉANTE *parlant ensemble et restant dans le fond du théâtre.*

HARPAGON

(se croyant seul)

Je ne sais, cependant, si je n'ai pas mal fait
D'enterrer au jardin dix mille écus en or,
Qu'on me rendit hier. Une somme aussi forte
Est assez difficile à garder au logis.

(à part, apercevant Elise et Cléante)

Oh ciel ! je vois quelqu'un ; me serais-je trahi ?
J'aurai parlé trop haut en raisonnant tout seul ?

(à Cléante et à Elise)

Qu'est-ce ? que voulez-vous ?

CLÉANTE

Vous saluer, mon père.

HARPAGON

Etes-vous en ce lieu depuis beaucoup de tems ?

ELISE

Nous venons d'arriver ....

HARPAGON

Vous avez entendu ....

CLÉANTE

(en l'interrompant)

Quoi, mon père !

HARPAGON

Là ...

ELISE

Quoi ?

HARPAGON

Ce que je viens de dire.

CLÉANTE

Non, non ....

HARPAGON

Si fait, si fait.

ELISE

Pardonnez-moi, mon père.

HARPAGON

Je vois que vous avez entendu quelques mots.
Seul, je m'entretenais de la peine qu'on a
Pour trouver de l'argent au jour où nous vivons.
Heureux, disais-je, heureux, qui possède chez soi
Dix mille écus comptans !

CLÉANTE

Nous n'osions approcher
Crainte de vous troubler.

HARPAGON

Je dois, mes chers enfans,
Vous avertir ainsi, pour que vous n'alliez pas
Mal comprendre la chose, et vous imaginer
Que j'ai dit que c'est moi qui possède un tel bien.

CLÉANTE

Nous n'entrons point, mon père, aux soins de vos affaires.

HARPAGON

Plût à Dieu qu'en mes mains j'eusse dix mille écus!

CLÉANTE

Je ne crois pas jamais avoir sur cet objet....

HARPAGON

(en l'interrompant)

Que pour moi ce serait une excellente affaire!

ELISE

Mais mon père croyez....

HARPAGON

(en l'interrompant)

J'en aurais bon besoin.

CLÉANTE

Je pense que....

HARPAGON

(en l'interrompant)

Cela m'accommoderait fort.

ELISE

Vous êtes, nous savons....

HARPAGON

(en l'interrompant)

Je ne me plaindrais pas,
Hélas! comme je fais, d'un tems si misérable.

CLÉANTE

Mon Dieu! vous n'avez pas de raisons de vous plaindre;
L'on sait que vous avez, mon père, assez de bien.

HARPAGON

(en colère)

Comment, assez de bien! Il n'est rien de plus faux,
Et ceux qui vous l'ont dit sont autant de menteurs.
Oui: ce sont des coquins qui font courir ces bruits.

ELISE

Hé! ne vous mettez pas de la sorte en colère.

HARPAGON

Il m'est bien douloureux que mes propres enfans
Me trahissent ainsi; qu'ils soient mes ennemis.

CLÉANTE

Est-on votre ennemi pour parler de vos biens?

HARPAGON

Sans doute; ces discours et vos folles dépenses
Seront cause qu'un jour, on viendra m'attaquer
Jusque dans mon logis, me croyant tout cousu
De pistoles et d'or.

CLÉANTE

Quelle grande dépense
Est-ce donc que je fais?

HARPAGON

Laquelle, dites-vous?
Est-il rien de plus fou, rien de plus scandaleux
Que ce riche équipage où vous vous pavanez?
Hier je querellais votre sœur à bon droit,
Mais je vois que pour vous c'est encore bien pis.
Votre train crie au ciel une vengeance prompte.
En vous regardant bien des pieds jusqu'à la tête,
On ne trouve sur vous que réformes à faire.
Je vous l'ai dit vingt fois, votre ton me déplaît.
Vous donnez tout-à-fait dans les airs de marquis;
Vous devez me voler pour être ainsi vêtu.

CLÉANTE

Eh! comment pourrait-on, mon père, vous voler?

HARPAGON

Hé! qu'en puis-je savoir? où pouvez-vous donc prendre
De quoi tenir l'état où vous vous êtes mis?

CLÉANTE

Je joue et suis heureux; je mets sur moi d'abord
Tout l'argent que je gagne.

HARPAGON

Ah! tant pis; c'est très mal.
Si vous êtes heureux, il faut en profiter;
Mettre à bon intérêt l'argent que vous gagnez,
Afin de le trouver quelque jour à profit.
Je voudrais bien savoir, sans vous parler du reste,
A quoi bon ces rubans dont vous êtes lardé
Des pieds jusqu'à la tête: et si quelques cordons

Ne vous suffiraient point? Devrait-on en perruque
Dépenser de l'argent, lorsque l'on peut porter
Des cheveux de son crû qui ne nous coûtent rien!
Je gage que ces frais montent à vingt pistoles:
Or, vingt pistoles font par an, au denier douze,
Dix-huit livres six sous, et de plus huit deniers.

CLÉANTE

Vous avez bien raison!

HARPAGON

Mais laissons ce discours,
Parlons d'un autre objet.

(Cléante et Elise se font des signes)

HARPAGON

(à part)

Des signes, en secret,
L'un à l'autre ils se font.... voudraient-ils me voler?

(haut)

D'où viennent, s'il vous plaît, les gestes que vous faites?

ELISE

Nous marchandons tous deux à qui commencera:
Nous avons l'un et l'autre à vous parler, mon père.

HARPAGON

Et moi j'ai quelque chose à vous dire à tous deux.

CLÉANTE

De mariage, ici, nous voulons vous parler.

HARPAGON

Et d'hymen avec vous je veux m'entretenir.

ELISE

Ah ! mon père !

HARPAGON

Hé ! quel cri ! ma fille, est-ce la chose
Ou le mot qui vous blesse ?

CLÉANTE

Hélas ! le mariage
Peut être à redouter s'il se forme pour nous
D'après vos seuls désirs ; nous craignons que nos vœux,
Mon père, avec vos choix ne soient pas bien d'accord.

HARPAGON

Ne vous alarmez point, donnez-vous patience ;
Je sais ce qu'il vous faut tant à l'un, comme à l'autre ;
Et vous n'aurez, je crois, aucun lieu de vous plaindre.
Commençons.

(s'adressant à Cléante)

Dites-moi, n'avez-vous jamais vu
Une jeune personne habitaut près d'ici ?...
Son nom est Marianne.

CLÉANTE

Oui, mon père.

HARPAGON

Et vous donc ?

ELISE

J'en entendis parler.

HARPAGON

(à Cléante)

Comment la trouvez-vous ?

CLÉANTE

Charmante à tous égards.

HARPAGON

Sa physionomie !

CLÉANTE

Toute pleine d'esprit, de grâce, et de candeur.

HARPAGON

Son air et sa manière ?

CLÉANTE

Admirables, sans doute.

HARPAGON

Et ne croyez-vous pas qu'une fille comme elle
Mérite que l'on songe à faire son bonheur ?

CLÉANTE

Ah ! sans doute, mon père.

HARPAGON

Et que c'est un parti
Souhaitable en tous points ?

CLÉANTE

Je n'en saurais douter.

HARPAGON

Et qu'enfin un mari serait heureux par elle ?

CLÉANTE

Heureux, assurément.

HARPAGON

Je n'y vois qu'un obstacle ;
Je crains qu'elle n'ait pas tout le bien nécessaire.

CLÉANTE

Ah ! mon père, le bien n'est pas tout en ménage :
La vertu d'une femme est bien plus essentielle.

HARPAGON

Non, non, pardonnez-moi ; mais ce que l'on peut dire,
C'est que le bien qui manque on peut le compenser.

CLÉANTE

Cela s'entend, sans doute.

HARPAGON

Enfin, je suis charmé
D'être avec vous d'accord, car son maintien si doux,
Sa bonté, sa candeur, ont captivé mon ame,
Et je suis résolu de l'épouser, d'abord,
Pourvu qu'elle ait du bien.

CLÉANTE

Comment ? que dites-vous ?

HARPAGON

Vous l'avez entendu, j'épouse Marianne.

CLÉANTE

Qui, vous ? vous ?

HARPAGON

Oui, moi, moi. Que veut dire cela?

CLÉANTE

Il m'a pris tout-à-coup un étourdissement....
Il faut me retirer, je n'y puis plus tenir.

HARPAGON

Cela ne sera rien, allez à la cuisine,
Et buvez tout d'abord un grand verre d'eau claire.

SCÈNE SIXIÈME

HARPAGON, ELISE.

HARPAGON

Voilà nos damoiseaux, délicats et fluets,
Ils ont de la vigueur tout autant qu'une poule.
Oui, ma fille, c'est là ce que j'ai résolu
Pour faire mon bonheur. Je destine à ton frère
Une veuve très riche, et dont ce matin même
On m'est venu parler. Quant à toi, je te donne
Au gros richard Anselme.

ELISE

Au gros richard Anselme?

HARPAGON

Sans doute, c'est un homme, et sage et raisonnable;
Il n'a que cinquante ans; sa fortune est immense.

ELISE

(*faisant la révérence*)
Pour moi, je ne veux point me marier, mon père.

HARPAGON

(*contrefaisant Elise*)
Moi, je veux, s'il vous plaît, que vous vous mariez.

ELISE

(*faisant encore la révérence*)
Excusez-moi, mon père....

HARPAGON

Excusez-moi, ma fille....

ELISE

Je suis humble servante au gros richard Anselme....
Mais....

(faisant encore la révérence)

Vous me permettrez de ne point l'épouser.

HARPAGON

(contrefaisant Elise)

Je suis votre valet; mais vous l'épouserez,
Si vous le permettez, et même dès ce soir.

ELISE

Dès ce soir?

HARPAGON

Dès ce soir.

ELISE

(en faisant la révérence)

Cela ne sera pas.

HARPAGON

(contrefaisant encore Elise)

Cela sera, ma fille.

ELISE

Oh! que non.

HARPAGON

Oh! que si.

ELISE

Non, vous dis-je.

HARPAGON

Oh ! que si, soyez-en assurée.

ELISE

A ce cruel parti rien ne peut me réduire.

HARPAGON

Quel que soit ce parti, je saurai t'y contraindre.

ELISE

Je me tuerai plutôt que d'épouser cet homme.

HARPAGON

Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras.
Mais voyez quelle audace ! et vit-on jamais fille
Ainsi, contre son père oser se révolter ?

ELISE

Vit-on jamais un père ainsi perdre sa fille ?

HARPAGON

Il n'est rien à redire à ce parti, sans doute.
Et chacun, je le gage, approuvera mon choix.

ELISE

Et moi je veux gager que nul homme de sens
Ne saurait concevoir un pareil hyménée.

HARPAGON

(apercevant Valère de loin)
Voilà, je crois, Valère; entre nous, si tu veux,
Je le prends pour arbitre et juge de l'affaire.

ELISE

J'y consens....

HARPAGON

A sa loi tu sauras te soumettre ?

ELISE

Je consens d'en passer par tout ce qu'il dira.

HARPAGON

C'est une affaire faite.

SCÈNE SEPTIÈME.

VALÈRE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON

Ici, Valère, ici.
Viens; nous t'avons élu pour arbitre entre nous :
Décide qui des deux a raison sur un point.

VALÈRE

C'est vous, Monsieur, c'est vous, et sans nul contredit.

HARPAGON

Mais, Valère, sais-tu l'objet en question ?

VALÈRE

Non, sans doute; mais quoi ! pouvez-vous avoir tort ?
La parfaite raison fut toujours votre lot.

HARPAGON

Je veux, dès aujourd'hui, lui donner pour époux
Un homme distingué, riche autant qu'il est sage,
Et pourtant, la coquine ose me résister !
Que dis-tu de cela ?

VALÈRE

Ce que j'en dis, Monsieur ?

HARPAGON

Oui : qu'en dis-tu ?

VALÈRE

Mais . . . .

HARPAGON

Quoi ?

VALÈRE

Je dis que dans le fond
Je suis de votre avis ; pourriez-vous avoir tort ?
Cependant elle aurait quelqu'excuse peut-être . . . .

HARPAGON

(en l'interrompant)

Mais, le seigneur Anselme est un très bon parti ;
Un gentilhomme noble, aimable, doux, posé,
Lequel n'a plus d'enfans d'un premier mariage.
Saurait-elle, dis-moi, trouver un meilleur sort ?

VALÈRE

Il est vrai ; cependant, elle pourrait vous dire
Que c'est précipiter quelque peu son affaire ;
Et qu'il faudrait au moins réfléchir quelque tems,
Chercher à s'accorder . . . .

HARPAGON

(en l'interrompant)

C'est une occasion
Qu'il faut prendre aux cheveux ; j'y trouve un avantage
Introuvable autre part.... Il me la prend sans dot !

VALÈRE

Sans dot ?

HARPAGON

Sans dot.

VALÈRE

Sans dot ! Ah ! je ne dis plus rien.
A la raison *sans dot*, il n'est rien à répondre.

HARPAGON

Pour moi, c'est une épargne immense, tu le vois.

VALÈRE

Je n'ai rien à redire, et je suis convaincu.
Votre fille, il est vrai, pourra vous observer
Que l'hymen est pour elle une bien grande affaire,
Qu'il y va du bonheur ou malhenr de sa vie ;
Et qu'un engagement jusqu'à la mort durable
Ne doit être concln qu'avec beaucoup de soin ....

HARPAGON

Sans dot !

VALÈRE

C'est l'essentiel : ah ! vous avez raison :
Sans dot décide tout .... Je n'ai rien à repondre.
Bien des gens vous diraient, qu'en semblable occurrence,
Le penchant d'une fille est la chose première ;
Qu'une diversité si grande et si complète
Des âges, des humeurs, et des affections
Rend un hymen sujet à de fâcheux revers ....

HARPAGON

Sans dot !

VALÈRE

Mais à *sans dot* il n'est point de réplique.

Eh qui diantre pourrait balancer la valeur
De cette raison-là ? Bien des pères pourtant
Aiment mieux ménager le bonheur d'une fille,
Que les biens et l'argent qu'il pourraient lui donner.
Ils préfèrent à tout, l'honneur, la paix, la joie....

HARPAGON

(en l'interrompant)

Sans dot !

VALÈRE

Je vous entends; il est vrai que *sans dot*
Ferme la bouche à tout. Sans dot ! Eh ! le moyen
De pouvoir résister à cette raison-là !

HARPAGON

(à part, regardant du côté du jardin)

N'ai-je pas entendu du côté de mon or
Aboyer quelque chien ? Viendrait-on me voler
Pendant que je suis loin ?

(haut à Valère)

Ne bougez, je reviens.

SCÈNE HUITIÈME.

ELISE, VALÈRE.

ELISE

Valère, y pensez-vous de lui parler ainsi ?

VALÈRE

Il ne faut pas l'aigrir pour en venir à bout.

Heurter ses sentimens, ce serait tout gâter.
Il est certains esprits qu'on ne prend qu'en biaisant,
Certains tempéramens ennemis des obstacles,
Des naturels rétifs que la vérité cabre,
Qui sans cesse roidis contre toute raison,
Ne sont jamais menés que par de longs détours.
Pour accomplir vos vœux, faites toujours semblant
De consentir aux siens.

ELISE

Ce mariage, enfin....

VALÈRE

Il nous faudra trouver le moyen de le rompre.

ELISE

Et comment, s'il se doit conclure dès ce soir?

VALÈRE

Demandez un délai; feignez d'être malade.

ELISE

Bientôt les médecins découvriront la feinte.

VALÈRE

Eh! mais, vous moquez-vous? Y connaissent-ils rien?
Vous pouvez supposer le mal qu'il vous plaira:
Ils ne manqueront pas d'en trouver les raisons.

SCÈNE NEUVIÈME.

HARPAGON, ELISE, VALÈRE.

HARPAGON

(à part, dans le fond du théâtre)

Dieu merci, ce n'est rien.

VALÈRE

(sans voir Harpagon)

Notre dernier recours
Sera la fuite enfin, elle seule pourra
Nous garantir de tout. Si votre amour, Elise,
Est capable de force....

(il aperçoit Harpagon et change de langage)

Il faut que toute fille
Obéisse à son père, et ne regarde point
Comme un époux est fait : et lorsque la raison
De *sans dot* s'y rencontre ; elle doit être prête
A prendre tout venant.

HARPAGON

Bon ; voilà ce que c'est.

VALÈRE

Pardonnez-moi, Monsieur, si je m'emporte un peu,
Et prends la liberté de parler hardiment.

HARPAGON

Comment! j'en suis ravi. Je te donne sur elle

Un pouvoir absolu.

(à Elise)

Va, va, tu fuis en vain.

Je lui donne sur toi mon autorité même,
Et veux que désormais tu fasses ce qu'il dit.

VALÈRE

(à Elise)

Osez, après cela, me résister encore !

SCÈNE DIXIÈME.

Harpagon, Valère.

VALÈRE

Je m'en vais sur ses pas pour suivre mes leçons.

HARPAGON

Va, tu m'obligeras.

VALÈRE

Elle a besoin de frein.

HARPAGON

Cela n'est que trop vrai.

VALÈRE

N'ayez aucun souci,
J'en viendrai bien à bout.

HARPAGON

Je m'en rapporte à toi.
Je m'en vais faire un tour, et reviens aussitôt.

VALÈRE

(adressant le parole à Elise, en allant du même côté qu'elle)

L'or est plus précieux que toute chose au monde.
Vous devez rendre au ciel mille remercimens
Puisqu'il vous a donné le père plus habile;
Il sait comme il faut vivre, et comme on doit agir.
Quand on offre de prendre une fille sans dot,
On ne doit point chercher d'autres raisonnemens;
Sans dot doit tenir lieu de beauté, de jeunesse,
De sagesse et d'honneur, naissance et probité.

HARPAGON

Oh! le brave garçon, il lui parle en oracle.
Heureux qui peut avoir un serviteur pareil!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE

Ah! traître te voilà! d'où viens-tu donc si tard?
Je t'avais ordonné de m'attendre en ce lieu.

LA FLÈCHE

Sans doute, et je voulais obéir à votre ordre;
Mais des hommes, je crois, le plus malgracieux,
Votre père, Monsieur, m'a chassé malgré moi,
Et j'ai même couru risque d'être battu.

CLÉANTE

Comment va notre affaire? En une peine extrême
Je me trouve aujourd'hui... mon père est mon rival;
Qui l'aurait pu penser?

LA FLÈCHE

Votre père amoureux?

CLÉANTE

Sans doute, et j'eus grand-peine à lui cacher mon trouble,
Quand j'appris de sa bonche une telle nouvelle.

LA FLÈCHE

Lui se mêler d'aimer! de quoi s'avise-t-il?

Se moque-t-il du monde ? et l'amour est-il fait
Pour des gens comme lui ?

CLÉANTE

Pour mes péchés, je crois,
L'amour lui vient en tête à cet âge caduc.

LA FLÈCHE

Mais pour quelle raison lui cachez-vous vos feux ?

CLÉANTE

Pour ne lui point donner de soupçons sur mon compte,
Quand je m'efforcerai d'empêcher son hymen,
Et de l'en détourner. Mais, dis-moi, quel succès
Pouvons-nous espérer de l'emprunt demandé ?

LA FLÈCHE

On est bien malheureux quand il faut emprunter !
Et qu'il faut essuyer d'étranges traitemens,
En passant par les mains de ces fesses-mathieu !

CLÉANTE

Notre affaire, ainsi donc, ne sera point conclue ?

LA FLÈCHE

Excusez-moi, Monsieur, notre Maître Simon,
Ce courtier si zélé, dit qu'il fait pour vous rage,
Et qu'il veut réussir ; votre seule figure
A captivé son cœur.

CLÉANTE

J'aurai donc aujourd'hui
Les quinze mille francs.

LA FLÈCHE

A des conditions

Qu'il vous faut accepter, si vous avez dessein
De toucher cet argent.

CLÉANTE

Mais, t'a-t-il fait parler
A celui qui nous prête?

LA FLÈCHE

Ah! vraiment pas encore;
Il met à se cacher autant de soin que vous.
Il en fait un mystère incroyable, ma foi,
Quelque chose qu'on fasse, il veut taire son nom.
Mais on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous,
Dans une maison tierce, afin qu'il soit instruit
Par vous-même, Monsieur, des biens de votre père:
Le nom de celui-ci rendra la chose aisée.

CLÉANTE

Oui: surtout maintenant que, ma mère étant morte,
On ne peut me priver de ma part de son bien.
Voici donc le traité qu'il a dicté lui-même
A notre entremetteur, pour vous être montré.

(*il lit*)

« Posé que le prêteur ait toute sûreté;
« Et que de l'emprunteur la famille soit riche,
« Et d'un bien assuré, solide, clair et net;
« On fera pour tous deux dresser un bon contrat,
« Par un notaire honnête autant qu'il se pourra,
« Et que, pour cet effet, le prêteur doit choisir.

CLÉANTE

La Flèche, jusques-là je n'ai rien à redire.

LA FLÈCHE

(lisant)

» Le prêteur, pour ne point charger sa conscience,
» Au seul denier dix-huit donnera son argent.

CLÉANTE

Au seul denier dix-huit ! parbleu, c'est fort honnête !
Nous n'avons jusqu'ici nul sujet de nous plaindre.

LA FLÈCHE

Oui : vous avez raison.

(il continue à lire)

» Mais comme le prêteur
» N'a pas chez lui les fonds qu'il veut bien procurer ;
» Comme il est obligé d'emprunter chez un autre,
» Au pied du denier cinq, il conviendra payer
» Le susdit intérêt, sans préjudice au reste,
» Attendu qu'en ceci ce n'est que par bonté
» Que le prêteur s'engage.

CLÉANTE

Au diable soit le juif !
Quel Arabe est-ce là ? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLÈCHE

Je l'ai dit comme vous, il faut vous décider.

CLÉANTE

Que veux-tu que je voie ? Il faut bien consentir :
J'ai trop besoin d'argent.

LA FLÈCHE

C'est ma réponse aussi.

CLÉANTE

Avons-nous autre chose?

LA FLÈCHE

Un seul petit article.

(il lit)

« Des quinze mille francs, mentionnés plus haut,
« Le prêteur en argent n'en donnera que douze;
« Et pour les trois restans, il faut que l'emprunteur
« Accepte les objets dont le mémoire suit:
« Objets que le prêteur met au prix le plus bas.

CLÉANTE

Que veut dire cela?

LA FLÈCHE

Vous allez le savoir.

(il continue à lire)

« Premièrement, un lit de quatre pieds de large,
« A bandes de Hongrie avec soin appliquées
« Sur un beau drap d'olive, avec six bonnes chaises,
« Et courte-pointe encore, en un parfait état,
« Doublée en taffetas mi-parti rouge et noir.
« De plus, un pavillon bien garni de sa queue,
« D'une serge d'Aumale en roses desséchées.
« Plus encor le mollet et les franges de soie.

CLÉANTE

Eh! que diable veut-il qu'on fasse de cela.

LA FLÈCHE

Attendez donc!

(continuant à lire)

« De plus, une tapisserie
« Des amours de Gombaud et la belle Macé.
« Plus, une grande table en noyer et colonnes
« Ou piliers bien tournés, que l'on tire aux deux bouts,
« Et garnie en dessous de ses six escabelles.

CLÉANTE

Qu'ai-je à faire; morbleu ! . . .

LA FLÈCHE

Donnez-vous patience.
(*il continue à lire*)

« De plus, trois gros mousquets, de nacre tout garnis,
« Avec une fourchette à chacun assortie;
« Plus, un fourneau de brique avec ses deux cornues,
« Et trois bons récipiens pour les distillateurs.

CLÉANTE

J'enrage !

LA FLÈCHE

Doucement, ce n'est pas tout encore.
(*il continue à lire*)

« Plus, un luth de Bologne avec toutes ses cordes,
« Ou du moins peu s'en faut: de plus, un trou-madame
« Avec un beau damier : de plus, un jeu de l'oie
« Des grecs renouvellé, bon à passer le tems.
« Plus, la peau d'un lézard de trois pieds et demi,
« De foin toute remplie, ornement curieux
« Pour suspendre au plancher des chambres d'un savant.
« Le tout loyalement vaut, au plus juste prix,
« Quatre mille cinq cents de nos livres tournois,

« Mais il est rabaissé, par le discret prêteur,
« A la mince valeur de mille écus sonnans. »

CLÉANTE

Quelle discrétion! que la peste l'étouffe!
Le traître! le bourreau! vit on jamais l'égal?
N'est-il pas satisfait d'un énorme intérêt,
Sans m'obliger encore à donner mille écus
Pour de vieux rogatons qui n'en valent pas cent?
Cependant il faut bien que je consente à tout;
Il me tient, le coquin, le poignard sur la gorge,
Et sait bien qu'il me faut tout prendre de sa part.

LA FLÈCHE

Bien! je vous vois, Monsieur, quoiqu'il vous en déplaise,
Dans le même chemin qui ruina Panurge:
Prenant argent d'avance, achetant au plus cher,
Vendant à bon marché, mangeant, comme l'on dit,
En herbe votre blé!

CLÉANTE

Que veux-tu que j'y fasse?
En cet état réduits, des pères trop avares
Se trouvent les enfans; et l'on s'étonne après
Qu'ils désirent leur mort!

LA FLÈCHE

Il le faut avouer,
Le vôtre animerait contre sa vilenie
L'homme le plus posé. Je n'ai pas, Dieu merci,
De penchant criminel, et parmi mes amis,
Que je vois se mêler de commerce suspect,

Je tire adroitement mon épingle du jeu;
Je sais me démêler prudemment d'une affaire;
Mais à dire le vrai, votre père, Monsieur,
Par tous ses procédés me donnerait envie
De lui voler son bien: je croirais en cela
Faire œuvre méritoire.

CLÉANTE

Il faut que je revoie
Ce mémoire fameux, laisse-le dans mes mains.

SCÈNE DEUXIÈME.

HARPAGON, MAÎTRE SIMON, CLÉANTE ET LA FLÈCHE.

(*dans le fond du théâtre*)

M.e SIMON

Oui, Monsieur, ce jeune homme a grand besoin d'argent:
Son état lui prescrit d'en trouver au plutôt.
Partant, il signera ce que vous prescrirez.

HARPAGON

N'avons-nous en cela, rien à péricliter?
Et savez-vous le nom et les biens et l'état
De ce jeune emprunteur pour qui vous me parlez?

M.e SIMON

Je ne saurais, Monsieur, vous en instruire à fond.

C'est par un pur hazard que j'en fis connaissance.
Mais vous serez de tout éclairci par lui-même,
Son agent m'a promis que vous serez content
Quand vous le connaîtrez. Seulement, je puis dire
Que sa famille ici possède de grands biens.
Déjà sa mère est morte, et même il vous promet
Qu'il n'aura plus de père avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON

Tout cela n'est pas mal... et puis la charité
Prescrit, Maître Simon, d'obliger le prochain.

Me SIMON

Vous avez bien raison, j'en conviens avec vous.

LA FLÈCHE

(*bas à Cléante, reconnaissant M. Simon*)
Que veut dire ceci? Votre père et Simon
S'entretiennent tout bas.

CLÉANTE

(*à La Flèche*)
Es-tu pour me trahir?
Simon, je le vois bien, sait déjà qui je suis.

Me SIMON

(*à Cléante et à La Flèche*)
Vous êtes bien pressés : qui vous montra ce lieu?
(*à Harpagon*)
Ce n'est pas moi, Monsieur, qui leur ai découvert
Vos noms, votre logis, mais le mal n'est pas grand,
Ce sont des gens discrets ; ensemble expliquez-vous.

HARPAGON

(*étonné*)

Comment ! Simon, c'est là...

M.e SIMON

Sans doute, c'est Monsieur
Qui vous veut emprunter les quinze mille livres.

HARPAGON

Comment, pendard, c'est toi qui te veux déranger ?

CLÉANTE

Quoi ! mon père c'est vous qui faites ce métier ?
(*M. Simon s'enfuit, La Flèche va se cacher*)

SCÈNE TROISIÈME.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON

C'est donc toi qui te perds avec de tels emprunts ?

CLÉANTE

Quoi ! c'est vous qui pouvez former de tels contrats ?

HARPAGON

Oses-tu bien encore à mes yeux reparaître ?

CLÉANTE

Après de tels excès, osez-vous vous montrer ?

HARPAGON

Quoi ! tu n'es pas honteux de te conduire ainsi ?
De te précipiter en ces énormes frais ?
Et de délapider le bien que tes parens

Ont su se procurer avec tant de sueurs ?

CLÉANTE

Ne rougissez-vous point de vous deshonorer
Par le honteux commerce auquel vous vous livrez ?
Et de sacrifier ainsi votre renom
A la soif d'entasser l'or et l'argent ensemble ?
Renchérissant, encor, par un gain illicite,
Sur les infames tours des plus grands usuriers ?

HARPAGON

Ote-toi de mes yeux, coquin, va, sors d'ici.

CLÉANTE

Qui donc est plus coupable, à votre avis, mon père,
De celui qui s'achête un argent qui lui manque,
Ou de celui qui vole un argent inutile ?

HARPAGON

Retire-toi, te dis-je, et ne réplique point.

(*seul*)

Je ne suis point fâché de cet accident-là ;
Il m'apprend à tenir l'œil bien ouvert sur lui.

SCÈNE QUATRIÈME.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE

Monsieur, je suis à vous, j'ai besoin de vous dire....

HARPAGON

(en l'interrompant)

Attendez un moment, je reviens vous entendre.

(à part)

Il est fort à propos de revoir mon trésor.

SCÈNE CINQUIÈME.

LA FLÈCHE, FROSINE.

LA FLÈCHE

(sans voir Frosine)

L'aventure est bizarre, et tout-à-fait comique;
De hardes il a donc un ample magasin?
A la liste qu'il fit l'on n'a rien reconnu.

FROSINE

Hé! c'est toi, mon La Flèche! où vas-tu de ce pas?

LA FLÈCHE

Chère Frosine, et toi que viens-tu faire ici!

FROSINE

Ce que je fais partout: m'entremettre d'affaires,
Me rendre utile aux gens, profiter, de mon mieux,
De ces petits talens que le ciel m'a donnés.
Tu sais que dans ce monde il faut vivre d'adresse,
Et qu'aux gens comme moi, le ciel a réservé
Pour fortune et pour dot l'intrigue et l'industrie.

LA FLÈCHE

As-tu quelque négoce avec notre Harpagon?

FROSINE

Ce que je fais pour lui me vaudra récompense.

LA FLÈCHE

Récompense de lui ? Ma foi, tu seras fine,
Si tu peux en tirer quelque chose jamais :
L'argent en ce logis est plus cher qu'en tout lieu.

FROSINE

Il est certain service au quel rien ne résiste ....

LA FLÈCHE

Je suis votre valet, vas, tu ne connais point
Le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon
Est, de tous les humains, l'humain le moins humain,
Et de tous les mortels, le mortel le plus dur,
Le plus serré de tous, et le plus intraitable.
Il n'est point de service assez grand à ses yeux
Pour lui faire entr'ouvrir et la bourse et les mains.
Beaucoup de bienveillance, en paroles s'entend ;
Compliment et louange, amitié même encore,
Autant qu'il vous plaira ; mais quant à de l'argent,
Point d'affaires ici. Rien n'est aride et sec
Autant que ses faveurs ; même que ses caresses.
Enfin, pour lui donner est un mot si penible,
Qu'il ne donne jamais le bon jour comme un autre,
Et vous dit franchement : je prête le bon jour.

FROSINE

Vas La Flèche, je sais l'art de traire les hommes ;
De m'ouvrir leur tendresse, et de toucher leur cœur ;
De trouver les endroits chez eux les plus sensibles.

LA FLÈCHE

Bagatelles ! ma foi, je puis te défier
D'attendrir, pour donner, l'homme dont nous parlons;
Il est turc pour l'argent, mais d'une turquerie
A faire exaspérer tout le monde à la fois,
Et l'on pourrait créver, qu'il n'en branlerait pas.
Il aime, enfin, l'argent, plus qu'il n'aime l'honneur,
La réputation et même la vertu.
Il a des tremblemens s'il voit un demandeur:
C'est le frapper, enfin, par son endroit mortel,
C'est lui percer le cœur, arracher ses entrailles:
Et si . . . . mais il revient.

SCÈNE SIXIÈME.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON (*bas*)

Tout va bien comme il faut.

(*tout-haut*)

Frosine, qu'est-ce donc ?

FROSINE

Que vous vous portez bien !

Ma foi, votre visage est un vrai miroir
De parfaite santé.

HARPAGON

Frosine, tout de bon ?

FROSINE

Jamais je ne vous vis un air aussi gaillard.

HARPAGON

Tu ne me flattes point ?

FROSINE

Vous ne fûtes jamais
Si jeune qu'en ce jour. Des gens de vingt-cinq ans
Semblent plus vieux que vous.

HARPAGON

Frosine, cependant,
J'ai soixante ans passés.

FROSINE

Soixante ans ! qu'est cela ?
C'est une bagatelle : oui, c'est la fleur de l'âge ;
Vous entrez maintenant dans vos belles années.

HARPAGON

Il est vrai ; cependant vingt ou trente de moins
Ne me feraient pas mal.

FROSINE

Vous moquez-vous de moi ?
Vous n'avez pas besoin d'une telle ressource ;
Vous êtes d'une pâte à vivre après un siècle.

HARPAGON

Tu le crois ?

FROSINE

Oui, sans doute, et j'en vois dans vos yeux
Le signe le plus sûr.

HARPAGON

Tu connais donc cela !

FROSINE

Moi ! si je m'y connais ? Montrez-moi votre main.
Ah ! que vois-je, mon Dieu ! quelle ligne de vie !

HARPAGON

Comment !

FROSINE

Oui, regardez jusqu'où va cette ligne !

HARPAGON

Que veut dire cela ?

FROSINE

Je vous disais cent ans ;
Mais, ma foi, vous irez par delà les six-vingts.

HARPAGON

Tout de bon ?

FROSINE

Il faudra vous assommer, vous dis-je,
Et vous enterrerez vos enfans, et de plus
Les fils de vos enfans.

HARPAGON

Tant mieux. Et Marianne ?

FROSINE

Faut-il le demander ? Entreprends-je une affaire
Sans en venir à bout ? J'ai pour les mariages
Un talent singulier. Il n'est point de partis
Que je ne trouve enfin le moyen d'accoupler.
Marianne et sa mère ont des bontés pour moi.
Je leur ai donc parlé de vous à toutes deux.
A la mère j'ai dit vos projets sur la fille,

En la voyant passer gentiment dans la rue,
Ou bien discrètement prendre l'air au balcon.

HARPAGON

Qu'a-t-elle répondu?

FROSINE

Qu'elle accepte avec joie;
Et quand, de votre part, j'exprimai le désir
Qu'elle assistât ce soir au riche hymen d'Elise,
Sa mère a consenti, la confiant à moi.

HARPAGON

Comme je suis forcé de donner à souper
Ce soir à Don Anselme, il en faut profiter
Pour régaler aussi la belle Marianne.

FROSINE

Vous avez bien raison. Je crois qu'après dîner
Elle vient voir Elise, et compte qu'à la foire
Ensemble elles iront, pour revenir souper.

HARPAGON

Ensemble elles iront, et je leur prêterai
Pour cela mon carrosse.

FROSINE

Et c'est tout ce qu'il faut.

HARPAGON

Mais à la mère as-tu parlé touchant le bien?
As-tu dit, qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu,
Qu'elle fît quelqu'effort, et se saignât, enfin,
En cette circonstance? On ne peut en effet
Une fille épouser qui ne nous porte rien.

FROSINE

Elle vous portera pour douze mille livres
De rente tout au moins.

HARPAGON

Quoi ! douze mille livres ?

FROSINE

Oui ; car premièrement, elle est avec épargne
Elevée et nourrie. Elle vit de fromage
Et de lait, de salade et de pommes parfois.
Il ne lui faut, dès lors, comme vous voyez bien,
Ni table bien servie, ou consommés exquis,
Ni ces orges mondés, ni ces plats délicats
Qui seraient sûrement aux autres nécessaires.
Or, ces frais montent bien a mille écus par an.
Et puis elle ne cherche et n'aime en ses habits
Que la simplicité propre, mais peu coûteuse,
Elle hait les bijoux, les meubles somptueux,
Par d'autres recherchés avec tant de chaleur ;
Et cet article là monte bien, chaque année,
A quatre mille francs. Elle déteste aussi
Toute espèce de jeu, ce qui n'est pas commun
Aux femmes d'aujourd'hui; j'en sais dans nos quartiers
Qui perdirent tantôt jusqu'à vingt mille francs.
Ainsi donc pour le jeu mettons cinq mille livres,
Quatre autres pour habits, comme pour les bijoux ;
Cela fait, je crois, neuf; ajoutons mille écus,
Tout au moins pour la table, et voilà justement
Comme je l'avais dit, nos douze mille livres.

HARPAGON

Oui, cela n'est pas mal, mais n'est rien de réel.

FROSINE

Pardonnez-moi, Monsieur, n'est-ce pas quelque chose
De porter au logis tant de sobriété,
Les plus modestes goûts, la haine pour le jeu,
Et l'amour de l'épargne ?

HARPAGON

Oui, mais c'est raillerie
De me constituer sa dot sur tous les frais
Qu'elle ne fera point. De ce que d'elle, enfin,
Je ne recevrai pas, donnerai-je quittance ?
Il faut bien que je touche en cela quelque chose.

FROSINE

Mon Dieu ! Monsieur, mon Dieu ! vous toucherez assez.
Elles m'ont raconté les grands biens qu'elles ont
En un certain pays : vous en serez le maître.

HARPAGON

Il faudra voir cela. Mais un autre sujet
M'inquiète, Frosine ; oui, Marianne est jeune,
Et je n'ignore pas que tous les jeunes gens
N'aiment que leurs pareils et que leur compagnie.
J'ai peur que de son goût mon âge ne soit plus,
Et que dans ma maison ce défaut ne produise
Certains petits malheurs que je n'aimerais pas.

FROSINE

Que vous connaissez mal celle que vous aimez !
C'est encore un objet que j'avais à vous dire ;

Elle hait la jeunesse, et ne se sent de goût
Que pour les vieilles gens.

HARPAGON

Réellement, Frosine ?

FROSINE

Sans doute. Je voudrais que vous l'entendissiez
Parler à ce sujet; elle ne peut souffrir
L'aspect des jeunes gens; elle les trouve fats,
Et préfère bien mieux les beaux vieillards barbus.
A son goût, les plus vieux, ma foi, sont les plus beaux.
Si vous voulez, Monsieur, lui plaire tout de bon,
N'allez pas, s'il vous plaît, vous rajeunir du tout,
Elle veut, tout au moins, qu'on soit sexagénaire.
Naguère elle rompit un hymen arrêté,
Parceque son amant fit voir par le contrat
Qu'il n'avait tout au plus que cinquante-six ans;
Et qu'il n'avait pas pris, pour signer, de lunettes.

HARPAGON

Seulement sur cela ?

FROSINE

Que voulez-vous, Monsieur ?
C'est son goût, son caprice, on ne peut l'empêcher.
Pour l'hymen ce n'est pas contentement, dit-elle,
Que cinquante-six ans, et je ne sais pourquoi
Son goût est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON

Sans doute, tu me dis une chose nouvelle.

FROSINE

Cela va bien plus loin qu'on ne peut l'exprimer.
Dans son appartement elle a quelques tableaux,
Estampes ou portaits; quels sujets croyez-vous
Qu'ils offrent aux regards? Des Adonis, Paris,
Céphales, Apollons? Non, Monsieur, point du tout.
Ce sont de beaux portraits de Saturne et Priam,
Du bon vieux roi Nestor, et du bon père Anchise
Sur le dos de son fils.

HARPAGON

Vraiment c'est admirable,
Je ne l'aurais pas cru; je suis tout enchanté
Qu'elle soit de ce goût. Si j'avais été femme,
Frosine, vois-tu bien, je n'aurais point aimé
Du tout les jeunes gens.

FROSINE

Monsieur, je le crois bien;
Voilà de beaux morveux, ma foi, pour les aimer;
De beaux godelureaux pour nous donner envie!
Je voudrais bien savoir quel goût l'on trouve en eux.

HARPAGON

Je ne le comprends pas, et je ne sais pourquoi
Tant de femmes pourtant les chérissent si fort.

FROSINE

Elles n'ont point de sens. Trouver que la jeunesse
Est aimable et charmante, est-ce avoir du bon sens?
Sont-ils hommes vraiment ces beaux jeunes blondins?
Et peut-on s'attacher à ces animaux-là?

HARPAGON

Oui, c'est ce que je dis tous les jours comme toi.
Avec leur petit ton d'une poule laitée,
Et leurs trois petits brins de barbe rélevés
En moustaches de chat, leurs perruques d'étoupe,
Hauts de chausse tombants, et leur poitrine ouverte....

FROSINE

Hé! cela fait pitié près de votre personne!
C'est un homme cela! du moins voilà de quoi
Satisfaire à la vue; et c'est ainsi qu'on doit
Etre fait et vêtu pour donner de l'amour.

HARPAGON

Tu me trouves donc bien?

FROSINE

Oui, vous êtes à peindre;
Je vous trouve à ravir. Tournez-vous donc un peu,
S'il vous plaît; c'est au mieux. Je veux vous voir marcher.
Voilà ce qui s'appelle un corps libre et bien fait,
Dégagé, comme il faut, de toute infirmité.

HARPAGON

Je n'en ai point beaucoup, Dieu merci, cette année,
A part ma fluxion qui me prend quelquefois.

FROSINE

Cela ne sera rien et ne vous sied pas mal:
Vous toussez avec grâce.

HARPAGON

A propos, dis-moi donc,
Marianne, je crois, ne m'a point encor vu,

N'a-t-elle pas à moi pris garde dans la rue ?

FROSINE

Non pas, mais nous avons beaucoup parlé de vous.
Je lui fis de vos traits un fidèle tableau.
Et je n'ai pas manqué de vanter vos mérites,
Et l'avantage, ainsi, qu'elle aurait d'obtenir
Un mari comme vous.

HARPAGON

Je te suis obligé.

FROSINE

Je voudrais bien, Monsieur, vous faire une prière.
Je me trouve au moment de perdre mon procès
Faute de quelques fonds.

(*Harpagon prend un air sérieux*)

Vous pouvez aisément,
Si vous avez, Monsieur, pour moi quelques bontés,
Assurer tout-à-fait le gain de mon procès....
Si vous saviez, Monsieur, quel plaisir Marianne
Aura de vous connaître !...

(*Harpagon reprend un air gai*)

Ah ! que vous lui plairez !
Et combien votre fraise, à l'antique ajustée,
Fera sur son esprit un effet merveilleux !
Et combien lui plairont ces galans hauts de chausses
Au pourpoint attachés avec des aiguillettes !
C'est pour la rendre, en folle, amoureuse de vous.
Un amant si paré doit être pour ses yeux
Un merveilleux ragoût.

HARPAGON

Tu me ravis, ma chère.

FROSINE

En vérité, Monsieur, ce procès est pour moi
D'une extrême importance, et si je le perdais,
Je serais ruinée.
(Harpagon reprend un air sérieux)
Et le moindre secours
Pourrait me rétablir.... Si vous saviez, Monsieur,
Comme elle était ravie en m'entendant vanter
Toutes vos qualités !
(Harpagon reprend un air gai)
Le bonheur sur ses joues
Eclatait vivement. Oui : je l'ai mise au point
D'être fort impatiente à faire cet hymen.

HARPAGON

Tu me fais grand plaisir et je te remercie.

FROSINE

Accordez-moi, Monsieur, quelque léger secours.
(Harpagon reprend un air sérieux)
Cela peut me sauver ; et jusques à la mort
Je vous serai, Monsieur, vivement obligée.

HARPAGON

Adieu Frosine, adieu ; je vais a mon courrier.

FROSINE

Jamais plus à propos vous ne sauriez, Monsieur,
Soulager mes besoins.

HARPAGON

Ainsi j'ordonnerai
Que l'on tienne pour vous mon carrosse tout prêt
Pour aller toutes trois à la foire, ce soir.

FROSINE

Sans la nécessité je n'eusse point osé
Vous tourmenter ainsi : mais, Monsieur, croyez-moi...

HARPAGON

J'aurai soin que ce soir l'on soupe de bonne heure,
Afin que toutes trois ne tombiez pas malades.

FROSINE

Ne me refusez pas ma demande, Monsieur ;
J'en ai, je vous assure, un besoin bien pressant.

HARPAGON

L'on m'attend, je m'en vais ; adieu, jusqu'à tantôt.

FROSINE

(*seule*)

Que la fièvre te serre, adieu, chien de vilain ?
Je te maudis de cœur, va-t-en à tous les diables !
Le ladre à mes efforts demeura toujours ferme.
Il ne faut pas pourtant rompre notre traité,
Car de l'autre côté ma récompense est sûre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HARPAGON, CLÉANTE, ELISE, VALÈRE, *Dame* CLAUDE *tenant un balai*, M.e JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE.

HARPAGON

Avancez, venez tous, que je donne mes ordres,
Et règle pour tautôt à chacun son emploi.
Approchez, Dame Claude, et commençons par vous.
Bon cela, je vous vois les armes à la main.
Je vous commets au soin de nettoyer partout.
Prenez garde pourtant en repassant les meubles,
Ne frottez pas trop fort, crainte de les user.
Je veux, outre cela, que pendant le souper,
Vous veilliez comme il faut au compte des bouteilles;
S'il s'en casse ou s'en perd, seule à vous je m'en prends,
Et me rembourserai sur le prix de vos gages.

M.e JACQUES

(*à part*)

Châtiment politique!

HARPAGON

(*à Dame Claude*)

Allez, Madame Claude.

SCÈNE DEUXIÈME.

Les mêmes, moins Dame Claude.

HARPAGON

Venez ça, Brindavoine, avancez, La Merluche.
Je vous commets au soin de nettoyer les verres,
Et de donner à boire alors qu'on aura soif,
Et non pas comme font d'impertinens laquais
Qui provoquent les gens, et les forcent à boire.
Attendez qu'on demande, et souvenez-vous bien
De n'être pas trop prompts, et portez beaucoup d'eau.

M.e JACQUES

(*à part*)

Sans doute; le vin pur monte trop à la tête!

LA MERLUCHE

Quitterons-nous, Monsieur, nos vieilles souquenilles?

HARPAGON

Oui bien: mais seulement quand viendront les convives,
Surtout gardez-vous bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE

Vous savez bien, Monsieur, qu'un pan de mon pourpoint
Est d'huile tout taché.

LA MERLUCHE

Moi j'ai mon haut de chausses
Tout troué par derrière, et parlant par respect....

HARPAGON

(à La Merluche)

Paix! rangez tout cela très près de la muraille;
Et présentez toujours le devant aux personnes.

(à Brindavoine en lui montrant comme il doit mettre son chapeau au devant de son pourpoint pour cacher sa tache d'huile)

Et vous, tenez toujours ainsi votre chapeau,
Alors que pour servir vous vous approcherez.

SCÈNE TROISIÈME.

Les mêmes, moins BRINDAVOINE *et* LA MERLUCHE.

HARPAGON

(à Elise)

Sur la desserte, vous, ayez toujours les yeux.
Ma fille, empêchez bien la perte et les dégâts,
Cela, sied à votre âge autant qu'à votre sexe.
Mais il faut, avant tout, vous préparer d'avance
A recevoir très bien ma maîtresse, aujourd'hui.
Pour vous faire visite, elle viendra tantôt.
Avec elle à la foire elle veut vous mener.
Ma fille, entendez-vous?

ELISE

Je vous entends mon père.

SCÈNE QUATRIÈME.

Les mêmes, moins ELISE.

HARPAGON

Mon fils le damoiseau, vous, à qui j'ai naguères
Pardonné certain tour, n'allez pas, s'il vous plaît,
Lui faire un sot accueil ?

CLÉANTE

Moi, mon père, pourquoi
Voulez-vous que je fasse un visage fâché ?

HARPAGON

Mon Dieu ! nous savons trop le travers des enfans
Dont les pères deux fois osent se marier ?
De quel poids à leurs yeux est une belle-mère ?
Mais si vous désirez réparer la fredaine
Que vous fites tantôt, régalez d'un bon œil
Cette personne là, faites lui, s'il vous plaît,
Le plus aimable accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE

A vous dire le vrai, je ne suis pas bien aise,
Mon père, en elle ainsi de voir ma belle-mère,
Et je vous mentirais en parlant autrement.
Quant à lui faire accueil et même bon visage,
Je vous obéirai je vous le promets bien.

HARPAGON

Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE

Vous n'aurez sur cela
Nul sujet de vous plaindre.

HARPAGON

Et vous ferez fort bien.

SCÈNE CINQUIÈME.

Les mêmes, moins CLÉANTE.

HARPAGON

Toi, Valère, aide-moi. Maître Jacques, à vous;
Venez, pour le dernier je vous ai conservé.

M.e JACQUES

Est-ce à votre cocher que vous voulez parler
Ou bien au cuisinier? Car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON

Je parle à tous les deux.

M.e JACQUES

Mais, à qui le premier?

HARPAGON

Au cuisinier.

M.e JACQUES

Eh! bien, attendez, s'il vous plaît.
(M.e Jacques ôte sa casaque de cocher et paraît vêtu en cuisinier)

HARPAGON

Que diantre fait-il?

Me JACQUES

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON

A donner à souper je me suis engagé,
Maître Jacques, ce soir.

Me JACQUES

(*à part*)

Ma foi, grande merveille.

HARPAGON

Ecoute, dis-moi donc, ferons-nous bonne chère?

Me JACQUES

Oui bien; si vous donnez, Monsieur, beaucoup d'argent.

HARPAGON

(*en colère*)

Que diable! de l'argent? Ils n'ont rien autre à dire!
De l'argent? de l'argent? et toujours de l'argent?
A la bouche ils n'ont pas d'autre mot que l'argent!
Leur épée au chevet est toujours de l'argent.

VALÈRE

Je n'ai jamais ouï de réponse plus sotte.
Quelle belle merveille à nous dire, ma foi,
Qu'on fera bonne chère avec beaucoup d'argent!
Ce n'est pas difficile, il n'est si pauvre esprit
Qui n'en fît tout de même. Avec peu de dépense,
Quand on est habile homme, on fait un bon dîner.

Me JACQUES

Bon dîner, dites-vous, avec peu de dépense?

VALÈRE

Sans doute.

M.e JACQUES

Par ma foi, Monsieur le factotum
Vous m'obligerez fort de nous dire comment.
Prenez aussi, prenez le soin de la cuisine :
Car vous faites ici le factotum en tout.

HARPAGON

Taisez-vous : dites-moi ce qu'il nous faudra faire.

M.e JACQUES

Mais, vous avez ici Monsieur votre intendant
Qui pour très peu de frais vous fera bonne chère.

HARPAGON

Veux-tu répondre enfin ?

M.e JACQUES

Mais combien serez-vous ?

HARPAGON

Nous serons huit ou dix, mais ne prends que pour huit.
Un dîner pour ce nombre est suffisant pour dix.

VALÈRE

Oui : sans doute.

M.e JACQUES

Il faudra quatre potages gras,
Cinq assiettes ensuite, et puis quelques entrées...

HARPAGON

Que diable dis-tu là ? C'est pour toute une ville.

M.e JACQUES

Un rôti.

HARPAGON

(*mettant la main sur la bouche de M.e Jacques*)

Tais-toi donc, tu manges tout mon bien.

M.e JACQUES

Des pâtés.

HARPAGON

(*mettant la main sur la bouche de M.e Jacques*)

Trahison!

VALÈRE

(*à M.e Jacques*)

Voulez-vous par hazard
Assommer votre monde, et croit-on que Monsieur
Veuille inviter les gens pour les assassiner
A force de mangeaille. Allez étudier
Les livres de santé, demandez aux docteurs,
Et vous saurez bientôt que rien n'est si mauvais
Comme de trop manger.

HARPAGON

Sans doute; il a raison.

VALÈRE

Maître Jacques, apprenez et vous et vos pareils,
Qu'une table trop pleine est un vrai coupe-gorge;
Que pour se bien montrer l'ami de ses convives,
Il faut être économe aux repas que l'on donne;
Et que suivant l'avis d'un très ancien docteur,
Révéré de tous tems, il faut manger pour vivre,

Non vivre pour manger.

HARPAGON

Oh! comme c'est bien dit!
Viens, viens, que je t'embrasse à cause de ce mot.
Jamais je n'entendis de plus belle maxime.
Faut vivre pour manger, et non manger pour vivre.
Non, ce n'est pas cela : comment avais-tu dit?

VALÈRE

Je lui disais tantôt... qu'il faut manger pour vivre,
Non vivre pour manger.

HARPAGON

Entends-tu, Maître Jacques?
Valère, quel grand homme a trouvé ce précepte?

VALÈRE

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON

Souviens-toi bien toujours de m'écrire ces mots :
Je les veux faire inscrire en grandes lettres d'or
Dans ma salle à manger.

VALÈRE

Je n'y manquerai pas.
Quant à votre souper, il faut me laisser faire.
Et vous serez, je crois, entièrement content.

HARPAGON

Eh bien! fais donc.

M.e JACQUES

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON

Il faudra de ces mets dont on ne mange guères,
Qui nourrissent d'abord ; un haricot bien gras,
Avec quelques pâtés bien garnis de marrons.

VALÈRE

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON

Maître Jacques, il vous faut
Nettoyer mon carrosse...

Me JACQUES

Attendez, s'il vous plaît.
Vous parlez au cocher?

(*Me Jacques remet sa casaque*)

Vous dites maintenant!

HARPAGON

Que de suite il vous faut nettoyer mon carrosse,
Tenir mes chevaux prêts pour aller à la foire..

Me JACQUES

Vos chevaux, dites-vous? Mais vous n'y pensez pas,
Ils ne sont pas du tout en état de marcher.
Je ne vous dirai pas qu'ils sont sur la litière,
Ils n'en eurent jamais ces pauvres animaux!
Ce serait mal parler ; mais vous les obligez
A jeûner si souvent, qu'ils sont ombres, ma foi,
Des façons de chevaux.

HARPAGON

Les voilà bien malades,
Ils ne sortent jamais!

M.e JACQUES

Et pour ne faire rien
Ne doit-on rien manger? Ces pauvres animaux!
Il leur vaudrait bien mieux de travailler beaucoup
Et de manger de même; oui: cela fend le cœur
De les voir si maigris; car j'ai pour mes chevaux
Un tel attachement, qu'il semble que c'est moi
Quand je les vois souffrir. Je m'ôte tous les jours
Des morceaux de la bouche afin de leur donner.
Fi! c'est être, Monsieur, d'un naturel bien dur
Que de n'avoir ainsi nulle pitié des autres.

HARPAGON

Le travail n'est pas grand d'aller jusqu'à la foire.

M.e JACQUES

Non, Monsieur, je n'ai point le cœur de les mener.
De leur donner du fouet dans leur état présent
Je me ferais scrupule. Et comment voulez-vous
Qu'ils traînent un carrosse, ils ne peuveut eux-mêmes
Demeurer sur leurs pieds.

VALÈRE

Eh bien! j'obligerai
Notre voisin Picard à les mener pour vous,
D'autant plus qu'on aura besoin de lui ce soir.

M.e JACQUES

Ainsi soit: j'aime mieux qu'ils meurent sous un autre
Que de les voir, Monsieur, expirer à mes yeux.

VALÈRE

Maître Jacques aujourd'hui, fait bien le raisonneur.

Me JACQUES

Et monsieur l'Intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON

Paix !

Me JACQUES

Monsieur, je ne puis supporter les flatteurs.
Je vois que ce qu'il fait, ce contrôle éternel
Sur le pain, vin, bois, sel, comme sur la chandelle,
N'est que pour vous gratter et vous faire sa cour.
J'enrage de cela ; je suis désespéré
D'entendre tous les jours ce que l'on dit de vous :
Car, enfin, je me sens pour vous de la tendresse.
En dépit que j'en aie, après mes vieux chevaux,
Vous êtes la personne à mon cœur la plus chère.

HARPAGON

Puis-je savoir de vous ce que l'on dit de moi ?

Me JACQUES

Oui bien, si je suis sûr de ne vous point fâcher.

HARPAGON

En aucune façon.

Me JACQUES

Pardonnez-moi, Monsieur.
Je crois avec raison que je vous fâcherais.

HARPAGON

Point du tout ; au contraire, et je serai charmé
D'apprendre ce qu'enfin l'on peut dire de moi.

Me JACQUES

Puisque vous le voulez, je vous le dirai donc.

L'on se moque de vous, Monsieur, de tous côtés.
On nous jette sur vons cent brocards à la tête.
Chacun est enchanté de se gausser de vous,
De conter tous les tours que fait votre lésine.
L'un dit que, par votre ordre, on fait des almanachs,
Où l'on a redoublé quatre-tems et vigiles,
Afin de profiter des jeûnes de vos gens;
L'autre, que vous avez toujours querelle prête
A faire à vos valets dans le tems des étrennes,
Ou bien quand vous voulez les chasser de chez vous,
Pour avoir un motif de ne leur rien donner.
D'autres disent, qu'un jour vous fites assigner
Le chat d'un des voisins pour vous avoir mangé
Le reste d'un gigot. D'antres, qu'on vous surprit
Vous-même dans la nuit volant à vos chevaux
Leur mince nourritnre, et que votre cocher,
Au quel j'ai succédé, dans l'ombre vons donna
Force coups de bâton, desquels, fort prudemment,
Vous ne parlates pas. Enfin, que voulez-vons?
On ne saurait aller nulle part dans la ville,
Où l'on ne vous entende ajuster de la sorte;
Oui: vous êtes, Monsieur, la fable et la risée
De la ville et faux-bourgs, l'on ne parle de vous,
Que sous les tristes noms, d'avare, de vilain,
Ladre et fesse-mathieu.

HARPAGON

(*en battant M.e Jacques*)

Vous êtes un grand sot,

Un maraud, un coquin, un impudent menteur.

Me JACQUES

Je l'avais deviné, mais vous disiez que non,
Que je vous fâcherais en vous disant le vrai.

HARPAGON

Apprenez à parler imposteur, impudent.

SCÈNE SIXIÈME.

VALÈRE ET Me JACQUES.

VALÈRE

(en riant)

On récompense mal, Jacques, votre franchise.

Me JACQUES

Vous faites trop, Monsieur, votre homme d'importance.
Riez, si vous voulez, des coups que l'on vous donne,
Mais cessez, s'il vous plaît, de vous rire des miens;
Que l'on m'en donne ou non, ce n'est pas votre affaire.

VALÈRE

Maître Jacques, mon cher, ah! ne vous fâchez pas.

Me JACQUES

(à part)

Il file doux, je crois; je veux faire le brave;
Et s'il a peur de moi, le frotter quelque peu.

(tout haut)

Savez-vous bien, Monsieur, que je ne veux pas rire,
Que si vous m'échauffez vous rirez d'autre sorte?

(M.ᵉ Jacques pousse Valère jusqu'au fond du théâtre, en le menaçant)

VALÈRE

Doucement !

M.ᵉ JACQUES

Doucement ! cela ne me plaît pas.

VALÈRE

De grâce.

M.ᵉ JACQUES

Impertinent !

VALÈRE

Mais ; Monsieur Maître Jacques.

M.ᵉ JACQUES

Il n'est point de Monsieur, qui puisse m'adoucir,
Si je prends un bâton je vous rosserai bien.

VALÈRE

Comment donc un bâton !

(Valère fait reculer M.ᵉ Jacques à son tour)

M.ᵉ JACQUES

Je ne dis pas cela.

VALÈRE

Savez-vous bien, mon fat, que je puis vous rosser ?

M.ᵉ JACQUES

Mais ! je n'en doute pas.

VALÈRE

Que vous n'êtes, l'ami,
Qu'un fat de cuisinier ?

Me JACQUES

Monsieur, je le sais bien.

VALÈRE

Que vous ne savez pas avec qui vous parlez?

Me JACQUES

Pardonnez-moi, Monsieur.

VALÈRE

Vous voulez me rosser?

Me JACQUES

Je parlais en raillant.

VALÈRE

Je ne prends pas de goût
A votre raillerie.

(*il donne des coups de bâton à Me Jacques*)

Apprenez, s'il vous plaît,
Que vous êtes, mon cher, un très mauvais railleur.

Me JACQUES

(*à part*)

Par ma foi, peste soit de la sincérité,
C'est un mauvais métier, j'y renonce à jamais :
Je ne dirai plus vrai. Passe encor pour mon maître,
Il a droit de punir; mais, pour son intendant
Je saurai m'en venger.

SCÈNE SEPTIÈME.

MARIANNE, FROSINE, M.e JACQUES.

FROSINE

Maître Jacques sait-il
Si son maître est ici ?

M.e JACQUES

Sans doute qu'il s'y trouve,
Et je le sais trop bien.

FROSINE

Allez, et dites lui
Que nous sommes ici, l'attendant au plus tôt.

SCÈNE HUITIÈME.

MARIANNE, ET FROSINE.

MARIANNE

Ah ! que je suis, Frosine, en un étrange état !
Et s'il faut l'avouer, que je crains cette vue !

FROSINE

Mais, pourquoi, s'il vous plaît? Et d'où vient cette crainte?

MARIANNE

Me le demandez-vous ? Ne concevez-vous pas
L'alarme qu'on éprouve à l'aspect du supplice
Où l'on veut nous conduire ?

FROSINE

Oui : je vois qu'Harpagon
N'est pas précisément le trépas agréable
Que vous préféreriez, et je juge aisément,
A l'air dont je vous vois, que le jeune blondin
Dont vous m'avez parlé vous revient à l'esprit,
Et cause vos regrets.

MARIANNE

Frosine, je l'avoue.
Et ne puis le nier, par ses soins, ses respects,
Ce jeune homme sur moi s'est acquis quelques droits.

FROSINE

Mais savez-vous son nom ? Savez-vous ce qu'il est ?

MARIANNE

J'ignore tout cela ; mais ce que je sais bien,
C'est qu'il est fait d'un air à se faire chérir.
Que s'il m'était permis de choisir un époux,
C'est lui que je prendrais, et qu'il aide beaucoup
A me faire trouver un tourment effroyable
Dans l'époux suranné que l'on veut me donner.

FROSINE

Mon Dieu ! tous ces blondins sont, sans doute, gentils,
Et débitent fort bien leurs grâces et leur fait ;
Mais la plupart d'entr'eux sont gueux comme des rats.
Pour vous il vaut bien mieux de prendre un vieux mari,
Mais qui vous donnera des biens considérables.
Sans doute que les sens n'y trouvent pas leur compte,
Et qu'il est des dégoûts avec un tel époux ;

Mais cela, croyez-moi, n'est pas pour être long :
En peu de tems la mort vous donnera moyen
D'en prendre un plus aimable et compenser le tems.

MARIANNE

Ah! l'étrange bonheur, s'il faut pour l'obtenir,
Frosine, que la mort s'empare de quelqu'un!
La mort n'écoute pas les vœux que nous formons.

FROSINE

Eh! quoi! vous moquez-vous? Vous ne l'épouserez
Qu'à la condition d'être bientôt sa veuve;
Du contrat ce doit être un article essentiel.
Il serait insolent, si dans trois mois au plus
Il n'allait pas mourir. Mais je le vois paraître.

MARIANNE

Ah! Frosine, quel air!

SCÈNE NEUVIÈME.

HARPAGON, MARIANNE, FROSINE.

HARPAGON

(*à Marianne*)

Ma belle, excusez-moi
Si je viens près de vous en portant des lunettes.
Je sais que vos appas frappent assez les yeux,
Qu'ils s'annoncent assez sans besoin de secours;
Mais avec la lunette on observe les astres,
Et je dis et soutiens que vous êtes un astre;

Mais l'astre le plus beau qui soit dans le pays
Où figurent les astres . . . Frosine, elle se tait ;
Mon aspect, je le vois, ne lui fait nul plaisir.

FROSINE

C'est qu'elle est fort surprise, et vous n'ignorez pas
Que très mal-aisément les filles osent dire
Ce qu'éprouve leur âme.

HARPAGON

(*à Frosine*)

Oui : sans doute, c'est vrai.

(*à Marianne*)

Ma fille que voilà vient pour vous saluer.

SCÈNE DIXIÈME.

Les mêmes, ELISE.

MARIANNE

Je m'acquitte bien tard d'une telle visite.

ELISE

Non, non; vous avez fait ce que je devais faire.
C'était, sans doute, à moi de prévenir vos pas.

HARPAGON

Vous la trouvez bien grande.... On sait que mauvaise herbe
Croît toujours....

MARIANNE

(*bas à Frosine*)

L'animal ! !

HARPAGON

(*à Frosine*)

Eh bien! que dit la belle?

FROSINE

Qu'elle vous trouve aimable.

HARPAGON

Ah! c'est beaucoup d'honneur
Que vous voulez me faire, adorable personne.

MARIANNE

(*à part*)

Oh! l'homme déplaisant! comment le supporter!

HARPAGON

De ces bons sentimens je vous suis obligé.

MARIANNE

(*à part*)

Je n'y puis plus tenir, et je ne sais que faire.

SCÈNE ONZIÈME.

HARPAGON, MARIANNE, ELISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON

Voici mon fils aussi qui vous vient saluer.

MARIANNE

(*bas à Frosine*)

Frosine, quel hazard! c'est justement celui
Dont je t'avais parlé.

FROSINE

(*à Marianne*)

La chose est merveilleuse.

HARPAGON

Des enfans aussi grands vous étonnent sans doute,
Mais je serai bientôt défait de tous les deux.

CLÉANTE

(*à Marianne*)

A vous dire le vrai, je ne m'attendais pas
A cet événement. Mon père m'a surpris
En m'apprenant tantôt le dessein qu'il avait.

MARIANNE

J'en dirai tout autant : une telle rencontre,
Imprévue à ce point, m'a surprise de même,
Et je ne m'étais point à cela préparée.

CLÉANTE

Mon père ne pouvait faire un plus digne choix ;
Et je vous vois, Madame, avec un grand plaisir.
Je ne puis, cependant, vous assurer ici
Que je sois satisfait de l'hymen projeté,
Et par là de trouver en vous ma belle-mère.
Le compliment, sans doute, est pour moi difficile,
Je ne veux pas vous voir ce titre, s'il vous plaît.
Ce discours paraîtra peu courtois à quelqu'un,
Mais je suis assuré que vous le prendrez bien.
Un tel hymen par moi ne peut être approuvé,
Il est, vous le savez, contre mes intérêts ;
Et si vous permettez une entière franchise,

Avec permission de mon père, aujourd'hui,
Je vous déclarerai, que, si je le pouvais,
Cet hymen entre vous ne s'accomplirait pas.

HARPAGON

Mon fils, votre discours est bien impertinent !
Quel aveu, je vous prie, osez-vous donc lui faire ?

MARIANNE

Et moi, pour vous répondre avec pleine franchise,
Je vous dis que la chose à tous deux est commune ;
Que si vous n'aimez pas m'avoir pour belle-mère,
Je n'aime pas non plus vous avoir pour beau-fils.
Ne croyez pas au moins que c'est moi qui désire
Et cherche à vous donner ce sujet de regret ;
De vous troubler ainsi je serais très fâchée ;
Et si je n'y suis pas absolument forcée,
Je ne serrerai point le nœud qui vous chagrine,

HARPAGON

Elle a, ma foi, raison, à ton sot compliment
Il faut une réponse également piquante.
Ma belle, pardonnez ce discours de mon fils ;
C'est un sot imprudent qui ne sait pas encore
Et l'effet et le poids des paroles qu'il dit.

MARIANNE

Pardonnez-moi, Monsieur, il ne m'a point blessée ;
Au contraire, il m'a fait plaisir de s'expliquer.
J'aime fort son aveu, s'il ne l'avait point fait,
Je l'estimerais moins.

HARPAGON

Mais c'est trop de bonté
De l'excuser ainsi. Le tems le rendra sage,
Et vous verrez qu'un jour, enfin, il changera.

CLÉANTE

Non, mon père, jamais; je n'en suis point capable.

HARPAGON

Voyez quelle folie! il continue encore!

CLÉANTE

Voulez-vous que pour vous je trahisse mon cœur?

HARPAGON

Vous ne voulez donc pas cesser vos sots discours?

CLÉANTE

Puisque vous le voulez, je changerai de ton.
Madame, permettez qu'à la place d'un père
Je me suppose ici, et vous dise en deux mots,
Que je n'ai jamais vu rien d'aussi beau que vous;
Que rien ne semble égal au bonheur de vous plaire;
Et qu'être votre époux serait pour moi, Madame,
Une gloire infinie, une félicité
Que je préférerais au trône de la terre.
Le bonheur d'être à vous est le sort le plus beau,
La plus haute fortune, et le but de mes soins;
C'est mon ambition. Il n'est rien que mon cœur
N'entreprenne, aujourd'hui, pour mériter bientôt
Une telle conquête; et....

HARPAGON

(l'interrompant)

Doucement, mon fils,
Doncement, s'il vous plaît.

CLÉANTE

Mais c'est un compliment
Que j'adresse pour vous.

HARPAGON

N'ai-je pas une langue
Aussi pour m'expliquer ? Non ; je n'ai pas besoin
D'un semblable interprète. Holà ! donnez des siéges.

FROSINE

Mais ne vaut-il pas mieux de nous rendre de suite
A la foire voisine, afin d'avoir, ainsi,
Plus de tems, au retour, pour nous entretenir.

HARPAGON

(à Brindavoine)

Eh ! bien, puisqu'il le faut, mettez donc les chevaux.

SCÈNE DOUZIÈME.

HARPAGON, MARIANNE, ELISE, CLÉANTE,
VALÈRE, FROSINE.

HARPAGON

(à Marianne)

Ma belle, excusez-moi, si je n'ai point songé
A faire préparer quelque collation,

Avant que vous sortiez.

CLÉANTE

Elle est prête, mon père.
J'ai fait porter ici tantôt quelques douceurs,
Qu'on est allé quérir pour elle en votre nom.

HARPAGON

(*bas à Valère*)

L'entends-tu bien, Valère?

VALÈRE

(*bas à Harpagon*)

Il a perdu le sens.

CLÉANTE

Mon père, trouvez-vous que ce n'est pas assez!
Mais quoi! pour cette fois, Madame excusera.

MARIANNE

Ah! cette attention me semble superflue.

CLÉANTE

Avez-vous jamais vu, Madame, un solitaire
Aussi beau que celui que mon père a sur soi?

MARIANNE

Il est vrai qu'à nos yeux il brille vivement.

CLÉANTE

(*ôtant le diamant du doigt de son père et le donnant à Marianne*)

Cependant il vous faut l'admirer de plus près.

MARIANNE

Il est fort beau sans doute, et jette de grands feux.

CLÉANTE

Non, non, un tel objet est en trop belles mains,
Mon père, s'il vous plaît, vous en fait un présent.

HARPAGON

Qui ? moi !

CLÉANTE

Mais, n'est-ce pas que vous voulez, mon père,
Que pour l'amour de vous, Madame le conserve ?

HARPAGON

(*bas à son fils*)

Comment ?

CLÉANTE

(*à Marianne*)

Belle demande ! Il veut que ce soit moi,
Madame, qui vous fasse accepter ce présent.

MARIANNE

Monsieur, je ne veux point.

CLÉANTE

(*à Marianne*)

Vous vous moquez, je crois.
Mon père, maintenant, n'oserait le reprendre.

HARPAGON

(*à part*)

J'enrage !

MARIANNE

Ce serait...

CLÉANTE

(empêchant toujours Marianne de rendre le diamant)

Ce serait l'offenser.

MARIANNE

De grâce....

CLÉANTE

Point du tout.

HARPAGON

(à part)

Peste soit!

CLÉANTE

Vous voyez;
Mon père est en courroux d'un refus obstiné.

HARPAGON

(bas à son fils)

Ah! traître!

CLÉANTE

Vous voyez comme il se désespère.

HARPAGON

(bas à son fils en le menaçant)

Bourreau, je t'apprendrai....

CLÉANTE

Je n'y puis rien, mon père.
Je fais ce que je puis pour le faire accepter,
Mais elle est obstinée.

HARPAGON

(bas à son fils avec emportement)

Ah ! pendard !

CLÉANTE

Vous voyez,
Je suis pour vos refus querellé par mon père.

HARPAGON

(bas à son fils, avec les mêmes gestes)

Le coquin !

CLÉANTE

(à Marianne)

Voulez-vous le voir tomber malade ?
Madame, s'il vous plaît, cessez donc vos refus.

FROSINE

(à Marianne)

Mon Dieu ! que de façons ! gardez donc ce bijou,
Puisque Monsieur le veut.

MARIANNE

(à Harpagon)

Pour ne point vous fâcher,
Je le garde à présent ; je prendrai pour le rendre
Un moment favorable.

SCÈNE TREIZIÈME.

Les mêmes, Brindavoine.

BRINDAVOINE

Un homme est là, Monsieur,
Qui demande à vous voir.

HARPAGON

Qu'il vienne une autre fois.

BRINDAVOINE

Il nous a dit, Monsieur, qu'il porte de l'argent.

HARPAGON

(*à Marianne*)
J'y vais, pardonnez-moi, je reviens tout-à-l'heure.

SCÈNE QUATORZIÈME.

Les mêmes, La Merluche.

LA MERLUCHE

(*entre en courant et fait tomber Harpagon*)
Ah! Monsieur....

HARPAGON

Je suis mort.

CLÉANTE

Mon père, qu'est-ce donc?
Vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON

Assurement le traître
A reçu de l'argent pour me rompre le cou.

VALÈRE

(*à Harpagon*)

Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE

(*à Harpagon*)

Je croyais faire au mieux
En courant au plus vite.

HARPAGON

Eh bien! que me veux-tu?

LA MERLUCHE

Dire que vos chevaux sont déferrés tous deux.

HARPAGON

Menez-les promptement au maréchal voisin.

CLÉANTE

Mon père, en attendant, je vais faire pour vous
Les honneurs du logis, et conduire Madame
Au jardin, où bientôt je lui ferai servir
Votre collation.

SCÈNE QUINZIÈME.

HARPAGON, ET VALÈRE.

HARPAGON

A tout ce que tu vois,

Valère, aie un peu l'œil; sauve-moi, je t'en prie,
Autant que tu pourras pour le rendre au marchand.

VALÈRE

C'est assez; fiez-vous aux soins que j'en prendrai.

HARPAGON

(*seul*)

Oh! fils impertinent, veux-tu me ruiner?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, MARIANNE, ELISE, FROSINE.

CLÉANTE

Rentrons tous quatre ici, nous serons beaucoup mieux;
Il n'est plus de personne autour de nous suspecte.
Nous pouvons entre nous causer en liberté.

ELISE

Oui, Madame, mon frère aujourd'hui m'a conté
L'amour qu'il a pour vous. Je sais tous les chagrins,
Les déplaisirs mortels, que semblables traverses
Procurent aux amans; et c'est, je vous assure,
Avec affection que je vous prouverai
Le sincère intérêt que je prends à vos feux.

MARIANNE

Il est bien consolant, Madame, de jouir
Du touchant intérêt d'un cœur comme le vôtre.
Gardez-moi, je vous prie, une amitié si chère,
Capable d'adoucir les maux de la fortune.

FROSINE

Vous êtes, par ma foi, bien gauches l'un et l'autre,
De n'avoir pas commis votre affaire à mes soins.

Je vous aurais, sans doute, épargné l'embarras,
La peine et les soucis où je vois que vous êtes:
L'affaire n'eût pas pris le tour qu'on lui voit prendre.

CLÉANTE

Que veux-tu, c'est mon sort ou plutôt mon guignon!
Madame, dites-moi quel parti prendrez-vous?

MARIANNE

Hélas! suis-je en état de choisir un parti?
Et, dans la dépendance où le ciel m'a placée,
Ai-je d'autre recours que de stériles vœux?

CLÉANTE

Quoi! ne puis-je espérer de vous d'autres appuis?
Point d'aimable pitié, de bonté secourable,
D'active affection?

MARIANNE

Hé! que puis-je vous dire?
Mettez-vous à ma place, et prononcez pour moi;
Avisez, ordonnez, je m'en remets à vous.
Vous avez trop de sens, d'esprit et de raison,
Pour n'exiger de moi que des choses louables,
Permises par l'honneur et par la bienséance.

CLÉANTE

Où me réduisez-vous en me bornant ainsi,
Aux fâcheux sentimens d'un rigoureux honneur,
A ceux d'une timide et faible bienséance?

MARIANNE

Cléante, je ne puis vous promettre de plus.
Quand je pourrais passer sur les égards de sexe,

Je ne puis négliger les ordres de ma mère,
Qui me prouva toujours la plus vive tendresse.
Je ne saurais jamais rien faire qui la fâche.
Agissez donc près d'elle, employez tous vos soins
A gagner son esprit. Vous pouvez tout lui dire,
Comptez sur mon concours; s'il le faut, je suis prête
A lui faire l'aveu de tout ce que je sens,
Comme à me déclarer toute en votre faveur.

CLÉANTE

Frosine, dis-moi donc, voudrais-tu nous servir?

FROSINE

Faut-il le demander? Je le veux de bon cœur.
Je suis de ma nature humaine et complaisante.
Le ciel ne me fit point de ces ames de bronze,
Je n'ai que trop de goût pour obliger les gens
Qui s'aiment tendrement en tout bien tout honneur.
Comment faire en ceci?

CLÉANTE

Songe un peu, je te prie.

MARIANNE

Ouvre-nous ton esprit.

ELISE

Trouve quelque moyen
Pour rompre ton ouvrage.

FROSINE

Il est bien difficile
A moi de le changer.

(*à Marianne*)

Je crois que votre mère
Est assez raisonnable : on pourrait la résoudre
A transporter au fils le don qu'on fait au père.
On pourrait la gagner.

(*à Cléante*)

Mais j'y trouve un grand mal ;
Et c'est que votre père est toujours votre père.

CLÉANTE

Cela s'entend.

FROSINE

Je dis que contre votre hymen
Il sera dépité, s'il voit qu'on le refuse.
Pour bien faire, il faudrait lui-même l'obliger
A refuser l'hymen, le dégoûter de vous.

CLÉANTE

Frosine a bien raison.

FROSINE

J'ai raison, je le sais,
Mais le point difficile est de trouver comment.
Il n'est que l'intérêt qui puisse le séduire,
Allez, laissez-moi faire et je réussirai.
Je veux avec La Flèche arranger toute chose.

CLÉANTE

Si tu peux réussir, Frosine, sois bien sûre
De ma reconnaissance. Et nous, donc, Marianne,
Commençons, je vous prie, à gagner votre mère.
C'est avancer beaucoup de rompre votre hymen ;
Faites, de votre part, tous les efforts possibles ;

Servez-vous du pouvoir que vous donne sur elle
L'amitié maternelle; employez en entier
Cette grâce éloquente et les charmes si doux
Que le ciel a placés dans vos yeux, votre bouche;
Enfin, n'oubliez rien en cette circonstance,
De ces mots enchanteurs, de ces tendres prières,
De ces aimables soins, de ces douces caresses,
Auxquels, j'en suis bien sûr, on ne peut résister.

MARIANNE

Je ferai mon possible et n'épargnerai rien.

FROSINE

Je vais trouver La Flèche et commencer mon jeu.

(elle sort)

SCÈNE DEUXIÈME.

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANNE, ELISE.

HARPAGON

(à part sans être aperçu)

Mon fils baise la main de ma future femme,
Et celle-ci, ma foi, ne s'en défend pas trop.
Serait-il là dessous quelque peu de mystère?

ÉLISE

Mon père vient à nous.

HARPAGON

Le carrosse est tout prêt;
Partez quand vous voudrez.

CLÉANTE

Je m'en vais les conduire,
Puisque vous demeurez.

HARPAGON

Elles iront sans vous,
Demeurez près de moi.

SCÈNE TROISIÈME.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON

Tout intérêt à part,
Que te semble, mon fils, de cette aimable enfant?

CLÉANTE

Ce qu'il me semble à moi?

HARPAGON

Que dis-tu de son air?
Sa taille, sa beauté, surtout de son esprit?

CLÉANTE

Moi! là, là.

HARPAGON

Mais encore.

CLÉANTE

A parler franchement,
Je ne l'ai pas trouvée ici ce que j'ai cru.
Son air est de coquette, et sa taille assez gauche,
Sa beauté médiocre, et son esprit commun.

Je ne dis pas cela pour vous en dégoûter :
En fait de belle-mère, autant elle qu'une autre.

HARPAGON

Tu lui disais pourtant....

CLÉANTE

Quelques douceurs pour vous,
Et c'était pour vous plaire.

HARPAGON

Ainsi donc tu n'as pas
Pour elle de penchant.

CLÉANTE

Pour elle? Point du tout!

HARPAGON

J'en suis assez fâché, car j'avais dans l'esprit
Un plan que cet aveu dérange tout-à-fait.
En la voyant de près, j'ai réfléchi sur moi,
Sur nos âges divers, leur disproportion;
J'ai songé que chacun trouverait à redire
A me voir épouser une femme si jeune.
Par toutes ces raisons, j'ai changé de projet;
Et comme, cependant, j'ai demandé sa main,
Que pour elle je suis engagé de parole,
Sans ton aversion, je te l'aurais donnée.

CLÉANTE

Vraiment, mon père! à moi?

HARPAGON

Sans doute à toi, mon fils.

CLÉANTE

En mariage ! à moi ?

HARPAGON

Eh ! mais cela s'entend.

CLÉANTE

Sans doute elle n'est pas tout-à-fait de mon goût,
Mon père ; cependant pour vous faire plaisir,
Si vous le désirez, je veux bien l'épouser.

HARPAGON

Moi ! je suis raisonnable et plus que tu ne penses.
Je ne veux point, mon fils, contraindre ton penchant.

CLÉANTE

Je me ferai, mon père, un effort pour vous plaire.

HARPAGON

Non, mon fils, un hymen ne saurait être heureux
Sans inclination.

CLÉANTE

Peut-être que cela
Dans la suite viendra ; l'on dit que quelquefois
L'hymen produit l'amour.

HARPAGON

L'homme ne doit jamais
S'aventurer ainsi, la suite en est fâcheuse,
Je n'ose la risquer. Si ton cœur, par hazard,
Pour elle t'eût parlé, tu l'aurais épousée
A ma place, aujourd'hui ; mais cela n'étant pas,
Je suivrai mon projet en l'épousant moi-même.

CLÉANTE

Eh bien ! puisque la chose à ce point est venue,
Il faut, mon père, il faut vous découvrir mon cœur.
Il faut vous révéler, enfin, notre secret.
Il est vrai que je l'aime, et c'est depuis un jour
Que je la rencontrai dans une promenade.
Tantôt j'avais dessein de vous la demander,
Mais j'en fus empêché, craignant de vous déplaire,
Lorsque par vos discours j'appris vos sentimens.

HARPAGON

Lui fites-vous visite ?

CLÉANTE

Oui, mon père.

HARPAGON

Et souvent ?

CLÉANTE

Oui : mainte et mainte fois.

HARPAGON

Vous a-t-on bien reçu ?

CLÉANTE

Fort bien, mais sans savoir mon état et mon nom ;
Et c'est ce qui d'abord surprit si fort Marianne.

HARPAGON

Connaît-elle par vous votre penchant pour elle ?
Comme votre dessein de vouloir l'épouser ?

CLÉANTE

A la mère déjà je l'avais déclaré.

HARPAGON

A-t-elle pour sa fille approuvé ce projet ?

CLÉANTE

Oui : sans doute.

HARPAGON

Et la fille, à vos feux répond-elle ?

CLÉANTE

Si j'en crois l'apparence, aisément je puis croire,
Mon père, que son cœur a pour moi des bontés.

HARPAGON

(à part)

Je suis fort enchanté de savoir ce secret,
Car c'était justement ce que je désirais.

(haut)

Or sus, mon fils, or sus, savez-vous la nouvelle ?
C'est qu'il faut, s'il vous plaît, renvoyer votre amour ;
Cesser votre poursuite auprès d'une personne
A laquelle, aujourd'hui, j'unis ma destinée ;
Et vous résoudre en peu d'en épouser une autre.

CLÉANTE

Quoi ! mon père, est-ce ainsi que vous jouez un fils ?
Eh bien ! puisque la chose est venue à ce point,
Je vous déclare ici que je ne retiens pas
Mon penchant pour Marianne, et qu'il n'est point d'excès
Auquel mon désespoir ne puisse me porter,
Pour disputer son cœur et garder sa conquête.
Et qu'enfin, si sa mère est pour vous favorable,
J'aurai d'autres secours, peut-être, en ma faveur.

HARPAGON

Comment, pendard, comment! tu vas sur mes brisées?

CLÉANTE

Non, mon père, c'est vous qui marchez sur les miennes,
Et je suis, s'il vous plaît, en date le premier.

HARPAGON

Ne suis-je pas ton père? Où donc est le respect?

CLÉANTE

En ceci, les enfans n'y sont point obligés.
L'amour, vous le savez, ne respecte personne.

HARPAGON

Eh bien! un bon bâton t'apprendra ton devoir.

CLÉANTE

Les menaces jamais n'ont su me faire peur.

HARPAGON

Il faut à Marianne aujourd'hui renoncer.

CLÉANTE

Marianne? Jamais.

HARPAGON

Qui m'apporte un bâton?
Donnez-le promptement, que j'assomme ce traître.

SCÈNE QUATRIÈME.

Les mêmes, M. Jacques.

M.[e] JACQUES

Hé! Messieurs, qu'est-ce donc? Arrêtez, s'il vous plaît.

CLÉANTE

Je me moque de tout.

M.[e] JACQUES

(*à Cléante*)

Mais, Monsieur, doucement.

HARPAGON

Me parler sur ce ton !

M.[e] JACQUES

(*à Harpagon*)

Hé ! de grâce, Monsieur !

CLÉANTE

Je n'en démordrai point.

M.[e] JACQUES

Monsieur, c'est votre père !

HARPAGON

Laisse-moi l'assommer.

M.[e] JACQUES

Monsieur, c'est votre fils !

Passe encore pour moi !

HARPAGON

Je m'en rapporte à toi,

Afin de te montrer combien j'ai de raisons

Contre cet insolent.

M.[e] JACQUES

J'y consens volontiers.

(*à Cléante*)

Eloignez-vous un peu.

HARPAGON

J'aime une jeune fille
Et je veux l'épouser ; cependant l'insolent
Ose l'aimer de même, et malgré ma défense.

M.e JACQUES

Il a tort.

HARPAGON

N'est-ce pas une chose effroyable,
Que de la sorte un fils rivalise son père ?
Et ne devrait-il pas par respect s'abstenir
De penser à l'objet qu'a choisi mon amour ?

M.e JACQUES

Vous avez bien raison. Laissez-moi lui parler.
Demeurez à l'écart attendant ma réponse.

CLÉANTE

(à M.e Jacques qui s'approche de lui)
Puisqu'il veut te choisir pour juge entre nous deux,
Je ne refuse point, et le veux bien aussi :
Je m'en rapporte à toi sur notre différend.

M.e JACQUES

Mais c'est beaucoup d'honneur, Monsieur, que vous me (faites.

CLÉANTE

J'adore une beauté qui répond à mes vœux,
Et reçoit tendrement les offres de ma foi ;
Mon père, cependant, s'avise de troubler
Notre amour mutuel en demandant sa main.

M.e JACQUES

Sans doute il a grand tort.

CLÉANTE

N'a-t-il donc point de honte
A son âge d'aimer? Lui sied-il d'être encore
Amoureux maintenant? Ne doit-il pas laisser
Ces soins et ces soucis à de plus jeunes gens?

M.e JACQUES

Vous avez bien raison; il se moque, je crois.
Permettez qu'à l'écart je lui dise deux mots.

(à Harpagon)

Eh bien! je le disais, grâce à moi, votre fils
N'est plus déraisonnable, il convient du respect
Qu'il vous doit constamment; s'il s'est tant emporté,
C'est dans le premier feu, il ne refuse point,
Monsieur, de se soumettre à vos ordres précis,
Pourvu que vous veuilliez le traiter doucement,
Et lui choisir bientôt une autre aimable femme.

HARPAGON

Maître Jacques, dis-lui, que moyennant cela,
Il pourra de son père espérer toute chose:
Qu'enfin hors Marianne, il est libre à choisir.

M.e JACQUES

Laissez-moi faire à moi.

(à Cléante)

Votre père, Monsieur,
Parle avec raison. Ce sont vos manquemens
Qui l'ont mis en courroux, il en veut seulement
Aux mauvais procédés. Il est très disposé
A vous tout accorder pourvu que vous veuilliez

Agir avec douceur et lui rendre toujours
Les respects et les soins qu'un fils bien élévé
Doit montrer à son père.

CLÉANTE

Ah! dis-lui Maître Jacques,
Que si dans ses bontés il céde Marianne,
Il me verra toujours l'enfant le plus soumis.
Jamais je n'agirai que par ses volontés.

M.[e] JACQUES

Il veut vous obéir; tout est accommodé.

HARPAGON

Ça va le mieux du monde.

M.[e] JACQUES

(*à Cléante*)

Il est content de vous:
Ainsi tout est fini.

CLÉANTE

Que le ciel soit loué!

M.[e] JACQUES

Vous êtes, maintenant, tous deux d'accord ensemble?
Il ne vous reste plus qu'à vous en expliquer.
Vous alliez vous brouiller faute de vous entendre.

CLÉANTE

Je te suis obligé, mon pauvre Maître Jacques.

M.[e] JACQUES

Ça n'en vaut pas la peine.

HARPAGON

Oui: tu m'as fait plaisir,

Je veux te le prouver.

(Harpagon fouille dans sa poche, M.e Jacques tend la main, mais Harpagon tire son mouchoir en disant :)

Et je m'en souviendrai.

M.e JACQUES

(en s'en allant)

Je vous baise les mains.

SCÈNE CINQUIÈME.

HARPAGON, CLÉANTE.

CLÉANTE

Mon père, pardonnez

Le vif emportement que j'ai laissé paraître.

HARPAGON

Vas : cela n'est plus rien.

CLÉANTE

J'en ai mille regrets.

HARPAGON

Moi, je suis enchanté de te voir raisonnable.

CLÉANTE

Mais vous êtes trop bon de pardonner si vîte !

HARPAGON

Quand un fils, comme toi, rentre dans son devoir,
On oublie aisément les fautes qu'il commit.

CLÉANTE

Eh quoi! vous ne gardez aucun ressentiment?

HARPAGON

Tu m'y forces, mon fils, par ta soumission.

CLÉANTE

Mon père, je promets que jusques au tombeau
Je me resouviendrai de toutes vos bontés.

HARPAGON

Et moi, je te promets qu'il n'est rien desormais,
Que ta docilité n'obtienne de ton père.

CLÉANTE

Désormais je n'ai plus de demande à former,
Puisque vous me donnez Marianne aujourd'hui.

HARPAGON

Comment donc?

CLÉANTE

Je vous dis que je suis trop content
De vos bontés pour moi, dès lors que vous voulez
Me céder Marianne.

HARPAGON

Eh! qui te l'a promis?

CLÉANTE

Mais..., mon père, c'est vous.

HARPAGON

Moi! non: tu l'as révé.
C'est toi qui m'a promis tantôt d'y renoncer.

CLÉANTE

Y renoncer, mon père?

HARPAGON

Oui : toi-même.

CLÉANTE

Jamais.

HARPAGON

Tu n'as pas résolu d'y renoncer pour moi ?

CLÉANTE

Non, non, plus que jamais, je suis porté pour elle.

HARPAGON

Quoi ! pendard, de rechef ?

CLÉANTE

Rien ne peut me changer.

HARPAGON

Va, traître, laisse-moi.

CLÉANTE

Tout comme il vous plaira.

HARPAGON

Je te défends jamais de paraître à mes yeux.

CLÉANTE

Je m'en abstiendrai donc.

HARPAGON

Va, va, je t'abandonne.

CLÉANTE

Vous pouvez le vouloir ?

HARPAGON

Oui, bien. Je te renonce

Encore pour mon fils.

CLÉANTE

Non : vous ne voudrez pas....

HARPAGON

Va : je te deshérite.

CLÉANTE

Il faudra le souffrir.

HARPAGON

Je te donne le plus....

CLÉANTE

N'achevez pas, mon père.

SCÈNE SIXIÈME.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

LA FLÈCHE

(sortant du jardin avec une cassette)

Je vous trouve à propos, Monsieur, suivez-moi vite.

CLÉANTE

Qu'est-ce donc?

LA FLÈCHE

Suivez-moi, venez : nous sommes bien.

Frosine nous attend, venez, vous saurez tout.

CLÉANTE

Quoi?

LA FLÈCHE

(lui montrant la cassette)

Voici votre affaire.

CLÉANTE

Eh bien !

LA FLÈCHE

Vous le voyez,
J'ai guigné out le jour.

CLÉANTE

Qu'est-ce donc ?

LA FLÈCHE

Un trésor
Que je viens d'atrapper à Monsieur votre père.

CLÉANTE

Comment donç as-u fait ?

LA FLÈCHE

Vous saurez tout cela.
Sauvons-nous ; je l'étends, il nous faut l'éviter.

SCÈE SEPTIÈME.

ARPAGON

(seul, criant a voleur dès le jardin)

Au voleur ! au voleur ! a meurtre ! à l'assassin !
Justice ! juste ciel ! hélal je suis perdu ;
Je suis assassiné ; l'on m'coupé la gorge,
On m'a pris mon argent. ui peut-ce être ? Qui donc ?
Ah ! qu'est-il devenu ? Oùdonc, où donc est-il ?
Où peut-il se cacher ? Coment le découvrir ?
Où courir, où chercher ? Nst-il point en ce lieu ?

N'est-il point parmi vous? Qu'est-ce donc? Arrêez !
(à lui même, se prenant par le bras)
Rends-moi l'argent, coquin, rends-le donc! rends-le donc!
Mai c'est moi-même; hélas! mon esprit est troublé!
J'ignore où je me trouve, et ce que je deviens.
Hélas! je ne sais plus même ce que je fai!
Argent! mon pauvre argent! l'on m'a privé de toi!
Mon argent! mon ami! que vais-je devenir?
Quand tu m'es enlevé, je n'ai plus de support,
De joie et de plaisir: tout est fini pour moi.
Que faire encore au monde? Il n'y fait plus rester.
C'en est fait; c'en est fait; je me meurs, je suis mort,
Et je suis enterré. N'est-il personne ici
Qui me fasse revivre en me rendant mon or?
Ou bien en m'apprenant qui me l'a dérobé?
Hem! Hem! que dites-vous?... Hélas! ce n'est personne.
Quel que soit le voleur, il a bien épié
Le moment favorable, et choisi justement
Le tems où je parlais à mon traître de fils.
Sortons: je veux aller requérir la justice,
Et donner la torture à toute ma maison;
A servantes, valets, à mon fils, à ma fille,
A moi-même avec eux. Que de gens assemblés!
Tous ceux que j'aperçois me donnent des soupçons,
Chacun est mon voleur. Eh! de quoi parle-t-on
En secret par là-bas? Serait-ce du voleur
Qui m'a tant dérobé? Quel bruit fait-on là-haut?
N'est-ce pas mon voleur qui se cache en tout lieu?

De grâce, si l'on sait des nouvelles de lui,
Que l'on veuille m'en dire et surtout promptement.
N'est-il point parmi vous ? Ils me regardent tous,
Et se mettent à rire. Et pourquoi se moquer ?
Vous verrez qu'ils ont part au vol que l'on m'a fait.
Allons ! des juges.... Vite, avancez, commissaires,
Archers, prévôts, geoliers. Il me faut des potences,
Des fers et des bourreaux. Je veux que dans ce jour
L'on pende tout le monde, et si je ne parviens
A trouver mon argent, je me pendrai moi-même.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HARPAGON, ET LE COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE

Je sais bien mon métier, Monsieur, laissez-moi faire,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je poursuis les vols.
Je voudrais bien avoir autant de mille francs,
Que j'ai jusques ici fait pendre de personnes.

HARPAGON

Monsieur, les Magistrats sont tous intéressés
A prendre à cœur l'affaire; et, si l'on ne me fait
Retrouver mon argent, j'implorerai justice
Même de la justice.

LE COMMISSAIRE

Il faut faire, Monsieur,
La poursuite requise. Ainsi vous dites donc
Que la caisse enfermait?

HARPAGON

Dix mille écus comptant.

LE COMMISSAIRE

Dix mille écus, Monsieur?

HARPAGON

Oui, bien. Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE

Mais, le vol est fort grand !

HARPAGON

Pour un crime pareil
Il n'est point de supplice assez considérable;
S'il demeure impuni, rien n'est en sûreté.

LE COMMISSAIRE

Mais en quelle monnaie était donc cette somme?

HARPAGON

En très bons louis d'or et pistoles sonnantes.

LE COMMISSAIRE

Soupçonnez-vous quelqu'un?

HARPAGON

Tout le monde, Monsieur;
Je veux faire arrêter la ville et les fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE

Non, si vous m'en croyez, n'effarouchons personne;
Et tâchons doucement d'obtenir quelque preuve,
Afin de procéder, ensuite, avec rigueur,
Au prompt recouvrement des deniers dérobés.

SCÈNE DEUXIÈME.

Les mêmes, M.e Jacques.

M.e JACQUES

(au fond du théâtre en se retournant du côté par lequel il est entré)

Je m'en vais revenir; qu'on l'égorge de suite,

Qu'on lui fasse aussitôt bien griller les deux pieds ;
Qu'on le plonge après ça dans de l'eau bien bouillante ;
Et qu'on le pende ensuite au plus haut du plancher.

HARPAGON

(*à M. Jacques*)

Qui traitez-vous ainsi ? celui qui m'a volé ?

M.e JACQUES

C'est un cochon de lait remis par l'intendant,
Que je vous veux, ce soir, accommoder au mieux.

HARPAGON

Il s'agit d'autre affaire, et voilà ce Monsieur
A qui vous voudrez bien parler sur autre chose.

LE COMMISSAIRE

(*à M. Jacques*)

Ne vous effrayez point, je n'aime pas l'éclat,
Et les choses iront en parfaite douceur.

M.e JACQUES

Sans doute ce Monsieur est de plus au souper ?

LE COMMISSAIRE

Il faut, mon cher ami, tout dire à votre maître.

M.e JACQUES

Monsieur, je montrerai tout l'art que je possède,
Et je vous traiterai du mieux que je pourrai.

HARPAGON

D'autre chose il s'agit....

M.e JACQUES

Si l'on ne vous sert pas
Un souper plus complet, la faute est seulement

A Monsieur l'intendant qui m'a rogné les ailes
Par son économie.

HARPAGON

Ah ! traître, il s'agit bien
De souper maintenant. Qui m'a pris mon argent ?

M.e JACQUES

Quoi ! l'on vous a volé ?

HARPAGON

Coquin, tu le sais bien
Et tu seras pendu si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE

(à Harpagon)

Ne le maltraitez point. A sa mine je vois
Que c'est un honnête homme, et qu'il va découvrir,
Sans besoin de prison, ce que l'on veut savoir.
Si vous confessez tout, l'on ne vous fera rien,
Et votre maître encor vous récompensera.
On vient de le voler, et vous pouvez, je crois,
Nous dire quelque chose au sujet de ce vol.

M.e JACQUES

(à part)

Voici précisément, enfin, ce qu'il me faut,
Pour pouvoir me venger de Monsieur l'intendant.
Depuis qu'il est ici, c'est le seul favori ;
L'on n'écoute que lui ; j'ai même sur le cœur
Certains coups de bâton que j'ai reçus tantôt.

HARPAGON

Qu'as-tu tant à penser, faut-il tant réfléchir ?

LE COMMISSAIRE

Laissez, laissez-le faire, il veut nous contenter,
Et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme !

M.[e] JACQUES

Monsieur, si vous voulez savoir la vérité,
C'est Monsieur l'intendant qui vous a fait le coup.

HARPAGON

Valère !

M.[e] JACQUES

Oui : c'est lui-même.

HARPAGON

Il paraît si fidèle !

M.[e] JACQUES

Hé ! bien, Monsieur, c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON

Et sur quoi le crois-tu ?

M.[e] JACQUES

Sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE

Mais encore faut-il dire ici vos motifs.

HARPAGON

L'aurais-tu vu rôder autour de mon argent ?

M.[e] JACQUES

Oui : vraiment. Votre argent il était ? . . . .

HARPAGON

Au jardin.

M.[e] JACQUES

Justement je l'ai vu rôder dans le jardin.

Et dans quoi, s'il vous plaît, votre argent était-il ?

HARPAGON

Mais ! dans une cassette.

M.ᵉ JACQUES

Eh ! voilà votre affaire ;
Il avait justement la cassette sur lui.

HARPAGON

Il faut nous dire aussi comment elle était faite,
Enfin, cette cassette ; afin de décider
Si c'était bien la mienne.

M.ᵉ JACQUES

Elle était faite.... faite
Comme toute cassette.

LE COMMISSAIRE

Oui : j'entends, mais encore
Il faut nous la dépeindre.

M.ᵉ JACQUES

Une grande cassette.

HARPAGON

Ah ! la mienne est petite.

M.ᵉ JACQUES

Oui : petite, sans doute,
A la prendre par là ; mais je l'appelle grande
En raison des objets en elle contenus.

LE COMMISSAIRE

Sa couleur ?

M.ᵉ JACQUES

Sa couleur !

LE COMMISSAIRE

Oui.

Me JACQUES

(*à Harpagon*)

Vous savez bien, là....

HARPAGON

Elle est?

Me JACQUES

Rouge, je crois.

HARPAGON

Non: grise.

Me JACQUES

Eh! oui: gris-rouge,
C'est ce que je veux dire.

HARPAGON

Il n'en faut point douter,
C'est elle assurément. Ecrivez donc, Monsieur,
Ecrivez tout cela. Ciel! à qui, désormais,
Se fier en entier! Il n'est plus rien de sûr.
Je crois après cela que je pourrais fort bien
Moi-même me voler.

Me JACQUES

(*à Harpagon*)

Il vient ici; Monsieur,
N'allez pas lui conter que je l'ai découvert.

SCÈNE TROISIÈME.

Les mêmes, VALÈRE.

HARPAGON

Viens, approche, Valère; et viens nous confesser
L'action la plus noire et la plus inouie....

VALÈRE

Que voulez-vous, Monsieur?

HARPAGON

Comment, ce que je veux?
Quoi! tu ne rougis pas de ton crime effroyable?

VALÈRE

De quel crime, Monsieur, voulez vous me parler?

HARPAGON

De quel crime dis-tu? Tu ne le sais que trop,
Infâme! tu m'éntends; tu le nierais en vain.
L'affaire est découverte et l'on m'a tout appris!
Comment! de ma bonté de la sorte abuser!
S'insinuer chez moi pour pouvoir me trahir!
Pour me jouer un tort si cruel, si sensible!

VALÈRE

Puisque dans ce moment l'on vous a tout appris,
Que tout est découvert, je ne chercherai pas
D'inutiles détours pour vous nier la chose.

Me JACQUES

(*à part*)

Oh ! oh ! sans le savoir, aurais-je deviné ?

VALÈRE

Je voulais l'avouer, et je n'attendais plus
Qu'un moment opportun. Mais puisqu'il est ainsi,
Je vous conjure, au moins, de ne pas vous fâcher ;
Et de vouloir surtout écouter mes raisons.

HARPAGON

Quelles belles raisons pourrais-tu me donner,
Voleur, voleur infâme ?

VALÈRE

Arrêtez, je vous prie,
Je n'ai point mérité ces détestables noms :
J'ai commis une offense envers vous, il est vrai,
Mais ma faute, après tout, n'est point impardonnable.

HARPAGON

N'est point impardonnable ! un pareil guet-apens,
Un tel assassinat !

VALÈRE

N'allez pas en colère,
Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal,
Enfin, n'est pas si grand, Monsieur, que vous le faites.

HARPAGON

Le mal n'est pas si grand que je le fais, pendard !
Sache que c'est mon sang, que ce sont mes entrailles !

VALÈRE

Sachez que votre sang n'est pas si mal tombé ;

Et que le mien, Monsieur, ne saurait l'abaisser.
En tout ce que j'ai fait, tout peut se réparer.

HARPAGON

C'est mon intentiou que tu rendes d'abord
Ce que tu m'as ravi.

VALÈRE

Croyez que votre honneur
Sera par moi, Monsieur, pleinement satisfait.

HARPAGON

Il s'agit bien d'honneur ! Mais à cette action
Qui put te décider ?

VALÈRE

Me le demandez-vous ?

HARPAGON

Vraiment, je le demande....

VALÈRE

Un Dieu puissant.... L'amour.

HARPAGON

L'amour !

VALÈRE

Oui.

HARPAGON

Bel amour, par ma foi, bel amour !
L'amour des louis d'or.

VALÈRE

Non, Monsieur, vos richesses
Ne m'ont jamais tenté. Nou, ce n'est point cela
Qui pouvait m'éblouir. Je vous proteste ici,

Que je ne prétends rien aux biens que vous avez,
Si vous m'abandonnez celui que je possède....

HARPAGON

Je ne le cède pas. Non, de par tous les diables.
Voyez quelle insolence ! il voudrait retenir
Tout ce qu'il m'a volé.

VALÈRE

C'est donc un vol cela ?

HARPAGON

Comment ! Si c'est un vol ?... Un semblable trésor !

VALÈRE

C'est un trésor sans doute, et de tous le meilleur;
Mais ce n'est pas le perdre en me le confiant.
Je demande à genoux ce trésor plein de charmes;
Il faut me l'accorder : vous le devez, Monsieur.

HARPAGON

Non, je n'en ferai rien : que veut dire cela ?

VALÈRE

Nous nous sommes promis une foi mutuelle,
Et nous avons juré de ne nous point quitter.

HARPAGON

J'admire le serment ! la plaisante promesse !

VALÈRE

Nous sommes engagés l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON

Par ma foi, je saurai bien vous en empêcher.

VALÈRE

La mort seule, Monsieur, pourra nous désunir.

HARPAGON

Vous êtes endiablé, mon cher, pour mon argent !

VALÈRE

Ce n'est pas l'intérêt, je vous l'ai déjà dit,
Qui m'a dicté, Monsieur, un semblable dessein ;
Mon cœur n'a point agi par de si vils ressorts :
Un plus noble motif dirigea tous mes pas.

HARPAGON

Par charité chrétienne, il veut avoir mon bien ;
Mais j'y mettrai bon ordre, et bientôt la justice
Va me faire raison, pendard, de ton délit.

VALÈRE

Vous pouvez de mon sort disposer librement ;
Je suis prêt à souffrir les maux qu'il vous plaira :
Mais croyez bien, du moins, que moi seul suis coupable,
Que votre aimable fille est de tout innocente.

HARPAGON

Je le crois bien vraiment ; il serait trop affreux
De penser que ma fille eût trempé dans ce crime.
Je veux, je veux la voir : où me l'as-tu ravie ?

VALÈRE

Je ne l'ai point ravie, elle est toujours chez vous.

HARPAGON

(*à part*)

O ma chère cassette !

(*haut*)

Elle n'est point dehors ?

VALÈRE

Non, Monsieur.

HARPAGON

Dis-moi donc, tu ne l'as point touchée?

VALÈRE

La toucher! à tous deux vous faites bien du tort:
Pour elle j'ai brûlé de l'ardeur la plus pure.

HARPAGON

(bas)

Brûler pour ma cassette!

VALÈRE

Avant de l'offenser,
J'aimerais mieux mourir; elle est trop vertueuse.

HARPAGON

(à part)

Ma caisse vertueuse! il a perdu l'esprit!

VALÈRE

Mes désirs ont été de jouir de sa vue,
Et rien de criminel n'a profané l'ardeur
Dont ses beaux yeux, Monsieur, ont su tant m'enflammer.

HARPAGON

(à part)

Les yeux de ma cassette! il en parle en amant!

VALÈRE

Dame Claude sait bien toute la vérité.

HARPAGON

Ma servante est aussi complice de l'affaire?

VALÈRE

Elle fut le témoin de notre engagement.
C'est après avoir su combien ma flamme est pure,
Qu'elle a persuadé votre charmante fille
A recevoir ma foi, comme à donner la sienne.

HARPAGON

(à part)

Hé! qu'est-ce que j'entends!

(haut)

La peur de la justice
Te fait extravaguer! Que viens-tu me parler
Maintenant de ma fille? et que me veux-tu dire?

VALÈRE

Je veux dire, Monsieur, que j'eus beaucoup de peine
A faire consentir sa pudeur à mes vœux.

HARPAGON

La pudeur, et de qui?

VALÈRE

Mais, c'est de votre fille!
Oui. ce n'est que d'hier qu'elle a pu se résoudre
A signer de l'hymen entre nous la promesse.

HARPAGON

Ma fille par écrit t'aurait promis sa main?

VALÈRE

Sans doute, et de ma part j'en ai fait tout autant.

HARPAGON

O ciel! autre disgrace!

M.[e] JACQUES

(au Commissaire)

Ecrivez, écrivez.

HARPAGON

Rengrègement de mal ! surcroît de désespoir !

(au Commissaire)

Allons, Monsieur, allons, faites votre devoir,
Dressez-lui son procès, sous un double rapport,
Comme étant un larron autant que suborneur.

M.[e] JACQUES

Comme étant un larron autant que suborneur.

VALÈRE

Ce sont des noms affreux qui ne me sont point dûs,
Et lorsque l'on saura le nom de ma famille....

SCÈNE QUATRIÈME.

HARPAGON, ELISE, MARIANNE, VALÈRE, FROSINE, M.[e] JACQUES, LE COMMISSAIRE.

HARPAGON

Ah ! fille scélérate indigne de ton père !
C'est ainsi que tu suis mes leçons de sagesse !
Tu te laisses charmer par un voleur infâme,
Et lui donnes ta foi sans mon consentement !
Mais vous serez bientôt attrapés l'un et l'autre.

(à Elise)

De toi me répondront quatre bonnes murailles.
(à Valère)
Quant à toi, mon pendard, une bonne potence
De ton audace, enfin, va me rendre raison.

VALÈRE

Un aveugle courroux ne me jugera point;
Avant de prononcer l'on m'entendra du moins.

HARPAGON

Je n'ai point dit assez, tu seras roué vif.

ELISE

(aux genoux d'Harpagon)
Ah! mon père, prenez des sentimens plus doux,
Ne poussez pas la chose à cette violence!
Ne vous laissez donc pas entraîner, je vous prie,
A l'aveugle fureur de votre emportement!
Donnez-vous envers nous le tems de réfléchir,
Et de connaître mieux celui que vous blessez.
Valère est en effet tout autre qu'il paraît.
Vous serez moins surpris de ce choix de mon cœur,
Alors que vous saurez que je lui dois la vie.
Sans lui je me noyais; au péril de ses jours
Il me tira de l'eau: c'est lui qui me sauva.

HARPAGON

Tout cela ne m'est rien; il valait mieux pour moi
Qu'il te laissat noyer que d'agir comme il fait.

ELISE

Je vous conjure au nom de l'amour paternel.

HARPAGON

Je ne veux rien entendre et qu'on fasse justice.

Me JACQUES

(*à part*)

Ah ! Monsieur l'intendant, vous me payerez vos coups !

SCÈNE CINQUIÈME.

ANSELME, *et les mêmes.*

ANSELME

Quoi ! Seigneur Harpagon, je vous vois tout ému.

HARPAGON

Seigneur, voyez en moi parmi tous les mortels
Le plus infortuné; le trouble et le désordre
S'opposent au contrat que vous venez signer.
Je suis assassiné dans le bien et l'honneur.
Un traître, un scélérat, que vous voyez ici,
Viola tous les droits et se coula chez moi,
Prenant, pour me tromper, le nom de domestique,
Pour voler mon argent et suborner ma fille.

VALÈRE

Que diable dites-vous ? qui songe à votre argent ?

HARPAGON

Tous deux se sont donnés la foi de mariage.
Cet affront est pour vous, aussi, seigneur Anselme.
Il faut sur cet objet vous rendre sa partie
Et faire, à vos dépens, tous les frais du procès,

Afin de vous venger d'une telle insolence.

ANSELME

Non, non; je n'aime point être épousé par force;
Et je ne prétends plus à qui se donne ailleurs.
Mais pour vos intérêts, je suis prêt à les prendre,
A les défendre autant que mes intérêts mêmes.

HARPAGON

Monsieur que vous voyez est un bon Commissaire,
Il fera ce qu'il faut pour nous rendre justice.
(au Commissaire en lui montrant Valère)
Chargez-le comme il faut : rendez tout criminel.

VALÈRE

Est-on bien criminel pour aimer votre fille?
Et quel est le supplice où l'on peut m'envoyer
Pour un engagement auquel je puis prétendre?

HARPAGON

Ce sont des contes bleux; et le monde, aujourd'hui,
N'est plein que de larrons de noblesse et d'honneur,
Que de ces imposteurs qui de leur rang obscur
Tirent grand avantage, en s'habillant d'un nom
Qu'ils savent bien choisir.

VALÈRE

Sachez que j'ai le cœur
Trop haut pour me parer ainsi de quelqu'objet
Qui ne soit point à moi. Tout Naples sur mon nom
Peut rendre témoignage.

ANSELME

Ah! tout beau, prenez garde

A ce que vous direz ; vous risquez plus ici
Que vous n'imaginez ; vous parlez devant l'homme
A qui Naples est connu, qui peut fort aisément
Voir clair dans votre histoire.

VALÈRE

Un homme comme moi
N'a rien à redouter ; et si vous connaissez
Naples parfaitement, certes vous connaîtrez
Don Thomas d'Albursi.

ANSELME

Je le connais, Monsieur,
Plus que nul autre au monde.

HARPAGON

Eh ! que m'importe à moi
Don Thomas ou Martin.

(Harpagon voyant deux chandelles allumées en souffle une)

ANSELME

Eh ! laissez-le parler,
Nous verrons ce qu'il dit.

VALÈRE

Je veux dire, Monsieur,
Qu'il me donna le jour.

ANSELME

Don Thomas ?

VALÈRE

Oui : lui-même.

ANSELME

Allez, vous vous moquez, cherchez une autre histoire,
A vos vœux plus utile; et ne prétendez pas
Devant moi vous sauver avec cette imposture.

VALÈRE

Songez à mieux parler, il n'est point d'imposture,
Et je n'avance rien qu'on ne puisse prouver.

ANSELME

Vous osez vous donner pour fils de Don Thomas?

VALÈRE

Je l'ose assurément, et suis prêt contre tous
A soutenir mon nom et cette vérité.

ANSELME

Le conte est merveilleux! Sachez, pour vous confondre,
Qu'il a péri sur mer depuis plus de seize ans,
De même que sa femme et ses enfans aussi,
Cherchant à se sauver des malheurs politiques
Qui firent dans ce tems bannir tant de familles.

VALÈRE

Afin de vous confondre, à votre tour aussi,
Apprenez que son fils dès l'âge de sept ans
Fut sauvé du naufrage avec un domestique,
Par le secours heureux d'un vaisseau de Cadix,
Que celui qui vous parle est cet enfant sauvé.
Le chef de ce vaisseau touché de ma fortune
Me prit en amitié, m'éleva comme un fils.
Les armes quelque tems devinrent mon emploi.
J'ai connu depuis peu que mon père est en vie,

Et qu'il n'a pas péri, comme je l'avais cru.
Passant par cette ville, en allant le chercher,
Un hazard trop heureux, par le ciel concerté,
Me fit connaître Elise et m'en rendit esclave.
La force de l'amour, la rigueur de son père,
M'ont forcé d'adopter le parti que j'ai pris,
De pénétrer chez elle, et d'envoyer un autre
A la quête des miens.

ANSELME

Et comment prouvez-vous
Que vous ne faites pas un conte sur le vrai?

VALÈRE

Témoins le Capitaine, un cachet de rubis
Que mon père portait, un bracelet d'agate
A mon bras attaché par les soins de ma mère;
Et puis le vieux Pedro, fidèle domestique,
Du naufrage, avec moi, préservé par le ciel.

MARIANNE

Je sens à vos accens que vous êtes mon frère;
Non, vous n'imposez point et je vous reconnais.

VALÈRE

Marianne! ma sœur! se peut-il!

MARIANNE

Je le suis.
Mon cœur s'était ému dès le premier instant.
Combien votre retour va ravir notre mère.
Elle m'a bien souvent parlé de nos malheurs.
Le ciel nous préserva comme vous du naufrage,

Mais ce ne fut qu'au prix de notre liberté;
Sur le vaisseau brisé des Corsaires nous prirent.
Après dix ans de fers, un sort plus favorable
Nous rend la liberté · nous retournons à Naples;
Nos biens étaient vendus, notre père ignoré.
Ma mére, en ce malheur, voulut se rendre à Génes,
Espérant recueillir un reste d'héritage;
Mais contraintes de fuir nos barbares parens,
Nous vînmes à Paris où nous avons passé
Des jours bien douloureux.

ANSELME

Ciel! quelle est ta puissance!
Et quels sont tes décrets! que tu sais bien montrer
Qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles!
Venez donc, mes enfans, embrassez-moi tous deux
Mêlez vos doux transports à ceux de votre père.

MARIANNE

C'est vous que nous avons, mon père, tant pleuré?

ANSELME

Oui: mes très chers enfans, c'est moi que du naufrage
Le ciel a préservé. J'ai sauvé ma fortune.
Hélas! après seize ans et vous croyant tous morts,
Je cherchais le repos dans un nouvel hymen,
Afin de retrouver encore une famille.
Le peu de sûreté que je trouvais à Naples
M'a fait y renoncer, et pour toute ma vie.
Ici je m'établis, sous l'autre nom d'Anselme,
Me voulant épargner, sous ce nom inconnu,

Les traverses, les maux que l'autre m'a causé.

HARPAGON

(*à Anselme*)

Quoi ! c'est là votre fils ?

ANSELME

Oui : sans doute, mon fils.

HARPAGON

Pour ce qu'il m'a volé je vous prends à partie.

ANSELME

Lui, vous avoir volé !

HARPAGON

Lui même.

VALÈRE

Qui le dit ?

HARPAGON

Maître Jacques.

VALÈRE

(*à M.e Jacques*)

C'est toi ?

M.e JACQUES

Voyez ; je ne dis rien.

HARPAGON

Si fait ! le Commissaire a reçu son rapport.

VALÈRE

Quoi ! d'un acte si bas me croyez-vous capable ?

HARPAGON

Capable, ou non capable, il me faut mon argent.

SCÈNE DERNIÈRE.

Les mêmes, Cléante *et* La Flèche.

CLÉANTE

Mon père, appaisez-vous, et n'accusez personne.
Du vol qu'on vous a fait je porte des nouvelles;
Et si vous me donnez la main de Marianne,
Le trésor sur-le-champ va vous être rendu.

HARPAGON

Hélas! où donc est-il!

CLÉANTE

Ne soyez pas en peine;
Il est en un lieu sûr, et j'en réponds moi-même.
Mais, avant, dites-moi ce que vous décidez.
Il faut ici choisir, réfléchissez, mon père:
Donnez-moi Marianne ou perdez votre argent.

HARPAGON

N'en a-t-on rien ôté?

CLÉANTE

Non, l'on n'a rien ouvert.
Voyez si vous voulez souscrire au mariage;
A l'aveu de sa mère, ajoutez votre aveu:
Sa mère, entre nous deux, lui laisse une libre choix.

MARIANNE

(*à Cléante*)

Ce n'est pas encor tout, vous l'ignorez, Cléante,

Dans Valère le ciel vient de me rendre un frère,
Un père dans Anselme, et je dépends de lui.

ANSELME

Le ciel, mes chers enfans, ne me rend pas à vous
Pour être expressement contraire à vos désirs.
Ah! Seigneur Harpagon, vous jugez, comme moi,
Qu'un fils en fait d'amour l'emporte sur le père.
Evitons, il le faut, une vérité dure,
Et consentons tous deux à ce double hyménée.

HARPAGON

Pour me donner conseil, je veux voir ma cassette.

CLÉANTE

Vous la verrez, mon père, et la verrez entière.

HARPAGON

Mais je n'ai point d'argent pour un tel mariage.

ANSELME

Hé! bien! j'en ai pour eux; que cela ne vous gêne.

HARPAGON

Mais vous obligez-vous de faire tous les frais?

ANSELME

J'y consens avec joie: êtes-vous satisfait?

HARPAGON

Sans doute, si pourtant vous consentez encore
A me faire un habit pour paraître à la fête.

ANSELME

D'accord, je le veux bien. Livrons-nous à la joie
Que ce jour nous présente.

LE COMMISSAIRE

Holà ! mes écritures ?
Qui de vous, s'il vous plaît, en payera le montant?

HARPAGON

Hé ! que m'importe à moi, Monsieur, vos écritures ?

LE COMMISSAIRE

Mais je ne prétends pas avoir peiné pour rien.

HARPAGON

(montrant M.e Jacques)

Je vous donne cet homme à pendre pour vos peines.

M.e JACQUES

Comment faut-il donc faire ? on me bat pour le vrai ;
Et pour avoir menti, l'on veut me faire pendre.

ANSELME

Eh ! Seigneur Harpagon, pardon encor pour lui.

HARPAGON

Anselme, payerez-vous aussi le Commissaire ?

ANSELME

Je le veux bien encore. Allons, mes chers enfans,
Réjouir votre mère.

HARPAGON

Et moi voir ma cassette.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LIVRE CINQUIÈME.

PIÈCES FUGITIVES.

A EGLÉ.

Eglé, pourquoi votre indolence,
Quand le printems est de retour?
Il n'est qu'un tems pour l'innocence,
Toute la vie est pour l'amour!

Le tems qui lestement chemine,
Entraîne l'âge des succès,
Et des plaisirs l'heure voisine
Eglé disparaît pour jamais!

Sous le ciel brûlant d'Italie,
Dans les frimas glacés du nord,
Tout de ce feu sent la magie:
Plaire où gémir est notre sort!

Vous semblez braver sa puissance,
Mais vos efforts sont superflus :
Ah ! qui vante son innocence,
Déjà la perd ou ne l'a plus !

ADIEUX A BARÈGES.

Triste séjour de la froidure,
Rochers, quels sont donc vos attraits?
L'hiver fait seul votre parure,
D'où peuvent naître mes regrets?
Ah! je le sens, de Natalie
Le souvenir trouble mes sens :
C'est ici que l'âme ravie
Je lui parlais de mes tourmens!

Quel sort affreux, insupportable,
Me livrant à de longs soupirs,
A la froideur impitoyable
Oppose les plus vifs désirs.
En vain je vais m'éloigner d'elle,
Qui peut arrêter ma douleur?
Toute la nature est rebelle
Quand je ne puis toucher son cœur.

Je te quitte source impuissante
Pour le plus grand de tous mes maux,
J'emporte santé florissante,
Mais je te laisse mon repos.
Ah! puisse bientôt Natalie,
En m'accablant de sa rigueur,
Venir terminer une vie
Passée hélas! dans la douleur.

CHANSON LANGUEDOCIENNE.

Elise, pendant la veillée
Quand tu souris en m'agaçant,
Ou qu'utilisant la soirée
Tu nous charmes en t'occupant :
Un frais papillon se présente
Qui s'agite et se réjouit
Puis autour de la flamme ardente,
Il vole, arrive, et se détruit.

Lise, c'est l'image fidelle,
C'est le récit de mon malheur;
Mon cœur en te trouvant si belle,
D'amour sentit toute l'ardeur.
Mais du papillon je diffère,
Qu'il est bien plus heureux que moi !
Il meurt sur la flamme legère,
Toujours je souffre loin de toi !

LE JOUR DE L'AN.

Au jour de l'An
Indifférent
J'étais à mon regret extrême,
Le soir je vis celle que j'aime :
Je fus amant.

Ce jour de l'An
Fait le tourment
De mon cœur et de ma pensée ;
Je vois une image adorée,
A chaque instant.

Du jour de l'An
Je suis souffrant,
Et rien ne peut changer ma vie,
Que l'amitié de mon amie
Du jour de l'An.

Du jour de l'An
Je suis amant,
Mais sans regrets, sans mésestime;
Je veux l'aimer toujours sans crime,
C'est mon serment.

Le jour de l'An
De tous les tems
En moi verra toujours ton frère,
Ah! sois ma sœur, et ma misère
Ira cessant.

Du jour de l'An
Voila l'amant,
L'amant à qui ta souvenance,
Cause plaisir, cause souffrance,
A chaque instant.

A LISE.

Lise sens tu comme il palpite
Ce tendre cœur auprès de toi ?
Quand tu parais il bat si vite
Qu'il semble s'arracher de moi !
Hélas ! si ta présence augmente
Irrite et trouble ses désirs ,
Que ton absence le tourmente ,
Par ses regrets , ses souvenirs !

Unique objet de ma folie ,
De mon amour , de mes souhaits ,
Donne le bonheur et la vie
A qui ne les connut jamais !
Songe au lien qui nous engage
Et songe aux maux que je ressens ;
Car tu le sais ; sont ton ouvrage
Et mes plaisirs , et mes tourmens !

A NANI.

La rose à l'aube matinale
Semble s'entr'ouvrir à regret,
Et sous sa robe virginale
Vouloir déguiser ses attraits.
Soins inutiles, tout en elle
Trahit son modeste dessein,
Et sa pudeur même décèle
Les charmes de son chaste sein.

Telle est celle que j'ose peindre,
Mais que je n'ose point nommer;
Le sort m'apprend à me contraindre,
Seul en secret je veux l'aimer.
Le jour qu'à son heure première
La noire tempête obscurcit,
Quitté de la nature entière
Est semblable à la froide nuit.

Fleur de beauté, fleur d'innocence,
Ainsi je t'aime, et je me tais,
Lorsque je cache en ta présence
Mes vœux, mon trouble, et mes regrets.
Plus aimable, mais non plus tendre
Un autre charmera ton cœur,
Ah! puisse t-il du moins comprendre
Et mériter un tel bonheur!

RÉPONSE.

Moi te quitter pour aller à la gloire !
Ne le crois pas je ne m'appartiens plus ;
Grandeur, pouvoir et laurier de victoire
Seraient pour moi des trésors superflus.

Je vois l'honneur où mon amour m'appelle
Près des vertus, qu'enferment tes appas ;
Je mets ma gloire à te rester fidelle
S'il est possible, au de là du trépas.

Quand chaque jour dans mes peines cruelles,
Je sens d'amour les feux et les combats,
Je pense à toi, près des beautés nouvelles :
Et tout me dit que je ne changerai pas.

Avec ardeur je t'aimerai sans cesse ;
Mes vœux, mon cœur, suivront partout tes pas.
Heureux ou non, dans ma constante ivresse
O ma Nani je ne t'oublierai pas.

LA BONNE AVENTURE.

Voici le jour de la naissance
Nani, tu vas compter quinze ans !
Par mes cartes et ma science
Je viens te dévoiler le tems,
Vois-tu les chagrins et l'envie
Dans les piques et leur couleur?
Je crains que souvent le malheur
Ne trouble le cours de la vie !

La fortune capricieuse
Se voit aux trèfles, aux carreaux ;
Et leur union dangereuse
T'annonce hélas ! peu de repos.
Ils nous montrent Nani sensible,
Faisant beaucoup de malheureux,
Et d'un seul comblant tous les vœux,
Aux autres se montrer nuisible.

Aussi les cœurs te sont contraires,
Un seul fera mille jaloux;
Ah! que d'envieuses colères
Un jour poursuivront ton époux!
Puis, quand certaine circonstance
Tous les ans te fera souffrir;
Parens, amis, loin d'en gémir,
Riront hélas! de ta souffrance!

Victime de l'ingratitude,
Et du monde et de ton bon cœur,
Ainsi dans ma sollicitude,
Je te prédis un long malheur.
Que faire? sous la providence
Fléchis, sache te résigner.
Hélas! il faut te contenter
Des vertus et de l'innocence!

LA SÉRÉNADE.

Ma douce amie
Va reposer dans ce logis,
Disparaissez sembres soucis
Loin de Marie !
Partez et ne troublez jamais
L'aimable gîte,
Où la vertu s'endort en paix
Fuyez bien vîte.

Bonne Marie,
Repose tes jeunes appas ;
L'amitié veille sur tes pas,
Bonne Marie !
Ne crains rien, dors en sûreté :
A ta présence
Fuit comme au jour l'obscurité,
La malfaisance.

Pour mon amie
Mes souhaits vont être exaucés;
Déjà tous les chants sont cessés
Dans la prairie.
Vers ce logis l'obscurité
De loin s'avance,
Soupirant la tranquillité
Et le silence.

ADIEUX
AUX BAINS DE NEUHAUS.

Heureux village, en ce moment
Tu comptes encor deux Jeannettes,
Dont l'une a l'esprit séduisant,
Et l'autre des grâces parfaites.

J'aime de l'une les talens,
La beauté, la mélancolie,
De l'autre les charmes naissans,
Le doux parler, la modestie.

Oh! combien je souhaiterais
Faire de l'une mon amie!
Auprès de l'autre je craiudrais
Qu'amour ne tourmentât ma vie!

Mais ce séjour d'un seul instant
Ressemble a l'humaine existence:
On se quitte quand ou commence
A se connaître seulement.

On part, et pour d'autres conquêtes !
Adieu, je reste au désespoir,
Car il n'est plus pour moi de fêtes
Où je ne pourrai plus les voir !

A HENRIETTE H.***

Vous dont l'esprit, le caractère
Et la sauvage loyauté,
Les vertus et l'humeur sevère
Cachent la sensibilité;

Recevez ma jeune Marie
Sans répugnance et sans rigueur,
Approuvez du moins, je vous prie,
Et ses vertus et son bon cœur.

Pour mériter votre suffrage
Je sais qu'il eut fallu bannir
Toute tendresse d'un ouvrage
Où j'ai voulu la définir.

Mais pourquoi se cacher sans cesse
Une immuable vérité?
Si l'amour est une faiblesse
C'est celle de l'humanité.

Des feux d'Amour, tout dans ce monde
Sent ou les maux ou les bienfaits,
Du Ciel la sagesse profonde
Dans nos cœurs les a mis exprès.

Le bonheur est l'amour sincère;
Le malheur et la déraison
Ne sont que dans l'ardeur vulgaire,
Fausse et peu digne de son nom.

LES VENDANGEUSES

A GRATZ.

Loin de la vierge de septembre
L'automne expire les beaux jours :
Déjà les rides de novembre
D'octobre sillonnent le cours.

Aux champs, les folâtres Bacchantes
Poursuivent le divin Bacchus,
Et forment les danses bruyantes
Qu'à la ville l'on ne voit plus.

Par les mères abandonnées
Les filles ont moins de rigueurs,
Et des fêtes désordonnées
Les amants goûtent les douceurs.

L'amour seul fait tout le mystère
De leurs plaisirs les plus secrets
Dont le Dieu libre et téméraire
Fait le prétexte et les apprêts.

Je le vois par ses gros sourires,
Ses yeux rouges étincelants,
Animer ses jeunes satyres,
De luxure et d'ardeur brûlants.

Je vois la nymphe soupçonneuse,
Feignant un modeste embarras,
Fuir dans la forêt dangereuse
Où bientôt l'on suivra ses pas.

De son effroi, de sa surprise,
J'entends déjà les cris perçants,
Et je la vois de sa méprise
Revenir quand il n'est plus tems.

IL FAUT PARTIR.

Il faut partir, tout me l'ordonne,
Le ciel, le devoir et ma sœur
Veulent hélas ! que j'abandonne
Ce qui remplit si bien mon cœur !

O doux berceau de mon enfance,
O Marie ! ô mes bons parens !
Objets de ma reconnaissance,
Concevez les maux que je sens !

Il vous disent que je vous reste
Malgré le sort et sa rigueur,
Et qu'ici dans ce jour funeste
Je délaisse tout mon bonheur.

Loin des appuis de mon jeune âge
Le malheur viendra m'éprouver,
Mais nulle peine, nul orage
Ne sauraient me faire changer !

LA SOLITUDE.

Séduisant horizon, paysage enchanteur,
J'admire ta beauté parfaite !
Mais cache ton éclat, cache cet air de fête,
Quand tous les maux brisent mon cœur !

Hélas ! un ciel si pur et m'afflige et m'oppresse
Par tant de sentimens divers !
Je crois sentir en moi les pleurs et la tristesse,
Qu'il a banni de l'univers.

Esclave dès long-tems de l'aveugle fortune,
L'excès de sa rigueur m'affranchit de ses lois,
Mais quoique délivré de sa chaine importune
J'en sens encore tout le poids !

Oublions mes ennuis, tout ici le commande,
Tout célèbre à l'envi le retour du printems.
Goûtons d'un si beau jour les aimables instants,
Ne pensons pas à la Hollande.

Vain espoir ! tout me rappelle
Et mon pays et mon malheur :
Les fleurs, les prés et la saison nouvelle
Semblent redoubler ma douleur ! ....

A SOPHIE.

On craint, quand on vous aperçoit,
Votre air malin quoique sévère ;
Vous plaisez quand on vous revoit,
Et l'on désire de vous plaire.

Brillante à la seconde fois
De tous les charmes de votre âge,
Esprit, gaîté, céleste voix
Chaque instant touchent davantage.

Mais du départ le déplaisir
Bientôt empoisonne d'avance,
Et redouble de l'avenir
Pour nous la prochaine souffrance.

Ainsi ne s'arrêtant jamais,
Volant de surface en surface,
Le plaisir laisse les regrets
Et disparaît dès qu'on l'embrasse !

A CAROLINE.

Douce et modeste Caroline,
Toi qui d'abord sut me charmer,
Es-tu celle que j'imagine,
Est-ce toi que je dois aimer ?

Apprends donc quelle est mon attente,
Voici mes téméraires vœux :
Ai-je l'ame trop éxigeante ?
Dis-moi si je dois être heureux ?

Dans cet aveu prompt et sévère
Et dans ma confiance en toi,
Reçois l'assurance sincère
De mon inaltérable foi.

Pourtant si ton cœur cessait d'être
La réunion des vertus,
Je ne saurais te reconnaître,
Ton amant ne le serait plus.

Et pourquoi devrais-je le taire?
Pourquoi faut-il se déguiser ?
La fausseté n'est nécessaire
Qu'à celui qui cherche à tromper !

L'ANNIVERSAIRE

A VICTOIRE.

Pour célébrer l'anniversaire
D'un nom, l'objet de mon amour,
Qu'offrir à celle qui m'est chère,
Que j'aime encor plus chaque jour?
Quand je ne puis et que je n'ose
Porter les plus légers présens
A celle qui pourtant dispose
De ma vie et de mes sermens.

On me prive de ta présence,
O toi, femme selon mon cœur!
Rien ne soutient mon espérance
Que ma constance et mon ardeur.
Mais quoi! l'absence et l'injustice
Veulent en vain nous désunir,
La pensée à mes vœux propice,
Nous unit par le souvenir.

Le trois novembre en l'autre année
Un jeudi soir l'amour vainqueur,
Au bal, sous l'habit d'hyménée,
Porta sa victoire en mon cœur,
Je te vis jeune fiancée,
Et depuis lors, incessamment,
Je cherche et trouve en ma pensée,
Ce souvenir d'un seul instant!

D'un nœud forcé, non légitime,
Le juste ciel doit m'affranchir;
Je cesserai, lente victime,
De ne vivre que pour souffrir.
Mais il me faut encore attendre
Avant que de t'offrir ma foi....
Puisses-tu dumoins comprendre
Que si tu veux je suis à toi!!...

FABLE.

LE BERGER ET SES COMPAGNONS.

Non loin d'une verte prairie
Mons Guillot gardait ses moutons,
Lorsqu'il lui prit la fantaisie
De railler tous ses compagnons.

Il crie au loup ! vîte à mon aide,
C'en est fait de mes pauvres jours;
Au monstre il faudra que je cède,
Si ne venez à mon secours !

Alors, pour prendre sa défense,
Chacun se hâte d'accourir ;
Mais on trouve tout en silence,
L'on ne voit point de loup venir.

Tout est en paix ! .... de leur méprise
Guillot plaisante les bergers,
Et l'ingrat traite de sottise
Leurs craintes sur ses dangers !

Ils furent trompés de même
Par son astuce, une autre fois;
Mais il n'eut point à la troisième
Assez de force, assez de voix.

Un loup feroce, un loup de race
Paraît, l'attaque tout-à-coup,
Il eut beau demander sa grâce
Et crier.... au secours.... au loup.

Les bergers lui répondirent:
Guillot, tu te moques de nous;
Les tours passés nous instruisirent,
Tu prends tes moutons pour des loups.

Le pauvre hère en l'autre monde
S'en alla donc tout de ce pas,
Et les bergers tous à la ronde
Dirent sans plaindre son trépas:

Ce sont ses pêchés non les nôtres;
Pourquoi toujours tromper, mentir?
Le ciel ne doit-il pas punir
Qui va toujours trompant les autres?

EGLOGUE.

A l'ombre des lilas dont la fleur odorante
De l'aimable saison annonçait le moment,
Eglé, près de Tircis, quoique tendre et constante,
Refusait en ces mots la main de son amant :
Tircis, vous n'aimez pas, lui disait la bergère,
Vous vous trompez sans doute hélas ! en le croyant ;
Des amants de Philis, l'amour brillant diffère
Du vôtre, je le sens, et le vois trop souvent.
Votre amour sérieux ne sait jamais paraître
Avec les jeux, les ris ; cherchons à mieux connaître
Le véritable amour avant de nous unir.
Il daignera sur nous en peu de tems venir,
Si nous l'adoptons seul et pour guide et pour maître,
Si nous savons enfin implorer son secours.
Oh ! Dieu ! répond Tircis, vous doutez de ma flamme,
Eglé ! le faux amour égare donc votre âme,
Comme il trompe Philis. Ce Dieu qu'on vit toujours
De pleurs cruels, d'ennuis, de maux, d'inconséquence
Se montrer constamment et la source et l'auteur,
Il empoisonne hélas ! la plus belle existence,

Il corromp à jamais le plus vertueux cœur.
L'illusion, Eglé, fut toujours son partage
Dans son plaisir grossier fragile et passager;
Et quand de sa fureur on connaît le ravage
L'on est plus en état d'y pouvoir rien changer.
Croyez-moi, chère Eglé, son humeur malfaisante
Ne sait que tout détruire ou gâter tour à tour;
Loin de l'aimer craignons cette flamme énivrante,
Qu'avec peu de raison Philis appele amour.
Ah! combien celui-ci d'avec l'autre diffère!
Chère Eglé! le vrai seul est en droit de vous plaire,
Et de l'amour réel les doux contentemens
Dérivent des vertus de l'aimable innocence:
Son temple est dans le cœur de cette adolescence,
Ouvert uniquement aux vertueux penchants.
Il est le sentiment, le soutien de la vie;
Il se mêle à tout bien, jamais à la folie.
Dans les affections, la douce humanité
Je sens et son pouvoir et sa réalité.
Il est surtout, il est dans l'amitié céleste,
Je le vois dans tout bien et pour lui je proteste
Contre toute inconstance et toute trahison.
Il est simple, mais vif, badin avec raison,
Toujours solide et vrai, mais jamais malhonnête:
Il est aussi charmant, aussi pur que le jour:
Oui c'est là seulement cette flamme parfaite,
A qui l'on doit donner le nom chéri d'amour.
Mais celui de Philis ne vit que d'inconstance,

Tout est trompeur en lui, même jusqu'au plaisir,
Qu'au sein d'une légère et longue extravagance
On effleure toujours et ne sait point saisir.
Près de lui le bonheur disparaît aussi vîte,
Qu'on semble avec fureur partout le rechercher.
Les ennuis, le suicide, en sa vive poursuite
Restent seuls, trop souvent hélas ! pour soulager,
La victime imprudente et simple créature,
Qui sur lui se confie, et repose un seul jour....
Voilà, charmante Eglé, cette flamme si pure
Que vous osez nommer du nom chéri d'amour !
Ce n'est pas là le mien; trop loin de la nature,
Ses ruses, ses noirceurs sont ses seuls sentimens,
C'est l'ennemi du vrai, de cette flamme pure;
L'amour sans la vertu, n'est que l'erreur des sens.
Cependant, dit Eglé, je vois chez tout le monde
Régner l'un, avec lui les jeux et la gaîté;
Et si quelqu'un, Tircis, en médit à la ronde,
Le reste trouve en lui plaisir, félicité.
L'élégante Philis, qui trouble tant de têtes,
A par lui dès long-tems le sort le plus heureux;
Les amans les plus fiers deviennent sa conquête,
Elle est, vous le savez, l'objet de tous les vœux.
Qu'à-t-elle à leur offrir que cet amour vulgaire,
Que vous aimez, Tircis, à ravaler toujours?
Contentement, fortune, en sa douce carrière,
Pour elle seulement filent les plus beaux jours:
De chacun enviée, et toujours plus heureuse,

Son bonheur est parfait autant que sans retour ;
C'est donc là, cher Tircis, l'ardeur délicieuse
A qui l'on doit donner le nom chéri d'amour.
Pendant que tous les deux recherchaient avec peine
De se persuader, d'accorder leurs esprits,
Quelques cris déchirans s'échappent de la plaine,
Avec le nom fameux de la belle Philis.
Philis paraît bientôt pâle et défigurée
Cédant à sa douleur, ses habits en lambeaux.
La beauté sur son front n'est plus emprisonnée,
Et seule la laideur pèse encor sur ses maux.
Presque mourante, hélas ! de maux et de misère
La brillante Philis suit l'amour au tombeau.
Ce n'est point l'amour vrai, mais cette ombre légère,
Cet imposteur qu'Eglé trouvait encor si beau.
Il n'était plus alors un enfant adorable,
Qu'entourent l'opulence et les nombreux plaisirs,
Ces plaisirs variés sans cesse plus aimables,
Sans cesse renaissans au gré des vifs désirs.
Mais un nain invalide à tous les yeux horrible
Que la triste Philis suit encor malgré soi,
Dans l'horreur de la mort, au comble de l'effroi,
Son cœur trop corrompu se montre incorrigible.
Eh ! quoi donc, dit Eglé, cet objet plein d'horreur,
Serait le Dieu chéri de ma flamme constante,
Le Dieu des tendres cœurs, la source du bonheur ?
Puisqu'il est si hideux je reste indifférente.
Non, non, répond alors un jeune adolescent,

Charmant, beau, simple, vif, aussi tendre qu'aimable.
Qui du sein des lylas parut subitement :
C'est moi, dit-il, qui suis cet amour véritable
Que vous cherchez, aimez, au fond de votre cœur.
L'autre est mon ennemi ; constamment il égare
L'âme qui ne sait point discerner son erreur,
Il vit de ses méfaits ; dans son humeur bizarre
Capricieux, railleur, agréable et méchant,
Il charme sa victime encor en l'embrasant :
En souriant, Eglé, son regard assassine ;
Il cache le poison sous sa riante mine ;
Rien ne peut le fléchir, rien ne peut le changer,
Fiez-vous donc à moi, je sais votre innocence,
Jeune et charmante Eglé, je veux la couronner,
La vertu, l'amitié par leur douce présence,
Ont voulu près de vous ici m'accompagner.
Si vous restez toujours et vertueuse et sage,
Fidèle, tous les trois, maintiendront votre amant
Digne de vous, de moi, du bonheur qui l'attend.
Vous êtes mes amis au printems de votre âge,
Sachez en profiter, aimez le vrai plaisir,
De vous l'offrir long-tems je ferai mon partage,
Et quand l'hiver des ans nous viendra tous saisir,
Un tranquille bonheur, aimable quoique sage,
De mes deux compagnons pour lors sera l'ouvrage ;
Et moi chez tous les deux caché même à vos yeux,
Je vous protégerai sans paraître le faire.
A ces mots il s'avance, et d'un air gracieux

Joint à la main de l'un la main de la bergère :
Soyez heureux, dit-il, de la pauvre Philis
Vous ne connaîtrez point la fin et la misère,
Mais gardez vous tous deux d'oublier mes avis.
Eglé, le faux amour meurt et renaît sans cesse,
Méfiez vous de lui, son dard vole toujours,
Il empoisonne hélas ! lors même qu'il ne blesse,
Et contre son venin il n'est point de secours.
Mais vous éviterez sa blessure effroyable,
Si vous vous rappelez Philis et ses malheurs;
Et n'oubliez jamais dans votre vie aimable,
Que l'être le plus vil, est la femme sans mœurs.

SONNET ITALIEN

A VICTOIRE.

Più la vita per me non ha splendore,
Già la sento nel sen che mi vien meno;
La beltade, i piacer, lo stesso amore
Non trovan loco in me di dolor pieno.

Comparve gioventù senz' alcun fiore,
Il Cielo non m' offrì giorno sereno,
Amici, e donna lacerommi il core,
E il mondo tutto mi rendero alieno.

O tu costante fin dell' ardor pio,
Nell' amarti anche assente è la mia gloria;
Te sola rincontrai a genio mio,

E tu sola per me sarai, Vittoria,
I sensi miei cadran, non il desio,
L' ultimo suon di te farà memoria.

INSCRIPTION

POUR LE BUSTE DE L'EMPEREUR

Parmi les plus grands Rois il fut le plus grand homme,
Et sept fois il conquit en un jour un Royaume (1).

(1) Castiglione, Les Pyramides, Marengo, Austerlitz, Jena, Ratisbonne et Cannes, ou le retour de l'île d'Elbe.

EPIGRAMME

A M.R BOUCHOT.

Maître Bouchot, aujourd'hui si vanté,
Fut autrefois traité de sot :
Il a, dit-on, l'esprit bouché,
C'est d'où lui vient le nom Bouchot.

SONNET ITALIEN

SANS RIMES.

Qual stella mattutina ai primi albori
Timida sì, ma rilucente e pura,
D'un ciel sereno amabil messaggera,
Speme e piacere in ogni petto spande;

Tal splendi agli occhi miei, e 'mperi al cuore,
O tu, che di veder non son mai pago,
Felice al fianco tuo chi per te vive!
Sol può dirsi beato e sol glorioso.

Se l'invidia per lui ognor mi punge,
Mentre sento per te maggior desio,
Convien però che mi raffreni e calmi;

Chè del sommo piacer qual è la meta?
E stanchezza e vecchiaia e morte alfine:
Ah! pur troppo quaggiù tutto è menzogna!!!

A MADAME DE B.***

Puissent ces faibles vers, gages de confiance,
Sans cesse rappeler mes vœux, mes sentimens
A celle qui charma ces lieux par sa présence,
Et dont le souvenir m'occupera long tems.

Quoique faible, isolé, lassé d'un long orage,
S'il paraît un beau jour aux yeux du voyageur,
Ses maux sont suspendus, il se livre à l'image,
A l'espoir du repos, du plaisir, du bonheur;

Ainsi quand un Français, loin des bords de la Seine,
D'une Française en vous reconnaît les attraits,
Il s'oublie, il sourit, il ne sent plus sa peine,
Et des accens si doux sont autant de bienfaits.

J'ai reçu tous ces biens avec votre présence,
Mais demain avec vous ils vont fuir sans retour;
Hélas, le voyageur ne reprend l'espérance
Que pour un seul moment à l'aspect d'un beau jour!

A JEANNETTE L.***

Sur mon cœur depuis ta partance
Je sens le plus horrible poids !
Oh ! ma Jeannette ! ton absence
Double tous mes maux à la fois.

Lorsque je cherche ton image
Aux lieux où je te vis d'abord,
Je sens hélas ! sur mon visage
S'élever le froid de la mort.

Dans cette source où tant de belles
Viennent se plonger tour à tour,
Je pense à toi seule auprès d'elles
Et je ne sens que mon amour.

Depuis ton départ je regrette
Mes torts et même tes refus,
Reviens mon aimable Jeannette,
Reviens je ne gronderai plus !

LES DOUTES.

Sans aucun souvenir arrivé dans la vie
Que suis-je, où suis-je, et qu'est ce que je vois?
Comment puis je parler? qui guide mon envie?
Qui me fait voir, penser, qui compose ma voix?

Mes ayeux sont passés comme une ombre légère,
Mon aimable Marie est plus faible que moi.
Quel est donc mon auteur, qui me mit sur la terre?
De quel maître puissant suivons-nous tous la loi?

Est ce l'hôte des bois ou le milan rapide,
Qui malgré nous gouverne et régit l'univers?
Ou les monts, la forêt, ou la plaine liquide?
Ou les vents orageux, ou les astres divers?

Lune mélancolique et toi pure lumière,
O soleil! êtes vous nos plus anciens parens?
Vous qui du firmament commencez la carrière,
Etes-vous l'origine et la source des tems?

Non, vous obéissez malgré votre origine,
Vous êtes au-dessous du suprême pouvoir;
Quel est donc ce pouvoir que mon âme devine
Et que toujours en vain mes yeux cherchent à voir?

Quel est cet inconnu dont la toute-puissance
Est le seul promoteur de la terre et des cieux!
Dont le sceptre infini, l'éternelle puissance,
Nulle part isolée est pourtant en tous lieux!

C'est l'être dont la main ouvre et ferme l'espace,
Et sous les pas du quel naissent les univers,
Qui se trouve au milieu de la moindre surface,
Comme au-dessus du ciel et des plus vastes airs!

C'est celui qu'on nomma depuis le premier âge
Seigneur, Ormus, Mitra, Jupiter des payens,
Odin, le grand esprit, le grand tout du sauvage,
Le seigneur de Moise, et le Dieu des Chrétiens!

A CATHI W.***

O toi, qu'avec orgueil occupait ma pensée,
Toi dont la fermeté charmait mon avenir,
De notre liaison à peine commencée
Hélas ! as-tu déjà perdu le souvenir ?

Cathi, je te croyais au-dessus du vulgaire,
Un cœur par la vertu, par l'honneur embelli;
En toi j'aimais à voir ma constante chimère,
Un être incomparable, un modèle accompli.

Je sentais longuement dans ma longue journée
La peine et les ennuis de respirer sans toi;
Mais j'ignorais encore un indigne hymenée,
Je pouvais t'entrevoir et compter sur ta foi.

En vain l'hiver cruel et la fièvre homicide
A la hideuse mort vinrent long-tems m'offrir;
Je disais aux trois sœurs, à la douleur perfide :
Fuyez, j'aime Cathi, je ne saurais mourir !

Soudain le cri joyeux d'une indigne rivale,
M'apprend qu'au vil Plutus tu cèdes ton honneur;
Que sans amour ni gloire une intrigue fatale
Te décide à livrer ta vie et ton bonheur !

Etre époux sans amour c'est renoncer à l'être.
L'on veut bien plus encore, en abaissant ton sort
Du cercle où tu vivais te faire disparaître,
Et par un triste hymen faire avancer ta mort.

Tes vertus, tes appas, l'aimable adolescence
Ont autant d'ennemis qu'il est de mauvais cœurs,
Cathi, je t'en conjure, ah ! prévois par avance
D'un horrible avenir les cuisantes douleurs !

Tu ne saurais aimer qu'un amant fort aimable,
Obéis à ton cœur, consulte tes parens;
Mais ne cède jamais au choix trop méprisable
Des femmes sans honneur et des vils intrigans.

Quels seront tes regrets ! quel horrible supplice,
Si l'amour quelque jour pénètre dans ton cœur !
Alors tu sentiras le poids du sacrifice,
Par les traits déchirans d'un feu toujours vainqueur.

Pour moi que cet hymen plonge dans la tristesse
Le sort que je prévois redouble mes regrets.
Puisse le juste ciel protégeant ta jeunesse
Te préserver, Cathi, de ses tristes effets !

A AURÉLIE.

Notre existence est une courte ivresse,
Le mal est vrai, tout plaisir est erreur;
C'est vainement qu'apparaît le bonheur,
Toujours en vue il s'échappe sans cesse.
Ainsi, souvent, aux yeux du matelot,
L'épais nuage est semblable à la terre,
Si l'on approche il s'entr'ouvre aussitôt.....
L'on ne voit plus que l'onde et l'atmosphère.

Mais cependant, jeune et belle Aurélie,
Je vous prédis le destin le plus doux;
Que de soutiens je vois autour de vous!
Que de vrais biens charmeront votre vie!
Sur votre sort veillent de bons parens,
A la beauté vous joignez l'avantage
Et du savoir et d'aimables talens,
Et la raison pare votre jeune âge.

Ces dons heureux seront pour vous des armes
Contre les maux et ce méchant vieillard
Qui chaque jour moissonne, sans égard,
De la beauté la jeunesse et les charmes.
Je vous prédis un plus puissant secours
Dans un ami donné par l'hymenée;
Puis des enfans fixeront pour toujours
Les vrais plaisirs dans votre destinée.

Vous habitez une Tempé nouvelle
Où le malheur n'eut jamais de refus,
Où sur le trône habitent les vertus
Et resplendit la bonté maternelle!
De votre reine imitez constamment
Le cœur parfait, la piété sincère;
Et chaque jour dites en l'admirant:
Oui, le bonheur peut régner sur la terre.

FIN.



TABLE DES MATIERES.

LIVRE IV.


497,290

